

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

172

# RÉPERTOIRE

DES

## THÉÂTRES ÉTRANGERS.

TOME 26.

---

### THÉÂTRE ALLEMAND.

TOME 6.

---

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1950

IMPRIMERIE DE COSSON.

**ŒUVRES  
DRAMATIQUES  
DE  
F. SCHILLER,**

TRADUITES DE L'ALLEMAND.

**TOME VI.**



**PARIS,**  
**A LA LIBRAIRIE DE BRISSOT-THIVARS,**  
RUE RICHELIEU, N° 72,  
près la rue des Filles Saint-Thomas.  
1822.

A. 103206



## PERSONNAGES.

**HERMAN GESSLER**, gouverneur pour l'empereur à Schwitz et à Ury.

**WERNER**, baron d'ATTINGHAUSEN, seigneur banneret.

**ULRICH DE RUDENZ**, son neveu.

**WERNER STAUFFACHER**,

**CONRAD HUNN**,

**ITEL-REDING**,

**JEAN AUF-DEB-MAUER**,

**JORG DE HOFE**,

**ULRICH DE SCHMIDT**,

**JOST DE WEILER**,

**WALTER FURST**,

**GUILLEAUME TELL**,

**ROSSELMAN**, le curé,

**PETERMANN**, le sacristain,

**KUONI**, le berger,

**WERNI**, le chasseur,

**RÜODI**, le pêcheur,

**ARNOLD DE MELCHTAL**,

**CONRAD BAUMGARTEN**,

**MEIER DE SARNEN**,

**STRUTH DE WINKELRIED**,

**NICOLAS DE FLUE**,

**BÜRKHARDT DE BUHEL**,

**ARNOLD DE SEWA**,

citoyens  
de Schwitz.

citoyens  
d'Ury.

citoyens  
d'Unterwald.

PFEIFFER , de Lucerne ,

KUNZ , de Gersan .

JENNI , jeune pêcheur .

SEPPI , jeune berger .

GERTRUDE , femme de Stauffacher .

HEDWIGE , femme de Tell , fille de Furst ,

BERTHE DE BRUNECK , riche héritière .

ERMENGARDE ,

MATHILDE ,

ÉLISABETH ,

HILDEGARDE ,

} paysannes .

WALTER ,

GUILLAUME ,

} fils de Tell .

FRIESHARDT ,

LEUTHOLD ,

} soldats .

RODOLPHE DE HARRAS , écuyer de Gessler .

JEAN LE PARRICIDE , duc de Souabe .

STUSSI , garde-forêt .

La Trompe d'Ury .

Un courrier de l'Empire .

Un piqueur de corvée .

Un maître tailleur de pierres , des compagnons ,

des manœuvres .

Un crieur public .

Des religieux .

Des cavaliers de Gessler et de Landenberg .

Plusieurs citoyens , hommes et femmes des trois cantons .

# GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.



# GUILLAUME TELL.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

On voit au fond du théâtre les rochers escarpés qui bordent le lac des quatre cantons ; en face de Schwitz, le lac forme une petite baie qui s'avance dans les terres : une cabane est près de ses bords. Un pêcheur, dans une nacelle, se promène lentement sur l'onde tranquille. De l'autre côté du lac, dans le lointain, l'on distingue de vertes prairies, des villages, et les maisons de Schwitz, qui sont éclairées par les rayons du soleil. A gauche, les sommets des montagnes se perdent dans les nuages ; à droite et dans l'éloignement, des montagnes de glace terminent l'horizon.

Avant le lever du rideau, l'on entend le Ranz-des-Vaches, auquel se mêlent les sonnettes mélodieuses des troupeaux : cette harmonie se prolonge encore quelque temps après l'ouverture de la scène.

LE JEUNE PÊCHEUR chante dans sa nacelle,  
sur l'air du Ranz-des-Vaches.

LES eaux du lac étaient calmes et invitaient à se rafraîchir dans leur sein... ; le pêcheur sommeillait sur la verdure du rivage ; alors des accens aussi doux que la flûte, ou que la voix des anges dans le Paradis, retentissent à son oreille ; il s'éveille... ; une douce volupté l'agite ; l'onde arrive jusqu'à son sein... et une voix qui sort du fond des eaux lui dit : « Viens, cher enfant, tu m'appartiens ! je t'ai surpris sommeillant, et je t'entraîne en mon paisible séjour. »

UN BERGER, sur la montagne, chante sur une variation du Ranz-des-Vaches.

Adieu, belles prairies, prairies qu'embellit le soleil ; l'été fuit, les troupeaux se séparent. Nous reviendrons à la montagne, nous y dirigerons de nouveau nos pas, quand le coucou redira son cri, quand les chants se feront entendre de nouveau, quand la terre rajeunie sera parsemée des fleurs du printemps, quand les ruisseaux rouleront leurs ondes devant l'heureux mois de mai. Adieu, belles prairies, adieu, pâturages qu'embellit le soleil ; l'été fuit, les troupeaux se séparent.

UN CHASSEUR DES ALPES paraît sur le sommet des rochers, et chante une autre variation.

Le tonnerre gronde sur les hauteurs, le sen-

tier rocailleux tremble , mais le chasseur , d'un pied ferme , marche sur le bord d'affreux abîmes qui devraient le glacer de terreur ; il s'avance hardiment sur des plaines de glace , où le printemps n'a jamais fleuri , où jamais aucun arbrisseau n'éleva sa tige verdoyante. Sous ses pieds s'étend au loin un océan de nuages ; les demeures des hommes ont disparu à ses regards ; ce n'est plus qu'au travers des nues entr'ouvertes qu'il aperçoit le monde ; c'est au-dessous des eaux suspendues dans les airs qu'il entrevoit les campagnes couvertes de verdure et de fleurs.

## SCÈNE II.

L'aspect change ; un bruit sourd s'échappe des montagnes ; des éclairs traversent les nuages , et leur clarté soudaine embrase le paysage.

**RUODI**, le pêcheur, sort de sa cabane ; **WERNI**, le chasseur, descend des rochers ; **KUONI**, le berger, s'avance, portant sur ses épaules un seau plein de lait ; **SEPPI**, jeune berger, le suit.

**RUODI.**

**HATE-TOI**, Jenni, tire ta nacelle à terre. Un orage furieux nous menace, et déjà il plane sur nous ; le glacier mugit dans ses profondeurs, le pic de Myten s'enveloppe de sa couronne de nuages ;

un vent froid sort en sifflant de la caverne ; la tempête est mûre ; elle va fondre sur nos têtes.

KUONI.

La pluie s'approche , batelier ; mes brebis broutent l'herbe d'une dent avide , et mes chiens grattent la terre.

RUODI.

La poule d'eau plonge dans le lac , les poissons s'élancent hors des eaux ; certainement l'orage est près de nous.

KUONI *au jeune berger.*

Seppi , regarde si nos génisses ne se sont pas dispersées.

SEPPI.

J'entends la sonnette de Lisette la brune.

KUONI.

Il ne nous en manque donc aucune , car c'est elle qui est toujours en arrière.

RUODI.

Bergers , les clochettes de vos bestiaux ont un son tout-à-fait harmonieux.

WERNI.

Et vous avez un beau troupeau ; vous appartient-il , berger ?

KUONI.

Je ne suis pas si riche ; c'est celui de monseigneur de Attinghausen , qui l'a confié à mes soins.

RUODI.

Comme ce collier orné avec élégance le cou de cette vache!

KUONI.

Aussi sait-elle qu'elle doit guider le troupeau ; et si je lui enlevais ce signe qui la distingue, elle cesserait aussitôt de manger.

RUODI.

Quelle folie ! Une bête dépourvue de raison..!

WERNI.

Vous en parlez bien aisément ; les animaux ont aussi leur raison ; nous le savons assez ; nous qui chassons les chamois. Lorsqu'ils paissent dans quelque endroit solitaire, ils placent prudemment un des leurs en sentinelle : celui-ci prête l'oreille au moindre bruit ; et, quand le chasseur s'approche, il annonce l'ennemi par un cri aigu.

RUODI *au berger.*

Rentrez-vous maintenant au village ?

KUONI.

Oui, la montagne n'offre plus de verdure.

WERNI.

Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI.

Je forme pour vous le même vœu ; on ne revient pas toujours de vos courses.

RUODI.

Quel est cet homme qui s'avance vers nous  
en toute hâte ?

WERNI.

Je le connais, c'est Baumgarten de Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN *arrive hors d'haleine.*

Au nom de Dieu, pêcheur, votre bateau !

RUODI.

Qu'y a-t-il de si pressé... ?

BAUMGARTEN.

Détachez le bateau, vous me sauvez la vie ;  
passez-moi sur l'autre rive... ?

RUONI.

Ami, qu'avez-vous... ?

WERNI.

Qui donc vous poursuit... ?

BAUMGARTEN *au pêcheur.*

Vite, vite ; ils suivent mes pas... ; les cava-  
liers du gouverneur sont derrière moi ; s'ils me  
saisissent, je suis mort.

RUODI.

Pourquoi vous poursuivent-ils... ?

BAUMGARTEN.

Sauvez-moi d'abord, vous saurez tout ensuite.

WERNI.

Vous êtes souillé de sang ! d'où vient cela... ?

BAUMGARTEN.

Du bailli de l'empereur, qui réside sur le  
Rossberg...

KUONI.

Wolfenschiessen...! est-ce lui qui vous pour-  
suit... ?

BAUMGARTEN.

Il ne fera plus de mal, je l'ai frappé à mort.

*tous reculent effrayés.*

Dieu vous soit en aide...! qu'avez-vous fait... ?

BAUMGARTEN.

Ce qu'eût fait tout homme libre à ma place.  
J'ai usé de mon droit, j'ai puni l'homme qui a  
outragé ma femme et moi-même.

KUONI.

Le bailli vous a outragé ?

BAUMGARTEN.

S'il n'a pas accompli ses impurs desseins, c'est  
Dieu et ma hache qui l'en ont empêché.

WERNI.

Votre hache l'a étendu mort... ?

KUONI.

De grâce, racontez-nous cette histoire, vous  
en avez le temps pendant que l'on détache le  
bateau.

BAUMGARTEN.

J'étais allé couper du bois dans la forêt voi-  
sine. Tout à coup j'aperçois ma femme qui ac-

court à moi dans un trouble mortel ; elle m'apprend que le bailli est chez moi , qu'il a donné l'ordre de lui préparer un bain , et qu'il lui a fait d'infâmes propositions ; qu'alors elle s'est échappée pour m'appeler à son secours. A ces mots , je suis rentré en courant , et , de ma hache , jè lui ai donné dans le bain la bénédiction qu'il a méritée.

WERNI.

Vous avez bien agi ; aucun homme ne pourrait vous blâmer.

KUONI.

Le monstre... ! Enfin il l'a trouvé sa récompense ! Depuis long-temps les gens d'Unterwald devaient le payer selon son mérite.

BAUMGARTEN.

Le bruit de ma vengeance s'est bientôt répandu , on s'est mis à ma poursuite... Mais , pendant que je vous parle , le temps s'écoule...  
( *Le tonnerre commence.* )

KUONI.

Courage, batelier; faites passer ce brave homme de l'autre côté.

RUODI.

Impossible. Une terrible tempête approche , il faut attendre.

BAUMGARTEN.

Juste ciel ! je ne puis attendre ; chaque instant de retard me donne la mort.

KUONI *au pêcheur.*

Essayez, et Dieu vous aidera ; nous devons tous nous secourir : le même malheur peut arriver à chacun de nous.

(*Le tonnerre et le mugissement des eaux augmentent.*)

RUODI.

Les vents sont déchainés... Voyez comme le lac grossit et s'élève ! Comment pourrai-je lutter contre les flots et la tempête... ?

BAUMGARTEN, *embrassant ses genoux.*

Craignez que Dieu soit aussi impitoyable pour vous que vous l'êtes pour moi.

WERNI.

Il y va de sa vie ; allons, batelier, laissez-vous émouvoir.

KUONI.

Il est père de famille, il a une femme et des enfans.

RUODI.

Comment donc ? et n'ai-je pas comme lui une vie à perdre ? n'ai-je pas comme lui une femme et des enfans... ? Voyez comme les vagues se brisent ; comme les flots s'élancent en tourbillons ; comme les eaux mugissent jusque dans les profondeurs de l'abîme. — Que ne puis-je sauver ce brave homme ! mais, vous le voyez vous-même, il n'y a pas moyen.

BAUMGARTEN.

Me faudra-t-il tomber entre les mains de mes ennemis, lorsque le rivage du salut est devant moi ? — Le voilà, mes regards peuvent l'atteindre, ma voix peut y parvenir; ce bateau peut m'y transporter, et il faut que je reste ici dans l'abandon et le désespoir...!

KUONI.

Quelqu'un s'approche...

WERNI.

C'est Guillaume Tell de Burglen.

TELL, *avec une arbalète.*

Quel est cet homme qui implore du secours ?

KUONI.

C'est un homme de Alzellen; il a défendu son honneur, il a frappé à mort Wolfenschies-sen, le bailli de l'empereur, qui réside sur le Rossberg. Les cavaliers du gouverneur sont à sa poursuite; il supplie ce pêcheur de le traverser sur l'autre bord, mais celui-ci craint la tempête, et il n'y consent pas.

RUODI.

Voilà Tell, sa main habile manie aussi l'aviron; qu'il me soit témoin lui-même si l'on peut traverser le lac. (*Un violent coup de tonnerre se fait entendre, le lac s'élève en mugissant.*) Dois-je me précipiter dans les gouffres de l'enfer...? non, non, ce serait le fait d'un insensé.

TELL.

L'homme généreux ne pense point ainsi à lui-même. Fiez-vous en Dieu, et sauvez l'opprimé.

RUODI.

Il est commode de donner un conseil lorsqu'on est en sûreté dans le port : voilà le bateau ; le lac est devant vous, essayez.

TELL.

Les abîmes pourront se calmer ; ils auront peut-être pitié de ce malheureux, mais non pas le gouverneur ; allons, batelier, du courage !

LE CHASSEUR ET LE BERGER.

Sauvez-le ! sauvez-le ! sauvez-le !

RUODI.

Non, fût-ce même mon frère ou le plus cher de mes enfans, je ne le puis ; c'est aujourd'hui le jour de saint Simon et de saint Jude ; le lac s'élançe avec fureur et demande une victime.

TELL.

Ce ne sont pas des paroles qu'il faut ici. Le temps presse, il faut sauver cet homme. Parle, batelier, veux-tu le passer ?

RUODI.

Non, non, pas moi.

TELL.

Eh bien donc ! à la garde de Dieu ! à moi le

bateau ! Tout faible que je sois , je veux tenter l'aventure.

KUONI.

O brave Tell !

WERNI.

C'est là le fait d'un intrépide chasseur.

SÄMNGARTEN.

Vous êtes mon sauveur , mon ange gardien.

TELL.

Je vous arrache à la vengeance du gouverneur ; il faut un autre secours pour vous arracher à la fureur de la tempête. Il vaut mieux se placer sous la main de Dieu que sous la main des hommes ! (*Au berger.*) Ami , vous consolerez ma femme et mes enfans , s'il m'arrive ce qui tôt ou tard arrive à tous les mortels. Adieu... ! j'ai fait ce que m'a commandé le devoir.

(*Il saute dans la barque.*)

KUONI, au pêcheur.

Vous êtes un habile pilote ; ce que Tell ose faire , vous n'avez pas eu le courage de le tenter.

WUODI.

Il y a bien des gens de courage qui ne le hâsarderaient pas après lui ; vous ne trouverez pas dans nos montagnes un homme à comparer à Tell.

WERNI, qui est monté sur les rochers.

Ils sont partis. Dieu te protège , brave Tell !

Voyez comme la barque est balancée sur les vagues !

KUONI, *sur le rivage.*

Les flots couvrent la barque ; je ne l'aperçois plus... Arrêtez cependant, la voilà de nouveau... Oh ! avec quelle vigueur cet intrépide batelier fend la lame !

SEPPI.

Les cavaliers du gouverneur accourent ici à toute bride... !

KUONI.

En effet... ! Dieu soit loué... ! le secours a été donné à temps.

( *Une troupe de cavaliers de Landenberg.* )

PREMIER CAVALIER.

Livrez-nous l'assassin que vous avez recélé.

SECOND CAVALIER.

En vain vous tenteriez de nous abuser, il s'est dirigé de ce côté.

KUONI et RUODI.

De qui parlez-vous, cavaliers ?

LE PREMIER CAVALIER. ( *Il découvre la nacelle.* )

Ah ! que vois-je ? diable !

WERNI, *du haut des rochers.*

Celui que vous cherchez est-il dans cette nacelle ? Vite à cheval ; si vous vous hâtez, vous l'atteindrez encore...

SECOND CAVALIER.

Malédiction ! il s'est échappé.

LE PREMIER CAVALIER *au pécheur et au berger.*

Vous l'avez aidé dans sa fuite, vous en porterez la peine. Tombez sur leurs troupeaux, abattez leurs cabanes, qu'on y mette le feu, qu'on n'y laisse pas de vestige d'habitation.

SEPPI, *s'effuyant.*

O mes'agneaux... !

KUONI, *le suivant.*

Malheur à moi... ! Mon troupeau... !

WERNI, *du haut des rochers.*

Les monstres... !

RUODI, *se tordant les mains.*

Justice du ciel ! quand paraîtra le sauveur de ces contrées... !

*( Il les suit. )*

## SCÈNE III.

La scène est à Stein, dans le canton de Schwitz.

La maison de Stauffacher sur la grande route, près d'un pont. Un tilleul est sur le devant.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFFER, de Lucerne. Ils entrent en parlant.

PFEIFFER.

Oui, oui, je vous le répète, seigneur Stauff-

facher, ne prêtez pas serment à l'Autriche; du moins si vous pouvez l'éviter. Tenez ferme pour l'empire; montrez-vous toujours inébranlable comme vous l'avez été jusqu'à présent, et que Dieu protège votre antique liberté!

*(Il lui presse affectueusement la main et veut s'en aller.)*

STAUFFACHER.

Restez, restez, je vous en prie, jusqu'à ce que ma femme arrive; vous êtes mon hôte à Schwitz comme je suis le vôtre à Lucerne.

PFEIFFER.

Je vous remercie; il faut que je sois rendu aujourd'hui à Gersau... Quelles que soient l'insolence et les exactions de vos gouverneurs, croyez-moi, supportez tout avec patience. Un nouvel empereur peut être élevé sur le trône; mais si vous êtes une fois lié à l'Autriche, vous serez à elle pour toujours.

*(Il sort; Stauffacher le regarde inquiet et s'assied sur un banc placé sous le tilleul. Gertrude, sa femme, le trouve dans cette position; elle s'avance vers lui, et le regarde quelque temps en silence.)*

GERTRUDE.

Pourquoi cet air soucieux, mon ami? Je ne vous reconnais plus. Voilà déjà bien des jours que je vous vois silencieux; une sombre mélancolie sillonne votre front. Un chagrin secret pèse

sur votre cœur. Confiez-le moi; ne suis-je pas votre fidèle épouse? Ah! donnez-moi la part qui me revient de toutes vos inquiétudes. (*Stauffacher lui tend la main et se tait.*) Qui peut tourmenter ainsi votre cœur? dites-le moi... Le ciel a béni vos travaux; vos propriétés s'accroissent tous les jours; vos greniers sont remplis; vos nombreux troupeaux, vos nobles chevaux, brillans de leur race et des soins qu'on leur prodigue, sont heureusement revenus des montagnes pour passer l'hiver dans de commodes étables. — Votre maison s'élève aussi élégante que le château d'un gentilhomme; elle est construite d'un bois neuf et choisi; la charpente en est soignée; l'équerre en a disposé toutes les parties; de nombreuses fenêtres y font pénétrer un jour éclatant; le devant est orné d'écussons de diverses couleurs, et de sages sentences y sont inscrites; le voyageur s'arrête pour en admirer le sens profond.

STAUFFACHER.

Oui, cette maison est bien construite, et une main habile en a réuni les matériaux; mais, hélas! elle pêche par les fondemens.

GERTRUDE.

Que veux-tu dire, cher Werner?

STAUFFACHER.

J'étais assis dernièrement sous ce tilleul, comme je le suis à cette heure, et je contempiais avec joie ce bel ouvrage que ma main venait

d'achever. Tout à coup arrive de son château de Kussnacht le gouverneur, entouré d'une troupe de cavaliers. Il s'arrête devant cette maison et la regarde; moi, je me lève précipitamment et je m'avance vers lui avec la soumission due à celui qui représente parmi nous la puissance suprême de l'empereur. « A qui appartient cette maison? » dit-il, l'esprit plein de sinistres pensées, car il ne l'ignorait pas. Je fus un moment interdit et je lui répondis enfin : « Cette maison, monseigneur, appartient à sa majesté l'empereur mon maître et le vôtre, et c'est mon fief. » « C'est moi, ajoute-t-il alors, qui, comme gouverneur de ces contrées, représente ici l'empereur, et je ne permettrai pas que les paysans bâtissent ici de leur propre chef, et qu'ils vivent aussi libres que s'ils étaient les maîtres de cette terre; je saurai réprimer cette audace... » En disant ces mots, il s'éloigna d'un air furieux, et je restai triste et immobile, rêvant aux paroles de ce méchant.

## GERTRUDE.

Mon cher époux et mon maître, voulez-vous prêter l'oreille aux sincères avis de votre femme? Je me glorifie d'être fille du noble Iberg, de cet homme dont l'expérience est encore en honneur parmi nos sages. Souvent mes sœurs et moi, assises et filant la laine de nos troupeaux, nous écoutions pendant les longues veilles de l'hiver

les chefs du peuple qui se rassemblaient chez mon père ; là ils lisaient les chartres des anciens empereurs, et méditaient dans leurs sages entretiens sur la félicité de ces contrées. Je donnais toute mon attention à leurs paroles pleines de sens, aux réflexions des hommes habiles et aux souhaits des bons citoyens, et je les ai conservés au fond de mon cœur. Écoutez-moi donc aussi, et pesez ce que j'ai à vous dire, car ce qui attriste votre âme, je le connais depuis long-temps. Le gouverneur vous hait ; il voudrait vous nuire, parce que c'est vous qui l'empêchez d'asservir les gens de Schwitz à la nouvelle maison impériale, et que ceux-ci restent inébranlablement attachés à l'empire, comme le furent toujours nos dignes aïeux. N'est-ce pas cela, Werner, dites si je me trompe ?

STAUFFACHER.

C'est cela même ; c'est bien là le motif de la haine de Gessler.

GERTRUDE.

Il vous porte envie, parce que vous vivez heureux et libre au sein de votre propre héritage, tandis qu'il n'en eut jamais. C'est de l'empereur lui-même et de l'empire que vous tenez en fief cette maison, et vos droits pour la posséder sont aussi clairs que ceux des princes de l'empire pour posséder leurs états. Vous ne reconnaissez au-dessus de vous d'autre maître que le chef

suprême de la chrétienté. Lui il n'est qu'un cadet de famille : son manteau de chevalier est le seul bien qu'il possède ; aussi voit-il le bonheur de chaque homme vertueux avec les yeux de l'envie et de la malveillance. Depuis longtemps il a juré votre ruine ; cependant sa haine ne vous a point encore atteint. Attendez-vous qu'il ait accompli ses sinistres pensées ? L'homme sage prend les devants.

STAUFFACHER.

Qu'y a-t-il à faire ?

GERTRUDE, *se rapprochant de lui.*

Écoutez mon conseil. Vous savez combien tous les hommes de bien, dans Schwitz, ont en horreur l'avarice et les excès du gouverneur. Sûrement, sur la rive opposée, dans Unterwald et dans Ury, les sentimens sont les mêmes : on est las de ce joug affreux ; car Landenberg appesantit sur les habitans de l'autre bord une main non moins rude que Gessler sur nous-mêmes ; il ne nous arrive pas un pêcheur qui ne nous apprenne une nouvelle violence, quelque iniquité nouvelle des gouverneurs. Je crois donc qu'il serait à propos que quelques-uns des hommes sages se réunissent mystérieusement pour méditer sur les moyens de briser nos honteuses chaînes. J'en ai la ferme assurance, Dieu ne nous abandonnera pas ; et il fera triompher la cause sacrée de la justice. N'avez-vous pas

dans Ury quelque ami d'hospitalité auquel vous puissiez avec abandon ouvrir le fond de votre cœur ?

STAUFFACHER.

J'y connais plusieurs hommes intrépides, des vassaux riches et considérés, qui sont mes amis et qui méritent toute ma confiance. (*Il se lève.*) Femme ! quel terrible orage de funestes pensées tu viens d'élever dans mon paisible cœur ! tu as jeté dans mon âme la lumière du jour, et ce que je voulais me cacher à moi-même, tu l'as exprimé avec audace et légèreté. As-tu bien réfléchi aux conseils que tu me donnes... ? Ainsi tu appelles la farouche discorde et le fracas des armes dans cette vallée où réside la paix. Une faible peuplade de bergers entreprendrait, quoi ? de lutter contre les maîtres du monde ! Ils n'attendent qu'un prétexte pour lancer sur cette malheureuse contrée les hordes sauvages de leurs guerriers, pour y exercer tous les droits du vainqueur, et pour détruire, sous l'apparence d'une punition méritée, les chartres de notre antique liberté.

GERTRUDE.

Vous aussi vous êtes des hommes ! vous savez manier la hache d'armes, et le bras de l'Éternel soutient le mortel courageux.

STAUFFACHER.

O femme ! il est terrible en sa fureur le fléau

de la guerre. Le berger et ses timides agneaux succombent également sous ses coups.

GERTRUDE.

Tout ce que le ciel nous envoie, supportons-le, c'est notre devoir; mais aucun cœur généreux ne doit supporter l'injustice.

STAUFFACHER.

Cette maison que tu aimes et que nos mains viennent de construire, la terrible guerre peut la réduire en cendres.

GERTRUDE.

Ah! si je savais mon cœur attaché à ces biens d'un moment, de ma main même j'y jetterais des brandons enflammés.

STAUFFACHER.

Tu crois à la pitié des hommes...! l'enfant qui dort en son berceau n'est point épargné par la guerre.

GERTRUDE.

L'innocence n'a-t-elle pas un ami dans les cieux? Werner, regarde devant toi, et non pas en arrière.

STAUFFACHER.

Nous autres hommes, nous pouvons expirer glorieusement sur le champ du combat; mais vous, quelle destinée vous attend?

GERTRUDE.

Le plus faible lui-même a aussi son refuge....

Je puis me jeter du haut de ce pont, et je serai libre.

STAUFFACHER *la serre dans ses bras.*

Celui qui presse un tel cœur sur son sein, celui là peut combattre avec joie pour ses troupeaux et pour les foyers de ses pères : les soldats des rois ne doivent pas l'effrayer. — De ce pas je vais dans Ury ; là j'ai un ami d'hospitalité, Walter Furst ; ses pensées sur les temps actuels sont d'accord avec les miennes. Je trouverai là aussi le vertueux banneret Attinghausen ; malgré son antique origine, il aime le peuple et se conforme à nos anciennes coutumes. Nous tiendrons conseil ensemble sur la manière de nous défendre contre les tyrans de la patrie. Adieu. Pendant mon absence, dirige la maison avec sagesse. Que le pèlerin qui entreprend un pieux voyage, que le moine qui quête pour son couvent, soient accueillis avec générosité, ne leur laisse manquer de rien au moment du départ. La maison de Stauffacher n'est point cachée ; elle est placée sur la grande route, et son toit hospitalier s'élève pour tous les voyageurs qui l'aperçoivent.

( *Tandis qu'ils s'éloignent, Guillaume Tell et Baumgarten arrivent sur le devant de la scène.* )

TELL ; à *Baumgarten.*

Maintenant vous n'avez plus rien à redouter.

Entrez dans cette maison ; c'est là que Stauffacher , le père des opprimés , réside. — Mais le voici lui-même. Venez , suivez-moi.

*(Ils vont à lui; la scène change.)*

## SCÈNE IV.

Une place publique d'Altorf. Sur une hauteur , au fond de la scène , un fort s'élève ; les travaux sont assez avancés pour que l'ensemble de l'édifice se dessine ; la partie la plus reculée est achevée ; sur le devant , des échafauds sont établis. Les ouvriers montent sur l'échafaud et en descendent ; un couvreur est placé sur la partie la plus élevée du toit. Tout est en mouvement pour le travail.

**LE PIQUEUR DE LA CORVÉE ; LE MAÎTRE  
TAILLEUR DE PIERRES , DES COMPA-  
GNONS , DES MANOEUVRES.**

*LE PIQUEUR , avec son bâton menace les ouvriers  
et les excite au travail.*

ALLONS ; pas de repos ; à l'ouvrage ! apportez la chaux , les pierres , le mortier. Quand monseigneur le gouverneur viendra , qu'il voie au moins que tout s'avance ! Vous n'allez qu'à pas de tortue. *(A deux ouvriers qui portent des pierres.)* Cela s'appelle-t-il être chargé ? Vous

pouviez porter le double. Ah ! comme ils volent leur salaire... !

PREMIER COMPAGNON.

Il est dur de transporter nous-mêmes les pierres de nos cachots.

LE PIQUEUR.

Que murmurez-vous ? Ah ! le maudit peuple ! il n'est bon qu'à traire les vaches et à traîner sa paresse sur les montagnes.

UN VIEILLARD *se repose.*

Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR *le secoue par le bras.*

Allons, vieux, à l'ouvrage... !

PREMIER OUVRIER.

Avez-vous donc si peu d'entrailles que de forcer à cette pénible corvée ce malheureux vieillard qui peut à peine se traîner ?

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES ET PLUSIEURS COMPAGNONS.

Cela crie vengeance !

LE PIQUEUR.

Mélez-vous de vos affaires ; je fais mon devoir.

SECOND COMPAGNON.

Piqueur, comment se nommera ce fort que nous bâtissons... ?

LE PIQUEUR.

Servitude d'Ury, tel sera son nom, car sous ce joug vous serez forcés de baisser vos têtes.

UN COMPAGNON.

La servitude d'Ury... !

LE PIQUEUR.

Eh bien, qu'y a-t-il là qui vous fasse rire ?

SECOND COMPAGNON.

C'est avec cette bicoque que vous prétendez subjuguier Uri... !

PREMIER COMPAGNON.

Combien ne faudrait-il pas entasser de pareils trous à taupes l'un sur l'autre pour atteindre la hauteur de la plus petite montagne d'Ury... !

(*Le piqueur s'éloigne vers le fond de la scène.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Je jeterai dans le plus profond du lac le marteau qui m'aura servi pour cet édifice de malédiction.

(*Tell et Stauffacher arrivent.*)

STAUFFACHER.

Oh ! pourquoi ai-je tant vécu, pour voir de telles choses !

TELL.

Il n'y a pas de sûreté ici ; éloignons-nous.

STAUFFACHER.

Ne suis-je pas dans Ury, sur une terre de liberté... ?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Ah ! si vous aviez vu le souterrain qui est sous la tour... ! Le cri matinal du coq ne se fera plus entendre à celui dont il sera la demeure.

STAUFFACHER.

Grand Dieu... !

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Voyez ces bastions, voyez ces contre-forts, ils sont bâtis comme pour l'éternité.

TELL.

Ce que la main de l'homme a élevé, la main de l'homme peut l'abattre... (*Montrant la montagne.*) Voici les remparts de la liberté, que Dieu a élevés pour nous.

(*On entend un tambour ; des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche ; un crieur public vient après eux, des femmes et des enfans suivent en foule.*)

PREMIER COMPAGNON.

Que veut ce crieur ? écoutons.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Quel est ce chapeau ; est-ce quelque farce de carnaval ?

LE CRIEUR.

Au nom de l'empereur, écoutcz !

LES COMPAGNONS.

Silence ! écoutons.

LE CRIEUR.

Vous voyez ce chapeau, hommes d'Ury... ; il va être placé au haut d'une longue perche, au milieu d'Altorf, dans la partie la plus élevée. La volonté et l'ordre du gouverneur sont que vous rendiez à ce chapeau les mêmes honneurs qu'à lui-même ; il vous est enjoint, en passant devant, de plier le genou et de vous découvrir la tête. C'est à ce signe que le roi reconnaîtra ceux qui lui sont soumis. Ceux qui refuseraient de se conformer à cet ordre, seront poursuivis et leurs biens seront confisqués.

*( Un rire universel se fait entendre parmi le peuple ; le tambour bat, et la troupe s'éloigne. )*

PREMIER COMPAGNON.

Quelle injonction inconcevable nous fait là le gouverneur ? Il veut que nous rendions hommage à un chapeau... ! A-t-on jamais rien vu de semblable... ?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Plier le genou devant un chapeau ! prétend-il se moquer d'une nation généreuse et respectable ?

PREMIER COMPAGNON.

Encore si c'était la couronne impériale, mais

c'est le chapeau autrichien tel que je l'ai vu au-dessus du trône où nous prêtons hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Le chapeau autrichien... ! prenons-y garde ; c'est un piège pour nous faire tomber sous la domination de l'Autriche.

LES COMPAGNONS.

Aucun homme d'honneur ne pourra supporter un tel opprobre.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Venez, et prenons conseil entre nous.

(*Ils se retirent dans le fond du théâtre.*)

TELL à Stauffacher.

Eh bien ! vous voyez ce qu'il en est ; adieu, seigneur Werner.

STAUFFACHER.

Où allez-vous ? pourquoi vous éloigner si promptement... ?

TELL.

Ma maison a besoin de son chef, adieu !

STAUFFACHER.

Mon cœur est accablé ; il demande à s'épancher dans votre sein.

TELL.

Ce ne sont pas des paroles qui peuvent relever un cœur abattu.

STAUFFACHER.

Les paroles, du moins, peuvent conduire à des actions.

TELL.

Il ne nous reste, pour le moment, qu'à prendre patience et à nous taire.

STAUFFACHER.

Eh ! qui pourrait subir ce qui est insupportable ?

TELL.

Plus le despotisme est dur, et moins il se maintient ; quand l'autan s'élève en fureur, on éteint les feux ; les barques cherchent à la hâte un refuge, et son souffle terrible passe sur la terre sans laisser de traces de ravage. Que chacun demeure tranquille chez soi ; on laisse volontiers en paix les hommes qui sont paisibles.

STAUFFACHER.

Ainsi vous le croyez... ?

TELL.

Le serpent ne lance son dard que quand on l'irrite. Ils se laisseront à la fin, s'ils nous voient rester tranquilles.

STAUFFACHER.

Nous pourrions beaucoup si nous étions unis.

TELL.

Quand on est isolé au sein de la tempête, on se sauve plus aisément.

STAUFFACHER.

Abandonnez-vous avec cette indifférence les intérêts communs ?

TELL.

L'on ne peut compter avec assurance que sur soi-même.

STAUFFACHER.

L'union donne de la force aux faibles.

TELL.

Le fort est plus puissant quand il est seul.

STAUFFACHER.

Ainsi la patrie ne peut compter sur vous, si, dans son désespoir, elle a recours aux armes ?

*TELL lui saisit la main.*

Tell va jusqu'au fond d'un abîme pour secourir un agneau, et il délaisserait ses amis... ! Quelque entreprise que vous formiez, ne m'appellez point dans vos conseils, je ne sais ni méditer ni rester long-temps indécis. Mais si vous avez besoin de moi pour une action déjà résolue, alors appelez Tell, il ne vous manquera pas.

*( Ils s'en vont de différens côtés, un attroupe-  
ment se forme tout à coup autour de  
l'échafaud. )*

LE TAILLEUR DE PIERRES *y court avec précipi-  
tation.*

Qu'y a-t-il ?

LE PREMIER COMPAGNON *arrive en criant.*

Le couvreur est tombé du haut du toit.

(*Berthe arrive; quelques personnes l'accompagnent.*)

BERTHE *se précipite vers lui.*

Est-il mort? courez! sauvez-le, sauvez-le, si cela se peut encore, voilà de l'or...! (*Elle jette ses bijoux au milieu du peuple.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES.

De l'or...! Vous croyez que l'on peut tout faire avec de l'or! Mais quand vous avez arraché un père à ses enfans, un mari à sa femme, lorsque vous avez répandu la désolation dans cette contrée, pensez-vous tout réparer avec votre or? Allez! nous étions contents et joyeux avant votre arrivée; avec vous nous est venu le désespoir.

BERTHE *au piqueur.*

Vit-il encore? (*Le piqueur lui fait signe que non.*) Affreux château, que la main de la malédiction a élevé! Elle retombera sur tes maîtres, cette malédiction!

(*Elle s'en va.*)

## SCÈNE V.

La maison de Walther Furst.

WALTHER FURST, ARNOLD MELCHTAL.

Ils arrivent en même temps de différens côtés.

MELCHTAL.

Noble Walther Furst... !

WALTHER FURST.

Prenez garde que l'on ne vous surprenne ; restez où vous êtes : des espions nous environnent.

MELCHTAL.

Ne m'apportez-vous aucune nouvelle d'Unterwald ; aucune de mon père ? Je ne puis languir plus long-temps emprisonné dans cette retraite. Et de quel crime suis-je donc coupable pour me cacher comme un assassin... ? J'ai frappé de mon bâton l'insolent satellite qui, par l'ordre du gouverneur, voulait enlever sous mes yeux mon plus bel attelage de bœufs.

WALTHER FURST.

Vous êtes trop emporté ; c'était un des serviteurs du gouverneur, de votre supérieur. Vous aviez encouru une peine, subissez-en les conséquences avec résignation.

MELCHTAL.

Eh ! pouvais-je supporter les outrages de ce lâche... ! « Si le paysan veut manger du pain , » me dit-il , qu'il s'attelle lui-même à la charrue. » Je fus blessé au fond de l'âme , et quand je vis ce valet détacher du timon mes superbes taureaux , qui mugissaient sourdement et frappaient de leurs cornes comme s'ils avaient ressenti mon injure , alors une juste colère embrasa tout mon sang , et , furieux , hors de moi-même , je frappai cet émissaire du gouverneur.

WALTHER FURST.

A peine , hélas ! nous-mêmes pouvons-nous dompter notre cœur ; comment la fouguese jeunesse pourrait-elle se modérer... ?

MELCHTAL.

Ah ! ce n'est que sur mon père que je pleure ! Tant de soins lui sont nécessaires , et son fils est loin de lui. Le gouverneur le hait , parce qu'il a toujours combattu avec courage pour la justice et la liberté. Aussi veut-il persécuter ce malheureux vieillard , et personne n'est là pour le défendre. Oui , quoi qu'il en arrive , je repasse sur l'autre bord.

WALTHER FURST.

Prenez seulement patience jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles d'Unterwald. J'entends frapper , allez : c'est peut-être un envoyé

du gouverneur ; rentrez , vous n'êtes pas en sûreté dans Ury contre le bras de Landenberg ; les tyrans se donnent la main.

MELCHTAL.

Ils nous apprennent ce que nous avons à faire.

WALTHER FURST.

Rentrez. Je vous rappellerai quand vous pourrez revenir sans danger. (*Melchtal rentre.*) Le malheureux ! je n'ose lui découvrir tous les malheurs que je prévois. — Qui frappe... ? Chaque fois que j'entends du bruit à la porte , je m'attends à quelque calamité nouvelle. La trahison et le soupçon ombrageux tendent de tous côtés leurs oreilles , et les messagers de la tyrannie se glissent jusque dans l'intérieur de nos maisons. Il nous faudra bientôt armer nos portes de serrures et de verroux. (*Il ouvre sa porte , et recule étonné en voyant entrer Werner Stauffacher.*) Que vois-je ? vous , seigneur Werner ! Ah ! je bénis le ciel ! c'est mon cher , mon digne hôte... ! Non , jamais si honnête homme n'a franchi le seuil de cette porte. Soyez le bienvenu chez moi. Quelle cause vous amène en ces lieux ? que cherchez-vous dans Ury ?

STAUFFACHER *lui tend la main.*

Les vieux temps , la vieille Suisse.

WALTHER FURST.

Vous les portez avec vous. Quelle joie me

cause votre présence ! A votre aspect , mon cœur se ravime. Prenez un siège , noble Werner. Comment avez-vous laissé votre Gertrude , votre vertueuse épouse , cette sage fille du sage Iberg ? Tous les voyageurs qui vont d'Allemagne en Italie , vantent à l'envi votre maison hospitalière. — Cependant , dites-moi , venez-vous de ce pas de Fluelen ? n'avez-vous arrêté vos regards sur aucun objet avant d'arriver à ma demeure ?

STAUFFACHER *s'assied.*

J'ai vu , et ce n'est pas sans indignation ; s'élever une construction nouvelle ; j'en ai été contristé.

WALTHER FURST.

O mon ami ! cela vous en a dit assez.

STAUFFACHER.

Jamais rien de pareil n'est arrivé dans Ury. — De mémoire d'homme on n'a vu de prison dans ces contrées ; jamais la pierre n'avait servi qu'à construire des tombeaux.

WALTHER FURST.

Ah ! vous l'avez bien nommé ; c'est le tombeau de la liberté.

STAUFFACHER.

Seigneur Walther Furst , je dois vous dire que je ne suis point appelé en ces lieux par une oiseuse curiosité. De cruelles angoisses m'agitent. J'ai laissé l'oppression à Steinen , je retrouve l'oppression ici. Les maux sous lesquels nous

gémissons sont intolérables, et nous ne pouvons cependant en prévoir le terme. Depuis l'époque la plus reculée de notre histoire, la Suisse a toujours été libre; nous sommes accoutumés à être traités avec douceur, et depuis le premier berger qui parut sur ces montagnes, rien de semblable ne s'est vu dans notre patrie.

WALTHER FURST.

Oui, cet affreux despotisme est sans exemple. Aussi notre noble seigneur d'Attinghausen, lui qui a été témoin des anciens temps, pense-t-il lui-même qu'il n'est plus possible d'endurer ceci.

STAUFFACHER.

Là bas à Unterwald, de tristes événemens ont eu lieu; et la vengeance s'est montrée terrible. Wolfenschiessen, le bailli de l'empereur, qui résidait à Rossberg, a conçu d'impurs desirs pour la femme de Baumgarten d'Alzellen; il a voulu employer la force, et le mari lui a brisé la tête de sa hache.

WALTHER FURST.

O justice des jugemens de Dieu... ! Baumgarten, dites-vous? un homme sage et paisible! Mais a-t-il pu s'échapper et gagner une retraite assurée?

STAUFFACHER.

Votre gendre l'a sauvé à travers les flots, et il est maintenant caché chez moi, au milieu des

rochers. Mais il m'a fait connaître quelque chose de plus horrible encore qui s'est passé à Sarnen ; tout honnête homme doit en avoir le cœur percé.

WALTHER FURST, *attentif.*

De quoi s'agit-il... ? parlez.

STAUFFACHER.

A l'entrée du Melchtal, non loin de Kerns, demeure un homme sage qui se nomme Henry de Halden ; ses paroles ont un grand crédit sur le peuple.

WALTHER FURST.

Qui ne le connaît pas ? Eh bien ! que lui est-il arrivé ? achevez.

STAUFFACHER.

Landenberg, en punition d'une faute légère de son fils, a ordonné qu'on enleverait à sa charue ses deux plus beaux taureaux ; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg et s'est enfui.

WALTHER FURST, *dans une grande émotion.*

Mais le père, de grâce, que lui est-il arrivé ?

STAUFFACHER.

Le gouverneur a fait traîner le père devant lui : il l'a sommé de lui livrer son fils ; et comme le vieillard a protesté avec serment qu'il ignorait le lieu de son asile, le tyran a fait approcher les bourreaux...

WALTHER FURST *s'élance et veut le conduire de l'autre côté de la scène.*

Silence, pas un mot de plus...!

STAUFFACHER, *élevant la voix.*

« Ton fils m'est échappé, a-t-il dit, mais toi  
 » du moins tu es en ma puissance ; qu'on l'é-  
 » ténde par terre, et qu'on enfonce un acier  
 » aigu dans ses yeux. »

WALTHER FURST.

Juste ciel...!

MELCHTAL *s'élance.*

Dans ses yeux, dites-vous...?

STAUFFACHER *étonné.*

Quel est ce jeune homme?

MELCHTAL *le saisit avec une violence convulsive.*

Dans ses yeux... parlez...!

WALTHER FURST.

Oh! le malheureux...!

STAUFFACHER.

Qui est-il? (*Walther Furst lui fait un signe.*)  
 C'est son fils...! juste ciel...!

MELCHTAL.

Et j'étais loin de lui! — Quoi! dans les deux yeux!

WALTHER FURST.

Contenez-vous, supportez ce malheur en homme.

MELCHTAL.

Et il porte la peine de ma faute, de mon emportement ! — Il est donc aveugle réellement, aveugle tout-à-fait ?

STAUFFACHER.

Je l'ai dit ; ses yeux sont éteints ; il ne verra plus la lumière du soleil.

WALTHER FURST.

Ménagez sa douleur.

MELCHTAL.

Quoi ! jamais... plus jamais ! (*Il se couvre les yeux de sa main, et garde quelques moments le silence, puis il se tourne alternativement vers Furst et Stauffacher, et dit enfin d'une voix douce et étouffée par les larmes.*) Oh ! lumière du jour, le plus noble présent du ciel... ! C'est d'elle que tous les êtres de la terre reçoivent et la vie et le bonheur... les plantes elles-mêmes aspirent la lumière avec amour ; et lui, il languira tristement dans des ténèbres qui n'auront point de fin ; la douce verdure des prairies ne le ranimera plus ; l'émail des fleurs et leur éclat de pourpre ne réjouiront plus ses yeux. Mourir n'est rien ; mais vivre et être privé de la lumière, c'est là le plus grand des malheurs ! Pourquoi me contemplez-vous avec tant de compassion ? Ah ! je jouis de mes yeux ; mais je ne puis communiquer mon bonheur à mon père

aveugle; je ne peux lui donner la moindre étincelle de cet océan de lumière éclatante où plongent mes regards.

STAUFFACHER.

Hélas! je ne vous ai pas dit tous les malheurs de votre père; il faut encore que j'augmente votre douleur au lieu de l'apaiser. Le gouverneur l'a dépouillé de tout; il ne lui a laissé qu'un bâton pour aller, aveugle et dépouillé, mendier de porte en porté.

MELCHTAL.

Rien qu'un bâton à ce vieillard aveugle! On lui a tout enlevé, et aussi la lumière du soleil, ce bien dont jouissent les plus misérables. Ne me parlez plus à présent de rester en ces lieux, de me cacher. O lâche! ô misérable que je suis d'avoir pensé à ma sûreté et non pas à la tienne! J'ai laissé ta tête chérie comme un gage dans les mains du tyran! Loin de moi une lâche prudence; une vengeance sanglante, voilà ce qu'il me faut. Je passe sur l'autre rive. Qui oserait m'arrêter...? Je veux aller redemander au gouverneur les yeux de mon père. Mon bras saura l'atteindre au milieu de ses satellites; que m'importe la vie, pourvu que je rafraîchisse dans son sang la douleur qui me brûle et me dévore!

(*Il veut sortir.*)

WALTHER FÜRST.

Arrêtez...! Que pouvez-vous contre lui...? Il

réside à Sarnen, que défendent de hautes murailles; et, dans cette retraite assurée, il se rit de votre impuissante fureur.

MELCHTAL.

Eh! quand il demeurerait là haut dans les palais de glace, sur les dernières sommités du Schreckhorn, ou dans les nuages éternels qui cachent à nos regards la montagne de la Vierge, je saurai arriver jusqu'à lui, et, suivi de vingt jeunes gens que la même ardeur embrase, je renverserai sa forteresse. Et si aucun habitant de la plaine ne veut marcher sur mes pas, si, inquiets pour vos troupeaux et pour vos cabanes, vous courbez tous la tête sous le joug affreux du tyran, je sonnerai du cor sur nos montagnes, je rassemblerai les bergers qui habitent sous la libre voûte des cieux; là le sentiment est dans toute sa fraîcheur, et l'âme est encore sainte et pure. Je ferai retentir à leurs oreilles le bruit de cet horrible forfait.

STAUFFACHER à *Walther Furst*.

La coupe de la tyrannie déborde. Que pouvons-nous attendre de plus?

MELCHTAL.

Quel malheur aurions-nous encore à craindre, puisque l'œil lui-même n'est plus en sûreté dans son orbite? Sommes-nous donc sans défense? N'avons-nous pas appris à tendre l'arc terrible et à manier la formidable hache d'armes? Cha-

que créature qu'anime le désespoir trouve une arme pour se défendre. Le cerf épuisé s'arrête, et montre à la meute son bois redoutable; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme; le bœuf lui-même, ce paisible compagnon de l'homme, qui soumet humblement au joug son large front, se redresse tout à coup lorsqu'il est irrité; il aiguise ses cornes puissantes, et lance son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST.

Si les vœux des trois cantons répondaient aux nôtres, nous pourrions alors lever hardiment la tête.

STAUFFACHER.

Qu'Ury pousse le cri d'alarme, qu'Unterwald y réponde, Schwitz ne sera point infidèle aux alliances jurées par ses pères.

MELCHTAL.

J'ai beaucoup d'amis dans Unterwald; chacun d'eux exposera avec joie son sang et sa vie, s'il trouve chez ses confédérés un soutien et un asile. — O pères vénérables de ces contrées! je ne suis qu'un jeune homme, et je dois garder un modeste silence ici, devant vous qu'une longue expérience a mûris. Cependant, bien que je sois jeune, bien que je sois au début de ma carrière, ne méprisez point mes avis et mes paroles. Ce n'est pas la fougue d'une bouillante jeunesse qui m'anime, c'est la puissance de la douleur,

l'exaltation du plus affreux désespoir. Ah ! n'êtes-vous pas pères vous-mêmes et chefs de famille... ? et ne désirez-vous pas avoir un fils vertueux qui honore un jour les cheveux sacrés de votre tête, et qui, dans sa piété, défende vos yeux contre les tyrans ? Vous n'avez souffert encore ni dans vos biens ni dans vos personnes ; vos yeux reçoivent encore la douce lumière du jour ; mais ne vous croyez point pour cela étrangers aux maux qui nous accablent. Le glaive de la tyrannie est aussi suspendu sur vos têtes. C'est par vos conseils que ces contrées ne sont point soumises au joug de l'Autriche ; mon père n'a pas eu d'autre tort : vous avez partagé son crime, vous partagerez sa condamnation.

STAUFFACHER à *Walther Furst*.

Décidez-vous , je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FURST.

Consultons d'abord les seigneurs de Silkinen et d'Attinghausen : leurs noms seuls nous feront des amis.

MELCHTAL.

Et quel nom dans ces montagnes est plus honoré que les vôtres ? Le peuple vous estime et compte sur vous ; vous avez tout crédit dans cette contrée. Vous avez reçu de vos pères un riche héritage de vertu , et vous-mêmes l'avez accru. Qu'est-il besoin de la noblesse... ? Ache-

vous seuls cette grande œuvre. Plût à Dieu que nous fussions seuls dans ce pays ! nous saurions bien , je pense , nous défendre nous-mêmes.

STAUFFACHER.

Les nobles ne gémissent point sous des infortunes semblables aux nôtres. Le torrent qui a ravagé les vallées n'a point encore atteint les hauteurs. Mais les seigneurs nous prêteront leurs bras si le pays court aux armes.

WALTHER FURST.

S'il y avait un arbitre entre nous et l'Autriche, la justice et nos droits décideraient de nos plaintes ! mais celui qui nous opprime , c'est notre empereur lui-même , notre juge suprême. Nous ne devons donc compter que sur Dieu et notre bras. Vous , sondez les hommes de Schwitz ; moi je vais dans Ury convoquer des amis : mais qui enverrons-nous à Unterwald ?

MELCHTAL.

Moi... moi... Qui plus que moi montrera du dévouement ?

WALTHER FURST.

Je ne puis y consentir ; vous êtes mon hôte : je dois répondre de vous.

MELCHTAL.

Laissez-moi partir ; je connais tous les détours, tous les sentiers escarpés de nos montagnes. Je trouverai là-bas beaucoup d'amis , qui me sous-

trairont aux regards du tyran et m'accorderont un asile.

STAUFFACHER.

Laissez-le partir; qu'il passe dans Unterwald sous la protection de l'Éternel, il n'y rencontrera aucun traître; la tyrannie y est tellement en horreur qu'elle n'y trouve pas d'instrumens. Baumgarten, de son côté, nous gagnera des amis dans les vallées inférieures; tous s'armeront à sa voix.

MELCHTAL.

Comment communiquerons-nous les uns avec les autres sans donner aucun soupçon à nos tyrans.

STAUFFACHER.

Nous pourrions nous rassembler à Brunnen ou à Treib, au lieu où abordent les barques marchandes?

WALTER FURST.

Nous ne devons pas conduire si ouvertement notre projet. Écoutez mon avis: sur le bord du lac, à gauche en allant à Brunnen, vis-à-vis le Mytenstein, est une prairie cachée dans les bois. Les bergers l'appellent le Rutli: c'est un espace vide au sein de la forêt. C'est là où se trouve la limite d'Ury et d'Unterwald. (*A Stauffacher.*) Une légère nacelle peut en peu de temps vous y transporter de Schwitz. Nous nous y rendrons de nuit par des sentiers ignorés, et là nous pourrons délibérer sans rien craindre. Chacun

de nous y conduira dix hommes sûrs, et qui partagent nos sentimens. Nous discuterons en commun sur la chose commune, et avec le secours de Dieu, nous prendrons une résolution courageuse.

STAUFFACHER.

Qu'il en soit ainsi. Maintenant donnez-moi votre main, et vous aussi la vôtre; et de même que nous trois nous nous sommes entre nous donné la main en signe d'une union indissoluble, de même nous formerons entre nos trois cantons un pacte éternel et sacré.

WALTHER FURST ET MELCHTAL.

A la vie et à la mort!

*(Ils tiennent quelque temps encôtre en silence leurs mains entrelacées.)*

MELCHTAL.

Oh! mon vieux père aveugle! tu ne peux plus voir le jour de la liberté, mais nos cris de ralliement parviendront jusqu'à toi. Quand des Alpes aux Alpes des signaux de feu nous appelleront aux armes, tu entendras tomber les citadelles de la tyrannie. Les Suisses, en se pressant autour de ta cabane, feront retentir à ton oreille leurs transports de joie, et les rayons de cette fête pénétreront encôtre jusque dans la nuit qui t'environne!

FIN DU PREMIER ACTE.

---

**ACTE DEUXIÈME.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

Le château du baron d'Attinghausen. Salle gothique ornée d'écussons et de casques.

**ATTINGHAUSEN**, vieillard de 85 ans, d'une stature noble et élevée, vêtu d'une large pelisse et s'appuyant sur une canne surmontée d'une corne de chamois. **KUONI** et six autres valets debout autour de lui, avec des râdeaux et des faux à la main. **ULRICH DE RUDENZ** entre vêtu en chevalier.

**RUDENZ.**

**M**E voici, mon oncle. Que désirez-vous?

**ATTINGHAUSEN.**

Permetts d'abord que, selon l'ancien usage de notre famille, je boive le vin du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe que les valets se passent à la ronde.*) Autrefois je les accom-

pagnais moi-même dans les champs et dans les forêts, je dirigeais leurs travaux, et aussi ma bannière les guidait dans les combats. Maintenant je ne puis que donner des ordres ; et si le soleil n'envoie pas jusqu'à moi sa chaleur bien-faisante, je ne puis parcourir nos montagnes ; le cercle où je puis errer devient de jour en jour plus étroit, jusqu'à ce que j'arrive au plus étroit de tous, au dernier espace où disparaît la vie et pour toujours. Je ne suis plus qu'une ombre, et bientôt il ne restera plus de moi que mon nom.

KUONI à Rudenz, en lui tendant la coupe.

Jé vous la transmets, jeune homme. (*Rudenz hésite à la prendre.*) Buvez hardiment. Nous n'avons qu'une seule coupe, comme nous n'avons qu'un seul cœur.

ATTINGHAUSEN.

Allez, mes enfans ; et, quand là journée sera finie, nous nous entretiendrons des affaires du pays. (*Les valets sortent.*) Te voilà ceint de ton épée et revêtu de tes plus riches habits ; tu veux aller à Altorf chez le gouverneur ?

RUDENZ.

Oui, et je ne puis tarder plus long-temps.

ATTINGHAUSEN.

Tant d'empressement est-il nécessaire ? Le temps a-t-il été départi à ta jeunesse dans une mesure si étroite que tu en sois si économe pour ton vicil oncle ?

RUDENZ.

Je vois que mes soins vous sont inutiles , je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN , après l'avoir long - temps regardé.

Oui , et c'est ce qui m'afflige. Il est déplorable aussi que tu sois étranger à ta patrie. Ah ! Ulrich ! Ulrich ! je ne te reconnais plus : tu brilles couvert d'or et de soie ; tu lèves fièrement ta tête qu'ombrage un panaché éclatant ; tu rejettes négligemment ton manteau de pourpre sur tes épaules ; tu regardes avec mépris les habitans de nos campagnes , et tu rougis de leur salut amical.

RUDENZ.

L'honneur qui leur est dû , je le leur accorde sans peine , mais je sais leur refuser les droits qu'ils s'arrogent.

ATTINGHAUSEN.

L'impitoyable despotisme du roi pèse sur le pays entier ; le pouvoir tyrannique qui nous opprime déchire le cœur de tous les gens de bien. Toi seul tu ne prends aucune part à la douleur commune. On te voit , déserteur des tiens , t'attacher aux ennemis de ta patrie , poursuivre de futiles plaisirs en te riant de notre infortune , et rechercher la faveur des princes , tandis que ton pays saigne sous la verge des bourreaux.

RUDENZ.

Ce pays est opprimé , et quelle en est la cause ? qui l'a plongé dans cet abîme de maux ? Il ne vous en coûterait qu'un seul mot , facile à dire , pour vous délivrer en un instant de l'oppression , et pour vous concilier à jamais les bonnes grâces de l'empereur. Malheur à ceux qui abusent le peuple et l'empêchent de voir où est son bonheur ! Malheur à ceux qui , pour leur intérêt particulier , détournent les trois cantons de prêter serment à l'Autriche , comme l'ont fait tous les pays voisins ! Leur orgueil est flatté de s'asseoir à côté des nobles sur le banc des seigneurs. Ils veulent bien l'empereur pour maître , mais afin de ne point avoir de maître.

ATTINGHAUSEN.

Dois-je entendre de semblables discours , et de ta bouche ?

RUDENZ.

Vous m'avez provoqué , laissez-moi finir. Quel rôle jouez-vous ici vous-même ? N'ambitionnez-vous rien de plus que d'être banneret ou landamman , et que de partager avec tous ces bergers le gouvernement des affaires ? Eh quoi ! ne vous convient-il pas mieux , ne serait-il pas plus honorable pour vous de rendre hommage à un royal maître , de faire partie de sa brillante cour ? Cette destinée n'est-elle pas préférable au triste honneur de marcher de pair

avec vos propres valets, et de siéger sur un tribunal avec des villageois?

ATTINGHAUSEN.

Hélas! Ulrich! Ulrich! je reconnais la voix perfide de la séduction; tes oreilles l'ont accueillie avec joie, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENZ.

Oui, je ne me cache pas; j'ai été blessé jusqu'au fond de l'âme par les dédains de ces étrangers qui nous appellent des gentilshommes paysans, et tandis que toute la jeune noblesse se presse sous les étendards de Habsbourg, pour y cueillir des lauriers, je n'ai pu supporter de rester oisif au sein de mon héritage, et de consumer le printemps de ma vie à de vulgaires travaux. Derrière nos montagnes il est un autre monde où la gloire et la renommée sont promises au courage. Mon casque et mon bouclier se couvrent de rouille sous les voûtes du château. Le son éclatant de la trompette guerrière, le cri des héraults d'armes qui appellent aux tournois, ne pénètrent point dans ces vallées: Je n'entends ici que le ranz-des-vaches et le retentissement monotone de la sonnette des troupeaux.

ATTINGHAUSEN.

Imprudent jeune homme! un éclat imposteur t'a abusé, et tu méprises les lieux de ta naissance. Tu rougis des mœurs antiques et pieuses de tes pères. Un jour tu regretteras,

avec des torrens de larmes , ces montagnes de la patrie ; ces accords harmonieux des bergers qu'aujourd'hui tu poursuis de ton orgueilleux dédain jeteront dans ton cœur une douloureuse émotion , si jamais ils se font entendre à toi dans une terre étrangère. O amour de la patrie ! combien tu es puissant ! A la cour orgueilleuse de l'empereur , ton cœur simple et vrai ne trouvera rien qui lui parle ; tu seras toujours un étranger. Ce monde plein d'illusions n'est pas fait pour toi ; il lui faut d'autres vertus que celles que tu puises dans ces vallées. Va , vends ton âme libre , reçois ton héritage comme un fief , fais-toi le valet d'un prince , tandis que tu peux être toi-même seigneur indépendant , prince de ta propre terre , de ton propre domaine. — Ah ! Ulrich ! Ulrich ! demeure auprès des tiens , ne va pas à Altorf , n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie. Je suis le dernier de ma race , mon nom finit avec moi. Vois suspendus à ces voûtes mon casque et mon bouclier ; ils m'accompagneront dans la tombe. Faut-il donc qu'à mon dernier soupir j'emporte l'affreuse pensée que tu n'attends que l'instant de ma mort pour aller devant cette cour nouvelle recevoir de l'Autriche , comme un fief , ce noble et glorieux héritage que je reçus libre et franc de la main de Dieu !

RUDENZ.

En vain nous résisterions au roi , le monde lui

appartient. Pourrions-nous seuls nous roidir contre sa volonté suprême, et interrompre cette chaîne de provinces dont sa puissance nous a entourés ? C'est à lui qu'appartiennent et les marchés et les tribunaux, c'est à lui qu'appartiennent les routes que suivent les marchands : tout doit lui payer tribut, jusqu'au cheval chargé qui monte péniblement le Saint-Gothard. Ses nombreuses possessions nous environnent de tous côtés, et nous enferment comme dans un filet. L'empire nous protégera, direz-vous peut-être ; mais peut-il se protéger lui-même contre la puissance croissante de l'Autriche ? Si Dieu ne nous secourt pas, que pouvons-nous attendre des empereurs ? Et quelle foi ajouterons-nous à leurs promesses quand on les voit, dans leurs besoins d'argent ou d'hommes de guerre, engager à d'autres et aliéner de l'empire les cités qui étaient venues chercher un abri sous les ailes protectrices de l'aigle. Non, mon oncle, c'est agir avec sagesse dans ces temps de malheurs et de discorde que de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à une autre ; elle oublie aisément ses fidèles serviteurs ; mais bien mériter d'un prince héréditaire, c'est jeter des semences dans l'avenir.

ATTINGHAUSEN.

Te crois-tu plus sage, crois-tu mieux connaître nos intérêts que tes nobles ancêtres, qui tous

ont combattu pour la liberté, cet inestimable trésor, et pleins d'un héroïque courage, ont sacrifié à cette belle cause et leur sang et leurs biens? Traverse le lac et va demander à Lucerne comment la domination de l'Autriche fait le bonheur de ce pays. Ils viendront compter nos troupeaux et notre bétail, arpenter nos pâturages, et nous défendre la chasse et le vol des oiseaux dans nos libres forêts; ils établiront des barrières à chacun de nos ponts, à chacune de nos portes et avec nos dépouilles ils achèteront de nouvelles contrées: avec notre sang ils livreront de lointains combats. Non, s'il faut que notre sang coule, que ce soit du moins pour notre propre cause; nous achèterons toujours moins chèrement la liberté que l'esclavage.

RUDENZ.

Et que peut un peuple de bergers contre les armées d'Albert!..

ATTINGHAUSEN.

Jeune homme, apprends à mieux connaître ce peuple de bergers; je le connais, moi, je l'ai commandé dans les batailles, et je l'ai vu combattre à Favenz. Hé bien, qu'ils essaient de nous plier sous un joug que nous soyons résolus à briser! Ah! rappelle-toi de quelle race tu es issu; et pour un vain éclat, pour une fausse illusion, ne rejette pas le véritable

bonheur qui est entre tes mains. Être appelé chef d'un peuple libre, qui, conduit uniquement par l'amour, se dévoue à toi du fond de son cœur, qui te reste fidèlement attaché dans les combats et jusqu'à la mort : voilà ce qui doit faire ton orgueil et ta gloire. Resserre les liens que t'a donnés la nature ; rattache-toi à ta patrie, à ta chère patrie ; qu'elle remplisse tout ton cœur. Ici ta puissance repose sur de solides fondemens, mais dans ce monde étranger tu n'es qu'un flexible roseau que fait courber le moindre orage. Ah ! reviens ! il y a long-temps que tu nous délaisses ; essaie de passer un seul jour avec nous. Aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf. M'entends-tu ? . . Ulrich, n'y va pas aujourd'hui ; accorde cette seule journée à ta famille. (*Il saisit sa main.*)

AUDENZ.

J'ai donné ma parole ; laissez-moi, je suis engagé.

ATTINGHAUSEN. *Il laisse tristement aller sa main.*

Tu es engagé ? Oui tu l'es, malheureux ! mais ce ne sont pas des paroles, ce ne sont pas des sermens qui t'enchaînent, ce sont les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) En vain tu te caches . . C'est une femme, c'est Berthe de Brunek, qui t'attire au château du gouverneur ; c'est celle qui t'enchaîne au service

de l'empereur. Tu veux, pour obtenir une femme, immoler ta patrie. Ne t'y trompes pas ! l'espoir que l'on te donne de devenir son époux n'est qu'un vain appât ; ce n'est point à ton présomptueux amour qu'elle est destinée.

RUENZ.

J'en ai entendu assez.

(*Il sort.*)

ATTINGHAUSEN.

Arrête, jeune insensé. — Il est parti ; je ne puis ni le retenir, ni le désabuser. C'est ainsi que Wolffenschiessen s'est séparé de sa patrie ; c'est ainsi que d'autres le suivront ; la séduction de l'étranger éblouit toute notre jeunesse, et l'enlève à nos montagnes. O heure sinistre où l'étranger pénétra dans ces paisibles et heureuses vallées pour y changer nos mœurs et détruire leur sainte innocence ! — Les nouveautés trouvent tous les jours de nouveaux partisans ; ce qui est antique et vénérable s'évanouit. Une ère nouvelle a commencé : une génération qu'agitent d'autres pensées couvre la terre de la patrie ! Que fais-je ici ? ils sont tous dans la tombe, ceux avec lesquels j'ai vécu ; les choses de mon temps sont rentrées dans la terre. Heureux mille fois, celui qui n'est pas obligé de vivre avec ce qui est plus nouveau que lui !

(*Il sort.*)

## SCÈNE II.

Une prairie entourée de bois et de rochers élevés. Entre les rochers sont des sentiers étroits avec des barrières, et des échelles disposées çà et là ; c'est par là que l'on voit ensuite descendre les habitans. Dans le fond, on aperçoit le lac, au-dessus duquel l'on distingue le commencement d'un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes ; des sommets couverts de glace s'élèvent encore au-dessus. Il fait tout-à-fait nuit, seulement le lac et les glaciers sont éclairés par la lueur de la lune.

MELCHTAL, BAUMGARTEN, STRUTH  
DE WINKELRIED, MEIER DE SARNEN,  
BURKARD DE BUHEL, ARNOLD DE  
SEWA, NICOLAS DE FLUE, ET TROIS  
AUTRES HABITANS, tous armés.

MELCHTAL, *encore derrière la scène.*

Le sentier s'élargit ; du courage ; suivez-moi ; je reconnais les rochers et la petite croix. Nous sommes à notre but, voici le Rutli.

(*Ils arrivent avec des torches.*)

WINKELRIED.

Écoutons.

SEVA.

Tout est désert.

MEIER.

Il n'y a encore ici aucun compatriote. Ainsi donc, nous gens d'Unterwald, nous arrivons les premiers en ces lieux.

MELCHTAL.

La nuit est-elle avancée ?...

BAUMGARTEN.

Le veilleur de Selisberg vient de compter deux heures.

( *On entend une cloche dans l'éloignement.* )

MEIER.

Silence, écoutons.

BUHEL.

C'est la cloche de la chapelle de la forêt qui sonne matines sur l'autre bord, vers Schwitz.

DE FLUE.

L'air est pur, et porte le son au loin.

MELCHTAL.

Allez et allumez quelques feuillages pour servir de fanal.

( *Deux habitans s'éloignent.* )

SEVA.

Jamais la lune n'éclaira une si belle nuit.  
Le lac est tranquille et uni comme une glace.

BUHEL.

Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED.

Voyez, voyez là-bas, ne distinguez-vous rien ?

MEIER.

Quoi donc ?... Oui, vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit !

MELCHTAL.

C'est la lumière de la nuit qui le forme.

DE FLUE.

C'est un phénomène étonnant et rare, et bien des hommes n'ont jamais rien vu de pareil.

SEVA.

L'arc me paraît double : il y en a un autour, mais plus pâle.

BAUMGARTEN.

J'aperçois une barque qu'éclairent les rayons de la lune.

MELCHTAL.

C'est Stauffacher. Ce bon citoyen ne se fait pas long-temps attendre.

*( Il va avec Baumgarten vers le rivage. )*

MEIER.

Ce sont les gens d'Ury qui tardent le plus.

BUHEL.

Ils sont obligés de faire un long détour dans la montagne, afin d'éviter la rencontre des gens du gouverneur.

( Pendant ce temps-là on a allumé un feu au milieu de la scène. )

MELCHTAL, sur le rivage.

Qui va là ? le mot, d'ordre ?

STAUFFACHER.

Amis de la patrie !

( Tous vont dans le fond à la rencontre de ceux qui arrivent. Stauffacher, Itel-Réding, Hans-de-Matet, Jorg-de-Hofe, Conrad Hahn, Ulrich de Schmidt, Jost de Weiler et trois autres habitans sortent tous armés de la nacelle. )

tous ensemble.

Soyez les bien venus !

( Pendant que les autres restent dans le fond et se saluent, Melchtal et Stauffacher s'avancent. )

MELCHTAL.

Ah ! seigneur Stauffacher, je l'ai revu, celui qui ne pouvait plus me voir ; j'ai touché ses plaies, ma main tremblante a cherché ses yeux, et ses regards éteints ont ranimé dans mon cœur tous les feux de la vengeance.

STAUFFACHER.

Ne parlez pas de vengeance ; nous ne voulons pas nous venger , mais lutter contre les maux dont un sombre avenir nous menace. Cependant, dites - moi ce que vous avez fait dans Unterwald ; quels cœurs vous avez ralliés à la cause commune ; ce que pensent les habitans des campagnes , et comment vous avez échappé vous-même à la surveillance de nos tyrans.

MELCHTAL.

J'ai traversé les monts terribles de Sarnen , et franchi ces champs de glace , ces vastes déserts , où le sombre vautour fait retentir ses cris rauques et lugubres , et j'ai atteint les pâturages où les bergers d'Ury et d'Engelberg se saluent de loin par des cris répétés , et font paître leurs troupeaux. Là , j'ai apaisé ma soif à la source qui s'échappe en écumant des profondes crevasses du glacier. Je me suis reposé dans le chalet solitaire : aucun hôte n'y était pour me faire accueil ; et de là je suis enfin parvenu aux habitations des hommes. Le bruit du nouvel attentat remplissait déjà les vallées ; à chaque porte à laquelle j'ai frappé , mon malheur m'a attiré une religieuse et honorable hospitalité. J'ai trouvé tous les cœurs indignés de ce crime récent ; car , de même que nos Alpes nourrissent de siècle en siècle les mêmes plantes , que les

sources versent au même lieu des ondes toujours également limpides, et que les nuages dans leur course vagabonde sont toujours chassés par les mêmes vents, de même, dans ces vallées, l'aïeul transmet à son petit-fils ses antiques mœurs telles qu'il les reçut de ses pères : toute innovation téméraire les révolte, et le cours uniforme de leur vie doit rester tel qu'il a toujours été. Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses ; ils ont enlevé à leurs murailles leurs glaives couverts de rouille ; le courage et l'allégresse ont brillé dans leurs regards, lorsque je leur ai fait entendre les noms chers à tous les habitans de nos montagnes, le vôtre, noble Stauffacher, et celui de Walther Furst. Ils ont juré d'exécuter tout ce qui vous semblerait juste, et de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que j'ai marché de hameau en hameau, sous l'égide sacrée de l'hospitalité ; et lorsque je suis arrivé dans cette vallée qui m'a donné le jour, et où plusieurs de mes parens habitent ; lorsque j'ai trouvé mon père aveugle et dépouillé de tout, couché sur la paille de l'étranger, et ne soutenant sa misérable vie que par les dons généreux de quelques âmes bienfaisantes...

STAUFFACHER.

Grand Dieu !

MELCHTAL.

Alors je n'ai point pleuré ; je n'ai point pro-

digué en inutiles larmes la force de ma brûlante douleur, je l'ai fait rentrer en mon cœur comme un précieux trésor, et je n'ai pensé qu'à agir. J'ai suivi toutes les sinuosités des montagnes; même les vallées les plus cachées, je les ai parcourues; jusqu'au pied des éternels glaciers, j'ai interrogé les habitations des hommes; partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé la même haine pour la tyrannie, et j'ai vu que les iniquités du gouverneur s'étendent jusqu'aux dernières limites de la nature animée, jusqu'aux lieux où la terre engourdie ne produit plus. J'ai, par mes paroles, réveillé ce peuple courageux, et j'ai gagné tous les cœurs à notre sainte cause.

STAUFFACHER.

Vous avez beaucoup fait en peu de temps.

MELCHTAL.

J'ai fait plus encore. Ce que les habitans de nos campagnes ont le plus en horreur, ce sont les deux châteaux de Rossberg et de Sarnen; derrière leurs murs de rochers nos ennemis trouvent une paisible retraite; de là ils commandent à la contrée. J'ai voulu les reconnaître moi-même: je suis allé à Sarnen, et j'ai examiné le château.

STAUFFACHER.

- Quoi! vous vous êtes aventuré jusque dans l'autre du tigre!...

MELCHTAL.

J'étais couvert d'un habit de pèlerin. J'ai vu le gouverneur qui s'abandonnait aux excès de la table ; jugez vous-même si je sais enchaîner ma colère : j'ai vu le gouverneur, et je ne l'ai pas frappé !

STAUFFACHER.

Certes, la fortune a favorisé votre audace. (*Pendant ce temps, les autres conjurés se sont avancés et s'approchent de Melchtal et de Stauffacher.*) Cependant, dites-moi quels sont ces amis, ces vrais citoyens qui ont suivi vos pas?... faites-les-moi connaître, afin que nous nous approchions avec confiance les uns des autres, et que nos cœurs s'ouvrent sans détour.

MEIER.

Quant à vous, seigneur Stauffacher, quel est, dans les trois cantons, celui qui ne vous connaît pas ? Moi, je suis Meier de Sarnen, et voici mon neveu, Ulrich de Winkelried.

STAUFFACHER.

Tous ces noms me sont connus. Ce fut un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler, et qui perdit la vie dans ce combat.

WINKELRIED.

C'était mon aïeul, seigneur Werner

MELCHTAL *lui montre deux de ses compagnons.*

Ceux-ci demeurent au-dessus d'Unterwald. Ils sont des vassaux du couvent d'Engelberg. — Quoiqu'ils ne soient pas de libres propriétaires, et, comme nous, possesseurs de leur héritage, vous ne les dédaignerez point : ils aiment la patrie et sont connus comme hommes d'honneur.

STAUFFACHER *à ces deux vassaux.*

Donnez-moi la main. Celui qui ne reconnaît aucun maître sur la terre doit s'estimer heureux ; cependant la droiture se trouve dans tous les états.

CONRAD HUNN.

Voici le seigneur Reding, notre ancien landammann.

MEIER.

Je le connais ; il plaide contre moi pour une portion d'héritage. Seigneur Reding, nous sommes ennemis devant les juges ; mais ici nous n'avons qu'un même cœur. *( Il lui serre la main. )*

STAUFFACHER.

C'est parler en bon citoyen.

WINKELBIED.

Écoutons ! ils s'approchent, entendez-vous la trompe d'Ury ?

*( On voit des hommes armés descendre des*

*rochers de droite et de gauche. Ils portent des torches. )*

MAUER.

Voyez ! le pieux serviteur de Dieu, le digne curé vient lui-même ; les fatigues de la route ni les horreurs de la nuit n'ont pu enchaîner son zèle : pasteur fidèle, il accompagne son troupeau.

BAUMGARTEN.

Petermann le sacristain le suit, ainsi que le sage Walther Furst ; mais je ne vois point Tell parmi eux.

*(Walther Furst, Rosselmann, curé d'Uri, le sacristain Petermann, le berger Kuoni, le chasseur Werni, le pêcheur Ruodi et cinq autres citoyens. Tous réunis forment une assemblée de trente-trois personnes : ils s'avancent et se placent autour du feu. )*

WALTHER FURST.

Ainsi, sur cette terre de nos aïeux, sur notre propre héritage, nous sommes réduits à nous réunir en secret, dans le silence, comme de vils meurtriers ; nous empruntons le voile ténébreux de la nuit, refuge ordinaire des crimes et des trames perfides, et c'est pour reconquérir des droits dont l'équité est cependant aussi évidente aux yeux de tous les hommes, que la lumière du soleil lorsqu'elle brille dans tout son éclat.

MELCHTAL.

Qu'importe ! ce que la nuit aura tramé dans ses ténèbres, paraîtra sans crainte à la lumière du jour.

LE CURÉ.

Écoutez, confédérés, écoutez ce que Dieu dicte à mon cœur : c'est ici l'assemblée du peuple, car nous représentons ici la nation entière : agissons donc selon les antiques usages de la patrie, et comme nous avons coutume de le faire dans des temps tranquilles. Ce qu'il y aura d'illégal dans cette réunion, le nécessité du moment l'excusera. Soyons sans crainte : partout où l'on s'occupe de ce qui est bien, l'Éternel s'y trouve, et nous sommes ici sous sa voûte céleste.

STAUFFACHER.

Oui, délibérons conformément à nos antiques usages ; qu'importent les ténèbres qui nous environnent ; notre droit nous éclaire.

MELCHTAL.

Si la réunion n'est pas nombreuse, du moins le cœur de tout le peuple se trouve dans ces lieux, l'élite des citoyens est ici rassemblée.

CONRAD HUNN.

Nous n'avons point avec nous les anciens livres, mais ce qu'ils disent est gravé dans nos cœurs.



ROSSELMANN.

Eh bien donc , formons le cercle , et l'on plantera les épées , signes du pouvoir.

MAUER.

Le landamman prendra sa place , ses assesseurs se tiendront à ses côtés.

SCHMIDT.

Nous sommes ici représentans de trois peuples , lequel donnera un chef à la confédération ?

MEIER.

Que Schwitz et Ury se disputent cet honneur ; nous autres d'Unterwald nous abjurons nos prétentions.

MELCHTAL.

Oui et volontiers ; nous ne sommes que des supplians , qui implorons le secours de nos intrépides amis.

STAUFFACHER.

Ury a droit à l'épée ; sa bannière nous précède dans les armées de l'Empire.

WALTHER FURST.

Non , cet honneur doit appartenir à Schwitz , car c'est de lui que nous tirons notre commune origine.

LE CURÉ.

Laissez-moi terminer d'une manière amicale ce noble différend. Schwitz désormais nous pré-

sidera dans les conseils, et Ury nous commandera sur le champ de bataille.

WALTHER FURST *présente le glaive à Stauffacher.*

Prenez-le !

STAUFFACHER.

Non pas moi ; cet honneur appartient à l'âge.

DE HOFE.

C'est Ulrich de Schmidt qui compte le plus d'années.

MAUER.

C'est un digne citoyen ; cependant il n'est pas de condition libre, et nul ne peut devenir magistrat à Schwitz s'il n'est pas un franc propriétaire.

STAUFFACHER.

Mais n'avons-nous pas parmi nous le respectable Reding, l'ancien landammân ? Qui serait plus digne de cet honneur ?

WALTHER FURST.

Qu'il soit donc président de l'assemblée et notre landammann ; que ceux qui l'approuvent lèvent leur main.

( *Tous lèvent la main droite.* )

REDING *s'avance au milieu du cercle.*

Je ne puis prêter serment sur nos livres sacrés, mais je le jure, et j'en prends à témoin ces astres éternels, la justice seule sera mon guide. ( *On dresse devant lui les deux épées ; le cercle se*

*forme autour de lui ; Schwitz tient le milieu, Ury se place à droite, et Unterwald à gauche ; Reding reste debout appuyé sur son épée.*)  
 Quelle cause a rassemblé les trois peuples de nos montagnes sur cette rive inhospitalière, et pendant le temps lugubre de la nuit ? Quel doit être le but de l'alliance nouvelle dont nous allons poser les bases ici, sous la voûte étoilée des cieux ?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.*

Nous ne formons point une alliance nouvelle, mais nous renouvelons l'alliance antique de nos aïeux. Vous ne l'ignorez pas, confédérés ; bien que le lac et les montagnes nous séparent, bien que chaque peuple se gouverne souverainement et par lui-même, nous n'en sommes pas moins une même famille, un même sang, les enfans d'une même patrie.

WINKELRIED.

Il est donc vrai que, comme le disent nos antiques chansons, nous sommes venus ici des contrées lointaines. Racontez-nous ce que vous en avez appris, afin que l'alliance de ce jour reçoive ainsi de l'ancienne une nouvelle force.

STAUFFACHER.

Ecoutez ce que les vieux bergers racontent. Bien loin, dans les pays du Nord, existait un grand peuple qu'affligeait une disette terrible. Dans ces circonstances, la nation s'étant assem-

blée, il fut décidé qu'un sixième des habitans désignés par le sort abandonnerait le pays de ses pères. Cela fut exécuté. Une foule d'hommes et de femmes sortirent de leur patrie; ils s'avancèrent vers le midi, et se frayèrent, avec le glaive, une route pénible à travers la Germanie : ils arrivèrent enfin près de ces montagnes élevées et couvertes d'épaisses forêts; mais la fatigue n'arrêta leur marche que lorsqu'ils eurent atteint cette vallée sauvage, où maintenant la Muotte roule doucement ses flots. Là on ne trouvait aucune trace humaine; une seule cabane apparaissait sur le rivage solitaire, et près d'elle un homme assis sur le rivage attendait le voyageur qu'il passait à l'autre bord. Cependant le lac était violemment agité et la traversée périlleuse. Ils portèrent autour d'eux des regards plus attentifs, et remarquèrent de superbes forêts, des sources limpides, et crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils résolurent de fixer en ces lieux leur demeure; ils bâtirent l'antique bourg de Schwitz, et après bien des jours pénibles ils firent disparaître l'immense forêt qui étendait au loin ses racines entrelacées. Bientôt leur nombre s'étant accru, et cette vallée ne pouvant plus leur suffire, ils s'avancèrent jusqu'à la montagne noire et même jusqu'aux sommets que couvrent des glaces éternelles qui dérobent aux regards le Hassli où habitait un autre peuple, parlant une langue

différente. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans la forêt de Kern, et celui d'Altorf dans la vallée de la Reuss : leurs descendans y demeurent encore, se souvenant de leur origine ; et, au milieu des races étrangères qui depuis se sont établies dans leurs vallées, les Suisses se retrouvent toujours ; un même sang, un même cœur les unit. (*Il étend la main à droite et à gauche.*)

MAUER.

Oui ; nous tous sommes un même sang et un même cœur.

Tous, *se touchant la main.*

Nous sommes un même peuple et nous agirons d'un commun accord.

STAUFFACHER.

Les autres peuples ont baissé la tête sous le joug de l'étranger et se sont soumis au vainqueur. Même au sein de nos vallées, il est beaucoup de lieux qui reconnaissent des maîtres du dehors, et dont la triste postérité reçoit la servitude pour héritage. Mais nous, race pure des anciens Suisses, la liberté nous est toujours restée. Nous n'avons point fléchi le genou devant un prince, et c'est librement que nous avons accepté la protection des empereurs.

LE CURÉ.

Oui, c'est librement et pour notre sûreté que nous avons accepté la protection de l'Empire ; ainsi le porte la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER.

En effet, l'homme le plus libre même doit reconnaître un supérieur. Il faut un chef, un juge suprême auprès duquel on puisse trouver la justice lorsque quelque différend s'élève. Aussi nos pères, après avoir conquis de vastes terrains sur les anciennes solitudes, en firent hommage à l'empereur; ils reconnurent pour seigneur le seigneur dont la puissance s'étend sur l'Allemagne et l'Italie; et, citoyens libres de l'Empire, ils s'engagèrent à le servir dans la noble carrière des armes; car protéger l'Etat qui le protège, voilà quel est le seul devoir de l'homme libre.

MELCHTAL.

Oui, tout ce qui est au-delà est la marque de l'esclavage.

STAUFFACHER.

Aussitôt que la levée en masse était publiée, nos pères accouraient sous la bannière de l'Empire, et, combattant avec vaillance, ils marchaient en armes vers l'Italie, pour accompagner les empereurs, et poser sur leur tête la couronne romaine. Mais chez eux, ils se gouvernaient à leur gré, d'après leurs propres lois et leurs anciens usages; seulement le droit de prononcer la peine de mort appartenait à l'empereur. Un comte qui ne résidait point dans nos vallées était muni de ses pouvoirs. Quand un crime avait été commis, on appelait ce magistrat; il

venait, et, se tenant debout sous la voûte des cieux, sans pompe, sans appareil, il rendait la justice, supérieur à la crainte des hommes. Sont-ce là des indices d'esclavage? Si quelqu'un pense autrement, qu'il parle.

DE HOFE.

Non, tout ce que vous avez dit est la vérité; nous n'avons jamais souffert que la force prit sur nous quelque empire.

STAUFFACHER.

Et n'avons-nous pas refusé obéissance à l'empereur quand il prétendit violer, en faveur des moines, les règles de la justice? Les hommes du couvent d'Einsiedeln osèrent élever des prétentions sur une montagne où depuis le temps de nos pères nous faisons paître nos troupeaux; l'abbé établissait ses droits sur une vieille lettre qui lui donnait en toute possession les déserts qui seraient sans maître, et il n'y était pas parlé de nous. Alors nous, lui dîmes: « Cette lettre a été obtenue par surprise; aucun empereur ne peut donner ce qui nous appartient, et si l'empire nous refuse justice, nous saurons bien dans nos montagnes nous passer de l'Empire. » — Ainsi parlèrent nos pères; et nous, supporterons-nous la honte de ce nouveau joug, et permettrons-nous à un vassal étranger ce que, dans toute sa puissance, aucun empereur n'eût osé exiger? C'est nous qui avons créé cette terre

par le travail de nos mains, c'est nous qui avons abattu les antiques forêts et élevé nos cabanes dans les lieux qui servaient de repaire aux ours féroces. Nous avons détruit les dragons qui s'élançaient en furie du sein des marais ; nous avons déchiré le voile grisâtre des brouillards qui couvraient d'une éternelle nuit ces lieux sauvages ; nous avons brisé les rochers et frayé au-dessus de l'abîme une route assurée au voyageur ; enfin cette terre est à nous par une possession de plus de mille années..... Et des vassaux étrangers oseraient nous présenter des chaînes et flétrir notre patrie d'un long opprobre ! N'est-il donc aucun secours contre une oppression aussi cruelle... ? (*Une grande agitation parmi les conjurés.*) Non, non, la puissance des tyrans a des bornes. Quand l'opprimé ne peut trouver nulle part la justice, quand le fardeau du despotisme lui devient insupportable, alors il s'adresse avec confiance au ciel, il s'élève jusqu'à lui, et il y retrouve ses droits impérissables et incorruptibles comme les feux célestes eux-mêmes. Alors chacun revient à l'état primitif de la nature où l'homme, placé à côté de l'homme, n'a que des semblables et des égaux ; et si tous les autres moyens lui manquent, le dernier lui reste ; le glaive est dans les mains de l'homme libre. Nous pouvons défendre contre la violence ce que nous avons de plus cher. Armons-nous pour la patrie, pour nos femmes et pour nos enfans.

tous, tirant leurs glaives.

Oui, armons-nous pour nos femmes et pour nos enfans !

LE CURÉ s'avance dans le cercle.

Avant de saisir vos armes, pensez-y bien. Vous pouvez encore obtenir la paix de l'empereur. Dites un seul mot, et ces tyrans qui vous oppriment si durement deviendront pour vous pleins de douceur. Acceptez ce que l'on vous a si souvent offert, séparez-vous de l'Empire, soumettez-vous à l'Autriche.

MAUER.

Qu'osez-vous proposer... ? Nous ! prêter serment à l'Autriche... !

BUEHL.

Ne l'écoutons pas... !

WINKELRIED.

Ce conseil est celui d'un traître, d'un ennemi de la patrie.

REDING.

Paix, confédérés !

SÉVA.

Nous, rendre hommage à l'Autriche après une telle oppression... !

DE FLUE.

Nous nous laisserions arracher par la violence ce que nous avons refusé à la douceur !

MEIER.

Alors nous serions esclaves, et nous serions dignes d'un tel nom !

MAUER.

Qu'il soit privé de tous ses droits celui qui parlera de traiter avec l'Autriche ! — Landamman, j'exige que cette loi soit la première qui soit adoptée dans cette assemblée.

MELCHTAL.

Qu'il en soit ainsi ! Que celui qui parlera de traiter avec l'Autriche soit privé de tous droits et de tout honneur ! qu'aucun citoyen ne lui donne asile auprès de ses foyers !

TOUS *lèvent la main droite.*

Nous le voulons ainsi. Que ce soit une loi.

REDING, *après quelque silence.*

La loi existe.

LE CURÉ.

Maintenant la liberté est à vous, et c'est cette loi qui vous la donne ; ce que l'Autriche n'a point obtenu par des voies de douceur, vous ne souffrirez pas que la violence vous l'arrache.

WEILER.

Occupons-nous de l'objet qui nous rassemble.

REDING.

Confédérés, ayons-nous bien épuisé toutes

les voies d'accommodement ? Peut-être l'empereur ne connaît-il pas nos malheurs, ou du moins n'a-t-il pas ordonné la tyrannie qui nous opprime ? Avant de recourir au glaive, nous devrions faire une dernière tentative et porter nos plaintes au pied du trône. Les moyens violens sont toujours terribles, même dans une juste cause ; et Dieu n'accorde son secours que quand les hommes refusent la justice qui est due.

STAUFFACHER à *Conrad Hunn*.

C'est à vous à faire votre rapport là-dessus ; parlez.

CONRAD HUNN.

Je suis allé à Rheinfeld, au palais de l'empereur, afin de me plaindre de la cruelle oppression des gouverneurs ; et de réclamer les chartres de notre antique liberté, que chaque souverain approuve de nouveau lorsqu'il monte sur le trône. J'ai rencontré là beaucoup de députés des villes de Souabe, ceux des bords du Rhin ; tous avaient obtenu les lettres qu'ils demandaient, et, satisfaits, retournaient dans leur patrie. Mais moi, votre ambassadeur, on m'a renvoyé aux conseillers de l'empereur, et ceux-ci m'ont congédié avec de vaines paroles : « Pour le présent, » ont-ils dit, l'empereur n'a pas le temps de » s'occuper de vous, une autre fois il y son-

» gera. » L'âme remplie de tristesse, je traversais les appartemens du château royal, lorsque j'ai aperçu le duc Jean, debout devant une croisée, et versant des pleurs. Les nobles seigneurs de Wart et de Tagerfeld étaient auprès de lui. Ils m'ont appelé et m'ont dit : « Secourez-vous vous-mêmes, n'espérez aucune justice de l'empereur. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère, et ne lui retient-il pas son légitime héritage ? Le duc lui a réclamé ses biens maternels ; il compte assez d'années pour être en droit de gouverner ses terres et les sujets de ses domaines : quelle réponse a-t-il obtenue ? L'empereur a posé une guirlande de fleurs sur sa tête. Voilà, lui a-t-il dit, l'ornement qui convient à l'enfance. »

MAUER.

Vous l'avez entendu : n'espérez aucune justice de l'empereur. C'est à nous-mêmes de nous secourir !

REDING.

Il n'est plus d'autre parti, délibérons maintenant sur ce que nous avons à faire pour conduire tout à une heureuse fin.

WALTHER FURST *s'avance dans le cercle.*

Nous voulons secouer un joug détesté ; nous voulons reconquérir nos droits tels que nous les ont légués nos pères, et non pas en récla-

mer de nouveaux: Que ce qui est à l'empereur reste à l'empereur; que celui qui reconnaît un seigneur remplisse les obligations qu'il a contractées.

MEIER.

Je tiens un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST.

Vous continuerez à rendre à l'Autriche ce que vous lui devez.

WEILER.

Je dois la dime au seigneur de Rappersweill.

WALTHER FURST.

Vous continuerez à lui payer l'impôt et le cens.

LE CURÉ.

Je suis lié par serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST.

Vous rendrez à l'Église ce qui est à l'Église.

STAUFFACHER.

Je tiens mon fief de l'Empire.

WALTHER FURST.

Que chacun agisse selon la loi qui l'engage, mais rien au delà. Nous voulons chasser les gouverneurs et leurs sicaires, nous voulons abattre leurs châteaux forts, mais, s'il est possible, sans qu'il y ait de sang répandu. Que l'empereur apprenne que ce n'est que

par nécessité que nous rompons les liens du respect ; s'il nous voit nous arrêter dans de justes bornes , peut-être , par esprit de politique, en mettra-t-il à sa colère ; le peuple qui, le glaive à la main , est encore maître de lui-même , se fait justement redouter.

BÉDING.

Cependant écoutez ! comment accomplir une telle entreprise ? L'ennemi a les armes à la main , et certainement il ne se retirera pas sans combat.

STAUFFACHER.

Il se retirera s'il nous voit tous en armes ; il faut fondre sur lui et le surprendre avant qu'il ait pu se mettre sur la défensive.

MEIER.

Cela est d'une conception audacieuse , mais d'une exécution difficile : Deux forteresses s'élèvent au milieu de nous et dominant au loin le pays ; c'est le rempart de nos ennemis ; et , si l'empereur paraissait dans ces contrées , elles nous deviendraient encore plus funestes. Rossberg et Sarnen doivent être en notre pouvoir avant qu'un seul glaive ait été tiré dans les trois cantons.

STAUFFACHER.

Si nous différons , l'ennemi éventrera nos projets : le secret est partagé entre trop de monde.

MEIER.

Il ne se trouve aucun traître dans les trois cantons.

LE CURÉ.

Le zèle le plus pur peut aussi conduire à la trahison.

WALTHER FURST.

Pour peu que nous tardions, le fort qui s'élève à Altorf sera achevé, et le tyran sera plus en sûreté que jamais.

MEIER.

Vous pensez à vos intérêts.

LE CURÉ.

Et vous, vous êtes injustes.

MEIER.

Nous injustes ! et les gens d'Ury osent nous le reprocher !

REDING.

Au nom de votre serment, calmez-vous.

MEIER.

Si Schwitz s'unit à Ury, il faudra bien qu'Unterwald se taise.

REDING.

Vous mériteriez une réprimande devant cette assemblée, pour avoir, par votre violence, troublé ainsi la paix. — N'est-ce pas la même cause qui nous réunit tous ?

WINKELRIED.

Renvoyons pour prendre les armes jusqu'à la fête du gouverneur ; il est d'usage qu'à cette époque les vassaux lui portent des présens dans son château : dix ou douze hommes pourront alors y pénétrer sans être suspects ; et comme il n'est permis à personne d'y entrer en armes , il faudra qu'ils aient sous leurs habits des fers de lance qu'il sera facile de fixer ensuite à leur bâton. Une troupe nombreuse se tiendra cachée dans la forêt voisine , et aussitôt que les premiers se seront rendus maîtres des portes, ils sonneront de la trompe , et tous sortiront de leur embuscade : ainsi, sans beaucoup de peine, Sarnen tombera en notre pouvoir.

MELCHTAL.

Je me charge de m'introduire à Rossberg : une jeune fille du château a pour moi quelque affection ; sous le prétexte d'un rendez-vous, je l'engagerai à me tendre pendant la nuit une échelle de corde , et une fois dans le fort , j'ouvrirai les portes à mes amis.

BEDING.

La volonté de tous est-elle que l'on remette l'exécution ?

( *Le plus grand nombre lèvent la main.* )

STAUFFACHER *compte les voix.*

Il y a une majorité de vingt contre douze.

WALTHER FURST.

Si les forteresses tombent en notre pouvoir au jour fixé, on annoncera cette nouvelle en plaçant des feux pour signal sur la cime des montagnes, et tous les citoyens s'assembleront dans le chef-lieu de chaque canton. Lorsque les gouverneurs nous verront sous les armes et prêts à nous défendre, croyez-moi, ils renonceront au combat; nous leur offrirons un sauf-conduit, qu'ils accepteront avec empressement pour s'éloigner de nos frontières.

STAUFFACHER.

Jé crains que Gessler ne fasse une vigoureuse résistance; entouré sans cesse d'une troupe de cavaliers, il est redoutable; il ne quittera pas ces vallées sans les avoir arrosées de sang. Et même, s'il est chassé, il sera encore pour nous un objet de terreur; il y aurait des inconvéniens et même du danger à l'épargner.

BAUMGARTEN.

Placez-moi partout où il y aura des périls à courir. Tell m'a généreusement sauvé la vie, je veux que ma patrie en reçoive l'hommage. J'ai vengé mon honneur, c'est assez, mon cœur est satisfait.

REDING.

Le temps porte conseil, attendons avec patience; il faut laisser quelque chose à l'inspiration du moment; mais tandis qu'ici nous dis-

entons encore dans ce lieu solitaire, le matin envoie sur le haut des montagnes ses brillans avant-coureurs. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour nous surprenne.

WALTHER FURST.

Ne craignons rien, la nuit se retire lentement du fond des vallées.

*(Tous, par un mouvement unanime, ôtent leur chapeau; et, recueillis en silence, ils saluent l'aurore.)*

LE CURÉ.

Au nom de cette lumière, dont les rayons nous saluent avant tous les peuples qui respirent péniblement les exhalaisons impures des cités, prêtons le serment de notre nouvelle alliance. Nous jurons d'être un seul peuple de frères, et de ne nous séparer dans aucun péril ni dans aucun revers. *(Tous répètent ce serment en levant au ciel trois doigts de la main droite.)* Nous jurons d'être libres comme l'ont été nos pères, et de préférer toujours la mort à l'esclavage. *(Tous répètent encore :)* Nous jurons de nous confier au Dieu suprême, et de n'avoir aucune crainte de la puissance des hommes.

*(Tous répètent encore, puis ils s'embrassent les uns les autres.)*

STAUFFACHER.

Maintenant, que chacun reprenne paisible-

ment son chemin ; que chacun retourne vers ses amis , vers ses compagnons de travail ; que le berger ramène son troupeau , et attire sans bruit ses frères à l'alliance qui vient d'être jurée. Tout ce que nous aurons encore à souffrir jusqu'à la grande époque, supportons-le avec résignation... Laissons le compte des tyrans se grossir jusqu'à ce qu'un même jour, un même instant acquittent leurs dettes générales et particulières. Domptez votre ressentiment ; pour la vengeance de tous , retardez votre propre vengeance , car il commet aussi un vol envers les intérêts communs , celui qui , dans sa propre cause , ne pense qu'à lui seul.

*( Tandis qu'ils se retirent dans le plus grand silence de trois différens côtés, l'orchestre fait entendre une éclatante harmonie. La scène reste vide encore quelques instans, et bientôt l'on aperçoit le soleil qui se lève au-dessus des glaciers. )*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Une cour devant la maison de Tell ; il travaille la hache à la main ; HEDWIGE , sa femme , s'occupe à des travaux domestiques ; WALTHER et GUILLAUME jouent dans le fond avec une petite arbalète.

WALTHER *chante.*

ARMÉ de son arc et de ses flèches , le chasseur franchit les montagnes et les vallées , aux premiers rayons du soleil levant.

Dans l'empire des airs , le milan plane en maître ; tel au-dessus des monts et des abîmes règne le chasseur fier de sa liberté.

L'espace est son domaine , tout peut devenir sa proie , tout ce que ses traits peuvent atteindre , tout ce qui rampe sur la terre ou plane dans l'étendue des cieux.

( *Il vient en courant.* )

Ma corde est rompue ; rattachez-la , mon père.

TELL.

Non pas moi, mon fils. Un bon chasseur sait lui-même arranger son arc.

( *Les enfans s'éloignent.* )

HEDWIGE.

Ces enfans s'exercent de bonne heure à tirer des flèches.

TELL.

Celui qui veut devenir maître doit commencer de bonne heure.

HEDWIGE.

Ah! plaise à Dieu qu'ils ne deviennent jamais si habiles!

TELL.

Ils doivent tout apprendre. Quand on veut lutter avec avantage contre les traverses de la vie, il faut savoir se défendre et attaquer.

HEDWIGE.

Hélas! tous les miens fuiront donc la paix de nos foyers!

TELL.

Femme, cela doit être ainsi; ce n'est pas pour être un berger que m'a créé la nature. Il faut que je poursuive sans repos l'objet qui me fuit sans cesse; je ne jouis vraiment de la vie que lorsque chaque jour j'ai lutté contre un nouveau danger.

HEDWIGE.

Et tu ne penses pas aux angoisses de ta femme, dont le cœur se brise en attendant ton retour. Ce que tes serviteurs racontent de vos courses téméraires me glace de terreur ; à chaque adieu que tu m'adresses , mon cœur tremble que tu ne reviennes jamais. Je te vois égaré dans ces glaciers sauvages , je te vois cherchant à franchir l'espace d'un rocher à l'autre , et roulant dans un précipice ; il me semble que le chamois , retournant en arrière , t'entraîne avec lui dans l'abîme ; parfois aussi il me semble qu'une avalanche te couvre de sa masse ; qu'une glace trompeuse s'entr'ouvre sous tes pieds , et que plein de vie tu disparaîs dans cet affreux sépulcre... La mort , hélas ! sous mille formes différentes , saisit le téméraire chasseur des Alpes ; c'est un déplorable métier : un sinistre destin plane continuellement sur la tête du chasseur.

TELL.

Celui qui avec calme et sang-froid examine les dangers qui l'entourent , qui se confie en l'Éternel , qui compte sur sa force et son agilité , lutte facilement contre les périls , et les montagnes n'effraient pas celui qui les connaît dès son enfance. (*Il a terminé son ouvrage et range ses outils.*) Voilà maintenant cette porte en bon état ; avec ma hache je m'épargne la main-d'œuvre du charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIGE.

Où vas-tu ?...

TELL.

À Altorf, chez ton père.

HEDWIGE.

Ne médites-tu pas quelque périlleux dessein ?  
confie-le-moi.

TELL.

D'où te vient cette pensée, Hedwige ?

HEDWIGE.

Il se trama quelque complot contre les bail-  
lis. Une assemblée s'est tenue au Rutli, et tu  
es entré dans cette alliance.

TELL.

Je ne suis point allé au Rutli ; cependant, si  
la patrie m'appelle, je ne fermerai point l'o-  
reille à sa voix.

HEDWIGE.

Ils te placeront au plus fort du danger ; le  
poste le plus périlleux sera, comme toujours,  
ton partage.

TELL.

Chacun doit servir selon ses forces.

HEDWIGE.

Tu as traversé le lac d'Unterwald, et cela  
pendant la tempête ; c'est un miracle que tu  
sois échappé à ce péril. Tu ne pensais donc plus  
à tes enfans et à ta femme... ?

TELL.

Je pensais à vous, ma bien aimée, et c'est pour cela même que j'ai conservé un père à ses enfans.

HEDWIGE.

Naviguer sur le lac en furie, ce n'est pas se confier en l'Éternel, c'est tenter sa miséricorde.

TELL.

Qui balance sans cesse n'exécute jamais.

HEDWIGE.

Oui, tu es bon et tu aimes à aider tout le monde ; mais si toi-même un jour tu tombais dans le malheur, personne ne viendrait à ton secours.

TELL.

Me préserve l'Éternel d'avoir jamais besoin de secours ! (*Il prend son arbalète et ses flèches.*)

HEDWIGE.

Pourquoi prendre ton arbalète ? laisse-la ici.

TELL.

Lorsque je suis sans armes, il me semble que je ne suis plus qu'un enfant.

(*Les enfans s'approchent.*)

WALTHER.

Où allez-vous, mon père ?

TELL.

A Altorf, mon enfant ; veux-tu me suivre... ?

WALTHER.

Oh ! volontiers , mon père.

HEDWIGE.

Le bailli y est encore ; n'approche pas d'Altorf.

TELL.

Il le quitte aujourd'hui même.

HEDWIGE.

Attends son départ ; ne le fais pas souvenir de toi ; tu sais assez quelle haine il nous porte.

TELL.

Que peut contre moi sa haine ? Je fais ce qui est bien , et je ne crains personne.

HEDWIGE.

Mais ce sont les honnêtes gens qu'il hait de préférence...

TELL.

Parce qu'il ne peut les atteindre. — Ne crains rien , il me laissera en paix , je le pense.

HEDWIGE.

Et comment le sais-tu ?

TELL.

Il n'y a pas long-temps , je chassais dans les sauvages vallées du Schachen , loin de toute trace humaine. Je suivais seul , à travers les rocs , un chemin dont je ne pouvais m'écarter , car au-dessus de moi s'élevaient à pic des rochers

escarpés, et au-dessous retentissait le torrent avec un horrible fracas. (*Les enfans se serrent autour de leur père à sa droite et à sa gauche, et fixent avec anxiété leurs regards sur lui.*) Le bailli se présente à moi : il était seul ; j'étais seul aussi ; nous étions là homme à homme, et près de nous l'abîme. Peu de temps auparavant il m'avait puni gravement pour une faute légère ; il jette les yeux sur moi et me reconnaît. À l'aspect de mes armes il pâlit, ses genoux plient sous lui, et je le vois s'appuyant sur le roc et près de s'évanouir. Je me sens ému de pitié, et je vais à lui d'un air respectueux : C'est moi, seigneur bailli, lui dis-je ; mais sa bouche ne put articuler une seule parole, sa voix expirait sur ses lèvres ; seulement il me fit signe, en silence, de continuer mon chemin. Je passai, et lui envoyai sa suite.

HEDWIGE.

Il a tremblé devant toi... ; tu as été témoin de son effroi, il ne te pardonnera jamais.

TELL.

Aussi je l'évite, et il ne me cherchera point lui-même.

HEDWIGE.

Pour aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf, va plutôt chasser dans nos montagnes.

TELL.

Quels fantômes te crées-tu donc ?

HEDWIGE.

Je suis remplie d'inquiétude ; reste ici.

TELL.

Peux-tu ainsi concevoir des craintes sans aucun fondement ?

HEDWIGE.

Aucun fondement ! Tell, reste ici.

TELL.

Chère Hedwige, j'ai promis de me rendre à Altorf.

HEDWIGE.

Tu l'as promis ; va donc, mais laisse-moi du moins l'enfant.

WALTHER.

Non, non, je veux accompagner mon père.

HEDWIGE.

Walther, veux-tu aussi abandonner ta mère ?

WALTHER.

Je t'apporterai quelque belle chose de chez mon grand-père. *(Il part avec son père.)*

GUILLAUME.

Ma mère, je reste avec vous... !

HEDWIGE, l'embrassant.

Oui, tu es mon fils chéri, toi seul me reste.  
*(Elle va à la porte de la tour, et suit longtemps des yeux son époux et son fils, qui s'éloignent.)*

## SCÈNE II.

Une contrée sauvage, environnée de forêts.  
Des ruisseaux en cascades se précipitent des rochers.

BERTHE en habit de chasse; RUDENZ immédiatement après elle.

BERTHE.

Il me suit. Le moment de nous expliquer est arrivé.

RUDENZ *s'approche avec précipitation.*

Enfin, madame, je me trouve seul avec vous; des précipices nous entourent de tous côtés, je n'ai aucun témoin à craindre dans cette retraite sauvage; il faut que je soulage mon cœur du poids d'un trop long silence.

BERTHE.

Êtes-vous bien sûr que la chasse ne vous suit pas?

RUDENZ.

Elle se dirige d'un autre côté. — Maintenant, ou jamais, il faut que je saisisse cet instant précieux; il faut qu'il décide du sort de ma vie, dût-il m'éloigner de vous pour toujours. Oh! que vos deux regards ne s'arment pas de cette

orgueilleuse sévérité. Qui suis-je, en effet, pour élever jusqu'à vous mes audacieuses pensées ? Moi dont la renommée n'a point encore proclamé le nom, j'ose me mettre sur le même rang que ces chevaliers qui, tout brillans de l'éclat de la gloire, briguent l'honneur de votre main. Un cœur rempli de constance et d'amour, voilà mon seul titre...

BERTHE, *d'un ton grave et sévère.*

Ose-t-il bien parler d'amour et de constance, celui qui manque à ses devoirs les plus sacrés... ? (*Rudenz recule étonné.*) L'esclave de l'Autriche, l'insensé qui se vend à l'étranger, aux oppresseurs de sa patrie... !

RUDENZ.

Quoi ! c'est de vous, madame, que j'entends de semblables reproches ! — Eh ! qui, si ce n'est vous, m'attire à la cour des gouverneurs... ?

BERTHE.

Vous pensez donc me trouver où se trouve la perfidie... ? Ah ! je donnerais ma main à Gessler, à l'opresseur lui-même, plutôt qu'au fils dénaturé de la Suisse, à celui qui s'est fait le complice de l'oppression.

RUDENZ.

Grand Dieu ! qu'entends-je... ?

BERTHE.

Quoi donc ! Qu'est-ce que l'homme de bien

a de plus cher que les intérêts de sa patrie? Est-il pour un cœur généreux de plus noble devoir que celui de protéger l'innocence, de défendre les droits de l'opprimé? Ah! mon cœur saigne pour votre peuple; je compatis à ses malheurs, et je lui voue toute mon affection. Tant de modération et d'énergie tout à la fois lui ont gagné mon âme, et j'apprends chaque jour à l'honorer davantage. Mais vous, que la nature et les lois de la chevalerie lui ont donné pour légitime protecteur, vous l'abandonnez, vous passez du côté de ses ennemis, vous forgez des chaînes à votre patrie. Votre conduite me blesse et m'afflige; et, pour ne pas vous haïr, il me faut faire violence à mon cœur.

RUDENZ.

Tous mes vœux sont pour le bonheur de ma patrie : la placer sous le sceptre puissant de l'Autriche, n'est-ce pas lui donner la paix...?

BERTHE.

C'est lui donner l'esclavage! Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste sur la terre. Le peuple connaît mieux son bonheur; nulle vaine apparence ne trompe son discernement. Vous êtes tombé dans les filets des tyrans.

RUDENZ.

Ah! madame, vous me haïssez, vous me méprisez.

BERTHE.

S'il en était ainsi, je serais moins malheureuse ; mais voir mépriser, voir digne de mépris, celui que l'on voudrait aimer... !

RUDENZ.

Ah ! Berthe, Berthe, en un moment vous me transportez au plus haut des cieux, ou vous me précipitez dans l'abîme.

BERTHE.

Non, non ; les sentimens généreux ne sont pas entièrement étouffés dans votre âme ; ils ne sont qu'assoupis ; je veux les réveiller. Vous vous êtes fait violence pour détruire les vertus que la nature vous a données ; malgré vous-même, en dépit de vos efforts, votre cœur est toujours généreux et noble.

RUDENZ.

Ah ! puisque vous vous confiez en moi, votre amour me rendra capable de tout.

BERTHE.

Soyez ce que vous a fait la toute-puissante nature ; remplissez la place qu'elle vous a assignée ; devenez l'appui de vos concitoyens, de votre patrie, et combattez pour les droits sacrés que vous ont légués vos pères.

RUDENZ.

Ah ! malheureux ! comment pourrai-je vous

obtenir si je me déclare contre l'empereur? N'est-il pas votre parent, et n'est-ce pas sa volonté suprême qui dispose de votre main?

BERTHE.

Mes biens sont situés dans votre patrie; et, si la Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ.

O Berthe! quel rayon de lumière vous faites luire à mes regards!

BERTHE.

N'espérez point m'obtenir par la faveur de l'Autriche; ils ne m'estiment que pour mes domaines, et ils voudraient m'unir à quelque autre riche héritier. Le même despotisme qui attente à votre liberté menace aussi la mienne. O mon ami! je ne suis qu'une victime, peut-être destinée à récompenser un favori. On veut m'attirer à la cour de l'empereur, dans ce repaire de la ruse et du mensonge, et là m'attendent les chaînes d'un hymen détesté; l'amour, et seulement le vôtre peut me sauver.

RUDENZ.

Quoi! vous pourriez consentir à vivre dans ces lieux, à rester au sein de ma patrie en vous donnant à moi? Si j'avais conçu la pensée d'en sortir, c'était pour mériter votre main. C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et mon ambition n'était que de l'amour.

Puisque vous consentez à devenir ma compagne dans cette paisible vallée, à renoncer à tout l'éclat du monde, j'ai atteint le but de ma vie : le torrent du monde peut venir briser ses flots agités contre les rives inébranlables de ces montagnes ; il ne me reste plus aucun désir à former pour un plus brillant avenir, et puissent ces rochers devenir pour nous une barrière insurmontable ! puissent-ils ne laisser à cette vallée d'autre issue que vers la lumière du ciel !

BERTHE.

Oui, vous voilà maintenant tel que mon cœur vous avait désiré ; mes espérances n'ont point été déçues.

RUDENZ.

Loin de moi, frivole ambition qui m'avais séduit. Maintenant je vais trouver le bonheur dans ma patrie, dans ces lieux où a fleuri mon heureuse enfance, où mille traces de mes premiers plaisirs m'environnent, où les arbres et les ruisseaux parlent à mes sens. C'est au sein du pays de mes pères que tu consens à te donner à moi. Ah ! je l'ai chéri de tout temps, et, je le sens, il me manquait quelque chose encore dans chacune des jouissances que la terre pouvait m'offrir.

BERTHE.

Et où se trouverait le séjour du bonheur, si ce n'est ici, dans cette terre de l'innocence, là

où règne encore l'antique bonne foi, là où la perfidie n'a pas encore porté ses pas? Jamais l'envie n'y troublera notre félicité, et nos heures s'écouleront toujours également fortunées. Je vous vois dans une attitude vraiment digne d'un homme, le premier parmi des citoyens libres et égaux, recevant des hommages sincères et libres, et plus grand qu'un roi sur son trône.

RUDENZ.

Et vous, je vous vois la première de toutes les femmes, vous consacrant aux soins les plus doux, changeant ma maison en un séjour céleste que vous embellirez de vos grâces et de vos charmes, et semblable au printemps qui couvre la terre des fleurs, répandant sur tout ce qui m'entoure la vie et le bonheur.

BERTHE.

Voilà, ô mon ami, ce qui causait ma tristesse lorsque je vous voyais détruire cette suprême félicité. O malheureuse! si j'eusse dû m'associer au sort de quelque superbe chevalier, et suivre dans son ténébreux château un odieux tyran!... Il n'y a point ici de château, point de murailles qui me séparent d'un peuple que je veux rendre heureux.

RUDENZ.

Cependant comment me dégager? comment rompre ces chaînes que je me suis forgées à moi-même dans mon aveuglement?

BERTHE.

Il faut les briser avec le courage d'un homme. Quoi qu'il puisse arriver, restez au poste du devoir, auprès de vos concitoyens; c'est là que vous a placé la nature. (*La trompe retentit dans le lointain.*) La chasse se rapproche, il faut nous séparer. Combattez pour votre patrie, vous combattez pour l'amour. Il est un ennemi qui nous opprime tous, pensez qu'en secouant vos chaînes, vous nous affranchissez tous.

(*Ils s'éloignent.*)

## SCÈNE III.

Une prairie auprès d'Altorf; des arbres sur le devant; dans le fond, le chapeau est élevé sur une perche. La vue est terminée par le mont Bannberg, au-dessus duquel paraissent des montagnes de neige.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

FRIESSHARDT.

C'EST bien inutilement qu'on nous a placés ici. Personne ne vient rendre hommage à ce chapeau. Il y avait cependant ici la même affluence qu'au marché, mais depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la place est déserte.

LEUTHOLD.

C'est comme un fait exprès ; il n'y a que quelque misérable qui de loin en loin vient tirer son bonnet en lambeaux ; mais tout ce qu'il y a de gens considérés aime mieux faire le grand tour du village , que de s'incliner devant le chapeau.

FRIESSHARDT.

Lorsqu'ils sortiront à midi de l'Hôtel-de-Ville, il faudra bien qu'ils traversent cette place ; j'ai déjà manqué un bon coup. Personne ne pensait à saluer le chapeau. Le curé, qui venait de visiter un malade, s'en aperçoit et se place avec le Saint-Sacrement , tout juste devant la perche ; le sacristain le suit et fait retentir sa cloche ; aussitôt tous tombent à genoux , moi-même avec eux , et c'est devant l'hostie , et non devant le chapeau , qu'ils ont courbé la tête.

LEUTHOLD.

Sais-tu bien , camarade , que devant ce chapeau nous avons assez l'air de criminels au carcan ? c'est vraiment une honte pour un brave , d'être en sentinelle devant un chapeau. Tout homme de cœur doit nous mépriser. — Se prosterner devant un chapeau , voilà certes une singulière ordonnance.

FRIESSHARDT.

Et pourquoi ne pas saluer un chapeau ?

N'avez-vous pas plus d'une fois salué une tête sans cervelle ?

*(Hildegarde, Mathilde et Elisabeth s'avancent avec leurs enfans et tournent autour de la perche.)*

LEUTHOLD.

Tu es un coquin tout-à-fait serviable, tu ferais volontiers du mal à ces honnêtes gens. Quant à moi, qu'on salue ou qu'on ne salue pas le chapeau, je ferme les yeux et ne fais attention à rien.

MATHILDE.

Mes enfans, c'est le chapeau du gouverneur que vous voyez là-haut; soyez respectueux.

ÉLISABETH.

Puisse-t-il s'éloigner de la contrée et ne nous laisset que son chapeau ! le pays n'en serait pas plus malheureux.

FRIESSHARDT *les chasse.*

Retirez-vous loin d'ici, maudite engeance de femmes; on ne vous appelle point ici.... Envoyez vos maris; qu'ils nous prouvent s'ils ont l'audace de braver la consigne.

*(Les femmes s'éloignent. Tell s'avance armé de son arbalète et conduisant son fils par la main. Ils passent devant le chapeau sans y faire attention, et arrivent sur le devant de la scène.)*

WALTHER. *montrant les montagnes du Bannberg.*

Est-il vrai, mon père, que là-haut, sur cette montagne, les arbres que frappe la hache laissent couler du sang ?

TELL.

Qui t'a dit cela, mon enfant ?...

WALTHER.

C'est le maître-berger qui le raconte. Il assure que ces arbres sont enchantés, et que la main de celui qui les abat sort de sa fosse lorsqu'il est mort.

TELL.

Il y a quelque chose de merveilleux dans ces arbres, cela est vrai. Vois-tu là-haut ces montagnes de glace, ces pics couverts de neige qui se perdent dans les cieux ?

WALTHER.

Ce sont les glaciers qui font entendre un si grand bruit pendant la nuit, et d'où tombent les avalanches.

TELL.

C'est cela même, mon fils, et depuis longtemps ces avalanches auraient englouti le bourg d'Altorf sous leur pesante masse, si, tels qu'un puissant boulevard, ces arbres que tu vois au-dessus de nos têtes ne les arrêtaient dans leur chute.

WALTHER, *après quelques momens de réflexion.*

Mon père, existe-t-il des pays où il ne se trouve pas de montagnes?...

TELL.

Lorsqu'en suivant le cours des rivières, on descend de nos montagnes, on arrive dans de vastes plaines qui s'étendent au loin. Là on ne voit plus de torrens qui précipitent en mugissant leurs ondes écumantes, mais de tranquilles rivières y roulent en paix leurs flots transparens; les regards, que rien n'arrête, embrassent l'immensité de l'espace; les moissons y verdissent comme des riches et vastes prairies, et la contrée offre l'aspect d'un jardin bien cultivé.

WALTHER.

Pourquoi donc, mon père, ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de rester ici dans un étroit espace?

TELL.

Cette terre dont je te parle est fertile et riante comme le ciel lui-même, mais ceux qui la cultivent ne recueillent point les richesses qu'ils y déposent.

WALTHER.

Quoi ! ne possèdent-ils pas librement leur propre héritage?

TELL.

Non ; les champs appartiennent à un évêque ou à un roi.

WALTHER.

Ils peuvent cependant chasser à leur gré dans leurs forêts ?

TELL.

Les oiseaux et le gibier, tout appartient au seigneur.

WALTHER.

Ne peuvent-ils pas pêcher dans leurs rivières ?

TELL.

Les rivières, le vaste Océan, le sel, sont la propriété du roi.

WALTHER.

Quel est donc ce roi que tous doivent craindre ?...

TELL.

C'est celui qui les nourrit et les protège.

WALTHER.

Ne peuvent-ils pas trouver dans leurs forces de quoi se protéger ?

TELL.

Ils n'osent se confier l'un à l'autre les sentimens de leur cœur.

WALTHER.

Ah ! mon père, on doit être à la gêne dans ce grand pays ; je préfère rester ici, au-dessous des avalanches.

TELL.

Oui mon fils ; ces montagnes de glace sont moins à craindre que les méchans. (*Ils veulent continuer leur chemin.*)

WALTHER.

Mon père , regardez ce chapeau là-haut , sur cette perche.

TELL.

Que nous importe ? Allons , suis-moi.  
(*Lorsqu'il se retire , Friesshardt s'avance vers lui et lui présente sa hallebarde.*)

FRIESSHART.

Au nom de l'empereur ! arrêtez ! n'allez pas plus loin.

TELL *saisit la hallebarde.*

Que voulez-vous ? Pourquoi m'arrêter ainsi ?...

FRIESSHARDT.

Vous avez enfreint la consigne ; allons , suivez moi.

LEUTHOLD.

Vous n'avez pas salué le chapeau.

TELL.

Ami , laissez-moi poursuivre ma route.

FRIESSHARDT.

Allons ! allons ! en prison !

WALTHER.

Mon père en prison ! Au secours ! au secours !

( Il court de tous côtés en criant. ) Venez à nous, mes amis, mes braves amis ; défendez-nous, secourez-nous ! Ils le conduisent en prison !

( Le curé, le sacristain et trois autres citoyens arrivent. )

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il ?

LE CURÉ.

Pourquoi mettez-vous la main sur cet homme?..

FRIESSHARDT.

C'est un ennemi de l'empereur, c'est un traître.

TELL.

Un traître, moi!...

LE CURÉ.

Vous vous trompez, mon ami ; c'est Tell, un homme d'honneur, un brave citoyen.

WALTHER aperçoit *Walther Furst*, et court à lui.

Au secours ! on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT.

Allons, en prison !

WALTHER FURST, accourant.

Je le cautionne, arrêtez ! Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé ?

( *Melchtal et Stauffacher arrivent.* )

FRIESSHARDT.

Il méprise l'autorité du gouverneur, et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER.

Quoi ! Tell aurait commis une pareille faute ?

MELCHTAL.

C'est une imposture de cet homme !

LEUTHOLD.

Il n'a point salué le chapeau.

WALTHER FURST.

Et pour cela, il serait conduit en prison !  
Recevez ma caution, amis, et laissez-le aller en  
liberté.

FRIESSHARDT.

Garde ta caution pour toi-même ; quant à  
nous, faisons notre devoir ; allons, loin d'ici !

MELCHTAL, *aux habitans.*

Non, c'est une horrible violence. Souffrirons-  
nous qu'ils l'emmenent impunément sous nos  
yeux ?

LE CURÉ.

Amis ; ne le souffrons pas, nous sommes les  
plus forts : nous nous soutiendrons les uns les  
autres.

FRIESSHARDT.

Qui osera s'opposer à l'ordre de l'empereur ?

TROIS PAYSANS *arrivent en courant.*

Nous venons à votre secours. De quoi s'agit-  
il ? Attaquons-les !

(*Hildegarde, Mathilde et Elisabeth re-  
viennent.*)

TELL.

Je saurai me secourir moi-même. Allez, braves gens, croyez-moi, leurs hallebardes ne m'épouvanteraient pas si je voulais user de mes forces.

MELCHTAL, à *Friesshardt*.

Osez-vous l'emmener du milieu de nous ?

WALTHER FURST et STAUFFACHER.

Doucement ! doucement ! de la prudence !

FRIESSHARDT *crie*.

A la révolte ! à la rébellion !

(*On entend les cors de chasse.*)

LES FEMMES.

Voici le gouverneur !

FRIESSHARDT, *élevant la voix*.

A la révolte ! à la sédition !

STAUFFACHER.

Crie, malheureux, jusqu'à ce que tu perdes le souffle et la vie.

LE CURÉ et MELCHTAL.

Veux-tu te taire... ?

FRIESSHARDT, *encore plus fort*.

Au secours ! au secours ! on attaque les exécuteurs de la loi.

WALTHER FURST.

Voici le gouverneur. Malheur à nous ! que va-t-il arriver ?

*(Gessler à cheval, un faucon sur le poing ; Rodolphe de Harras, Berthe, Rudenz ; nombreuse suite d'hommes d'armes qui forment un vaste cercle autour de la scène.)*

RODOLPHE DE HARRAS.

Place, place au gouverneur.

GESSLER.

Allons, que l'on se range. Pourquoi ce peuple s'est-il rassemblé... ? Qui a crié au secours... ? *(Silence général.)* Qu'était-ce ? je veux le savoir. *(A Friesshardt.)* Toi, avance. Qui es-tu ? et pourquoi arrêtes-tu cet homme ?

*(Il donne son faucon à l'un de ses serviteurs.)*

FRIESSHARDT.

Monseigneur, je suis un de vos hommes d'armes, et l'on m'a placé, comme sentinelle, auprès de ce chapeau ; j'ai pris cet homme sur le fait, comme il refusait de lui rendre hommage ; je voulais le saisir selon vos ordres, mais le peuple a tenté de l'enlever de force.

GESSLER, *après un moment de silence.*

Tell, est-il bien vrai que tu méprises ton empereur et moi-même qui le représente en ces lieux, au point de refuser de rendre hommage à ce chapeau que j'ai fait élever pour mettre à

l'épreuve la soumission de chaque habitant ? Tu as dévoilé par là ta malveillance.

TELL.

Pardonnez-moi, mon bon seigneur. Cela est arrivé par l'inattention de votre serviteur, mais non point par mépris pour vos ordres. Aussi vrai que je me nomme Tell, ce n'est qu'inadvertence de ma part.

GESSLER, *après quelques momens de silence.*

Tell, tu es habile à tirer de l'arbalète; on assure que jamais tu ne manques le but.

WALTHER.

Et cela est vrai, monseigneur; mon père abat à plus de cent pas une pomme dans un arbre.

GESSLER.

Est-ce là ton enfant, Tell ?

TELL.

Oui, monseigneur.

GESSLER.

As-tu d'autres enfans ?

TELL.

J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER.

Et lequel préfères-tu ?

TELL.

Ils sont tous deux mes enfans chéris.

GESSLER.

Eh bien, Tell, puisqu'à la distance de cent pas tu abats une pomme dans un arbre, il faut qu'en ma présence tu prouves ton adresse. Prends ton arbalète. La voilà justement dans tes mains ; et dispose-toi à abattre une pomme de dessus la tête de ton fils ; et je te conseille de viser juste et d'abattre la pomme du premier coup ; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête.

TELL.

Monseigneur, quel ordre horrible me donnez-vous là ! Quoi ! sur la tête de mon enfant il me faudrait... Non, non, mon bon seigneur, une telle pensée n'a pu naître dans votre esprit. Au nom du Dieu miséricordieux, vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER.

Tu abattras une pomme de dessus la tête de ton enfant ; je le veux, je l'ordonne.

TELL.

Je dirigerais une flèche sur la tête chérie de mon propre fils... ! Plutôt mourir... !

GESSLER.

Tu le feras ou tu mourras, toi et ton fils.

TELL.

Je serais le meurtrier de mon enfant ! Ah ! monseigneur, vous n'avez point d'enfants ; vous

ne savez pas ce que c'est que les entrailles d'un père.

CESSLER.

Comment, Tell, tu deviens tout à coup d'une prudence extrême ! L'on m'a dit que tu es un rêveur, t'éloignant toujours de la voie commune, et chérissant par-dessus tout ce qui est extraordinaire. Eh bien ! j'ai inventé pour toi une action téméraire ; tout autre hésiterait sans doute, mais toi, détournant tes regards, tu vas l'exécuter avec audace.

BERTHE.

Ne vous riez pas, seigneur, de ces pauvres gens ; vous les voyez pâles et tremblans : ils ne sont pas accoutumés à entendre la plaisanterie sortir de votre bouche.

CESSLER.

Et qui vous dit que mes paroles ne sont pas sérieuses ? (*Il saisit la branche d'un arbre et cueille une pomme au-dessus de lui.*) Voici la pomme. Faites place. Que Tell prenne sa distance, comme il est d'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante d'atteindre un homme à cent pas. Tire, maintenant, et ne manque pas le but.

RODOLPHE DE HARRAS.

C'est sérieusement que le gouverneur l'ordonne. Enfant, prosterne-toi devant le gouverneur, et supplie-le de te conserver la vie.

WALTHER FURST, *bas à Melchtal, qui peut à peine contenir son impatience.*

Contenez-vous, je vous en supplie, du calme!

BERTHE, *au gouverneur.*

Que cela suffise, seigneur ; il est inhumain de se jouer plus long-temps de l'angoisse d'un père. Grand Dieu ! si ce pauvre homme a mérité la mort pour une faute si légère, ne vient-il pas de subir mille morts ? Laissez-le retourner en paix dans sa tabane. Il a appris à vous connaître, lui et les enfans de ses enfans se souviendront à jamais de cette heure.

GESSLER.

Allons, faites place ; que tardes-tu ? Tu as mérité la mort, je pourrais t'y condamner, et cependant j'ai la bonté de mettre ta destinée dans tes propres mains, dans tes habiles mains. Le coupable que l'on rend maître de son sort ne saurait se plaindre de la rigueur de la sentence. Tu te vantes de la sûreté de ton coup d'œil. Eh bien ! habile archer, il s'agit à cette heure de prouver ton talent ; le but est digne de tes efforts, et le prix est immense. Atteindre au centre d'un cible n'est pas une chose rare ; mais il est véritablement maître dans son art, celui qui, sûr de son trait, conserve le regard et la main fermes, quelle que soit l'angoisse de son cœur.

WALTHER FURST, *se jette à ses pieds.*

Monseigneur, nous savons quel est votre pou-

voir ; cependant que la justice cède à la clémence. Prenez la moitié de mes biens , prenez-les tous , mais du moins épargnez de pareilles horreurs à un père.

WALTHER TELL.

Mon grand-père , ne vous mettez pas à genoux devant ce méchant homme. Dites où je dois me placer , je ne crains rien pour moi ; mon père atteint l'oiseau dans son vol , il ne percera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Monseigneur , l'innocence de cet enfant ne vous émeut-elle pas ?

LE CURÉ.

Pensez qu'il est un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte un jour.

CESSLER , montrant l'enfant.

Qu'on l'attache là bas à ce tilleul.

WALTHER TELL.

M'attacher ! non , non , je ne le veux pas. Je resterai tranquille comme un agneau , et je ne respirerai même pas. Mais si l'on veut me lier , je ne pourrai me contenir , et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE DE HARBAS.

Mon enfant , laisse-toi au moins bander les yeux.

WALTHER TELL.

Et pourquoi donc ? Pensez-vous que je redoute le trait qui partira de la main de mon père ? Je l'attendrai avec fermeté, et mes paupières resteront immobiles. Allons, courage, mon père, montrez que vous êtes habile ; il n'en croit rien, il pense être déjà sûr de notre mort. Tirez et abattez la pomme, en dépit de ce barbare.

(*Il se met contre le tilleul ; on place la pomme sur sa tête.*)

MELCHTAL, aux habitans.

Quoi ! une telle abomination s'accomplirait sous nos yeux ! Avez-vous donc oublié vos sermens ?

STAUFFACHER.

Il n'y a rien à faire ; nous n'avons point d'armes, et vous voyez cette forêt de lances qui nous environne.

MELCHTAL.

Ah ! que n'avons-nous agi à l'instant même ? Veuille l'Éternel user de miséricorde envers ceux qui ont conseillé un retard !

CESSLER, à Tell.

Allons, hâte-toi.... Ce n'est pas pour rien que l'on marche toujours armé. Il est dangereux de porter des armes meurtrières ; vous voyez que le trait peut revenir sur celui qui l'a lancé. Ce droit que s'est insolemment arrogé le paysan, offense le seigneur suzerain de ces contrées. Il

n'y a que celui qui commande qui doit porter des armes. Mais puisque vous aimez à manier l'arc et la flèche, c'est moi qui vous marquerai le but.

*TELL saisit l'arbalète et y place la flèche.*

Reculez-vous ; faites-moi place.

STAUFFACHER.

Quoi, Tell, vous voulez... Non, jamais ! Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

*TELL laisse retomber l'arbalète.*

Ma vue se trouble ; les objets se confondent devant moi.

LES FEMMES.

Juste ciel !

*TELL au gouverneur.*

Oh ! faites-moi grâce de ce coup. Voilà mon cœur. (*Il découvre sa poitrine avec violence.*) Appelez vos soldats, et qu'ils frappent.

CESSLER.

Je ne veux pas ta vie, je veux que tu lances ta flèche. Quoi donc, Tell ! est-il rien que tu ne puisses faire, rien qui puisse t'effrayer ? Tu manies la rame aussi bien que l'arc ; aucune tempête ne te fait peur lorsqu'il s'agit de sauver un homme. Allons, libérateur, délivre-toi maintenant, toi qui délivres si bien les autres.

(*Un combat intérieur s'élève dans l'âme de*

*Tell; ses mains tremblent, ses yeux se dirigent tantôt vers le gouverneur, et tantôt vers le ciel. Tout à coup il porte la main à son carquois, en tire une seconde flèche et la cache sous son habit. Le gouverneur observe tous ses mouvemens.)*

WALTHER TELL, sous le tilleul.

Allons, tirez mon père, je ne crains rien.

TELL.

Il le faut.

*(Il rassemble toutes ses forces et se dispose à tirer.)*

RUDENZ, qui, pendant tout ce temps, a été dans la plus grande agitation, mais qui s'est contenu, s'approche de Gessler.

Seigneur gouverneur, vous n'irez pas plus loin; cela doit vous suffire; ce n'était qu'une épreuve; vos désirs sont satisfaits. La sévérité manque son but alors que la prudence la désavoue, et l'arc se brise quand il est trop tendu.

GESSLER.

Ayez à vous taire, jusqu'à ce que l'on vous interroge.

RUDENZ.

Non, je veux parler, et je l'oserai; la gloire de l'empereur m'est sacrée. Une pareille conduite ne peut qu'attirer une haine générale, et ce n'est pas là la volonté de l'empereur. Oui, j'ose le soutenir; ma nation ne mérite pas de

telles horreurs, et vous n'avez pas reçu le pouvoir de les commettre.

GESSLER.

Quoi ! vous avez l'audace....

RUDENZ.

Quelque tyrannie que vous ayez exercée jusqu'à présent, j'ai gardé le silence et j'ai détourné les yeux. J'ai comprimé dans mon sein mon cœur bouillant de colère et d'indignation : mais me taire plus long-temps serait trahir à la fois ma patrie et l'empereur.

*BERTHE, se jetant entre lui et le gouverneur.*

Dieu ! vous ne faites qu'irriter encore plus sa fureur.

RUDENZ.

J'ai abandonné ma nation, j'ai renoncé à mes frères, j'ai rompu tous les liens qu'a formés la nature, et cela pour me joindre à vous. Je croyais faire le bien de tous en appelant sur mon pays le bras tutélaire de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux, et je me vois, en frémissant, sur le bord d'un affreux abîme. Vous aviez égaré mon âme trop facile, vous aviez séduit mon cœur ; je souscrivais donc à la ruine de mes concitoyens !

GESSLER.

Téméraire ! oses-tu bien tenir ce langage à ton maître... ?

RUDENZ.

L'empereur est mon maître, mais non pas vous. Je suis né libre comme vous, et je marche votre égal ; et si vous ne représentiez ici l'empereur que je respecte, alors même que vous déshonorez son pouvoir, je vous jetterais le gant, et, selon l'usage des chevaliers, vous seriez obligé d'y répondre. En vain vous feriez un signe à vos satellites : je ne suis point ici sans défense comme ces malheureux habitans ; je porte une épée, et quiconque m'approchera...

STAUFFACHER, *poussant un cri.*

La pomme est à bas...!

(*Pendant que tous se tournent du côté de Gessler et que Berthe se tient entre lui et Rudenz, Tell a décoché la flèche.*)

LE CURÉ.

L'enfant est sauvé...

PLUSIEURS VOIX.

La pomme est abattue!

(*Walther Furst chancelle et il est près de tomber ; Berthe le soutient.*)

GESSLER, *étonné.*

Il l'a abattue...! Comment, ce démon l'a abattue!

BERTHE.

L'enfant est sauvé ; bon père, revenez à vous.

WALTHER TELL, *accourt tenant la pomme à la main.*

Mon père, voici la pomme. Je savais bien que tu ne blesserais pas ton enfant.

*(Tell, après avoir lancé la flèche, est resté le corps incliné comme s'il voulait la suivre. L'arbalète s'est échappée de ses mains. Lorsqu'il aperçoit l'enfant qui revient à lui, il court à sa rencontre, les bras ouverts, et le presse avec transport sur son cœur. Dans cette position les forces lui manquent et il tombe évanoui. Tous sont profondément émus.)*

BERTHE.

Juste ciel !

WALTHER FURST *au père et au fils.*

O mes enfans ! mes enfans !...

STAUFFACHER.

Gloire à Dieu !

LEUTHOLD.

Voilà un fameux coup, et l'on en parlera dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE DE HARRAS.

On célébrera l'adresse de Tell aussi longtemps que ces montagnes seront assises sur leurs bases. *(Il présente la pomme au gouverneur.)*

GESSLER.

Il n'y a rien à dire, la pomme est percée

par le milicu, c'est un coup de maître, il faut lui rendre cette justice.

LE CURÉ.

Le coup était beau ; mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter l'Éternel !

STAUFFACHER.

Tell, revenez à vous ; vous vous en êtes tiré en homme, vous pouvez retourner libre dans votre maison.

LE CURÉ.

Venez, venez, et conduisez l'enfant à sa mère.

(*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL revient.

Qu'ordonnez-vous, monseigneur ?

GESSLER.

Tu avais caché dans ton sein une seconde flèche. Oui, oui, je l'ai vue. Qu'en prétendais-tu faire?...

TELL, *embarrassé.*

Seigneur, telle est la coutume parmi les archers.

GESSLER.

Non, Tell ; je ne me contenterai point de cette réponse ; tu avais une autre pensée. Allons, dis-moi la vérité, franchement et sans crainte : quelle qu'elle soit, je t'assure la vie. A quoi destinais-tu cette seconde flèche ?

TELL.

Eh bien ! monseigneur , puisque vous m'assurez la vie , je vous dirai la vérité tout entière. ( *Il tire la flèche de son sein , la montre au gouverneur , en jetant sur lui un regard terrible.* ) Cette seconde flèche... c'est à vous que je la destinais , si j'eusse frappé mon enfant , et soyez en sûr , ma main ne vous eût pas manqué.

GESSLER.

Fort bien , Tell ; je t'ai promis la vie , j'ai donné ma parole de chevalier , je veux la tenir. Cependant , puisque je connais tes mauvaises intentions , je vais te faire conduire en un lieu que le soleil n'éclairera jamais ; quand je t'y tiendrai , je serai en sûreté contre tes flèches. — Gardes , saisissez-le , et chargez-le de chaînes.

( *On entraîne Tell.* )

STAUFFACHER.

Comment , monseigneur , vous osez traiter ainsi un homme sur lequel repose visiblement la main de Dieu! . .

GESSLER.

Voyons si elle le sauvera une seconde fois. Qu'on le conduise sur ma barque , je vais m'y rendre dans un instant ; je prétends moi-même le conduire à Kussnacht.

LE CURÉ.

Vous ne pouvez emprisonner cet homme ,

l'empereur lui-même n'oserait le faire ; ce serait violer nos lettres de franchise.

GESSLER.

Où sont-elles ? l'empereur les a-t-il ratifiées ? Non, il ne les a pas ratifiées. Méritez d'abord cette faveur par une entière obéissance. — Soyez rebelles aux lois de votre prince, nourrissez un esprit de révolte et d'audace ; je vous observe tous, et je lis à tous dans votre âme. Je choisis cet homme du milieu de vous ; tous vous êtes également coupables. Que celui donc qui est sage se taise et qu'il apprenne à obéir !

(*Il sort suivi de Berthe, de Rudenz, de Rodolphe de Harras. Friesshardt et Leuthold restent.*)

WALTHER FURST, dans la plus vive douleur.

C'en est fait, il a résolu ma perte et celle de toute ma maison.

STAUFFACHER à Tell.

Oh ! pourquoi avez-vous ainsi irrité la fureur du tyran ?

TELL.

Qu'il tente de se contenir celui qui a ressenti d'aussi déchirantes douleurs !...

STAUFFACHER.

Maintenant, tout est dit, tout est perdu ; nous sommes tous avec vous dans les chaînes.

PLUSIEURS HABITANS, qui entourent Tell.

Avec vous s'évanouit notre dernière espérance.

LEUTHOLD *s'approche de lui.*

Tell, ton malheur me touche. Cependant,  
il me faut obéir.

TELL.

Adieu !

WALTHER TELL, *s'attachant à son père avec les témoignages de la plus grande douleur.*

O mon père, mon père, ô mon bon père !

TELL, *levant les bras au ciel.*

Il est là-haut ton père, c'est celui-là que tu  
dois invoquer...

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien de votre part à votre  
tendre épouse ?

TELL. *Il soulève l'enfant et le presse avec ardeur  
contre son sein.*

Mon enfant est sauvé, Dieu me sauvera. (*Il  
s'éloigne précipitamment et suit les hommes  
d'armes.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Rivage oriental du lac des quatre cantons. Des rochers à pic et d'une forme pittoresque terminent la perspective. Le lac est agité ; le bruit des vagues retentit au loin ; de temps en temps des éclairs et des coups de tonnerre.

**KUNZ** de Gersan ; **UN PÊCHEUR ET SON FILS.**

**KUNZ.**

**J**e l'ai vu de mes yeux, et vous pouvez m'en croire ; tout s'est passé comme je vous l'ai dit.

**LE PÊCHEUR.**

Quoi ! Tell prisonnier et emmené à Kussnacht ! Tell, l'homme le plus juste de ces vallées, le citoyen le plus brave, et le plus digne soutien de la liberté !...

KUNZ.

Le gouverneur lui-même l'emmena prisonnier sur sa barque ; ils étaient prêts à s'embarquer quand j'ai quitté Fluelen , mais la tempête qui s'élevait déjà et qui m'a contraint d'aborder à la hâte , peut bien avoir retardé leur départ.

LE PÊCHEUR.

Tell dans les chaînes ! Tell au pouvoir du gouverneur ! Oh ! croyez qu'ils vont l'ensevelir dans une profonde prison où il ne reverra plus la lumière du jour ; car ils doivent redouter la juste vengeance de l'homme libre si cruellement offensé.

KUNZ.

Notre ancien landammann , le noble seigneur d'Attinghausen , va bientôt aussi faire couler nos larmes ; il est , dit-on , aux portes du tombeau.

LE PÊCHEUR.

Ainsi se brise la dernière ancre où se rattachait notre espoir : lui seul , hélas ! osait encore élever la voix pour réclamer les droits du peuple.

KUNZ.

L'orage grossit à chaque instant. Adieu , je vais au village chercher l'hospitalité , car il ne faut plus que je pense à m'embarquer aujourd'hui. *(Il s'en va.)*

LE PÊCHEUR.

Tell dans un cachot , et le baron aux portes

de la tombe ! O tyrannie , lève maintenant ton front audacieux ; rejette toute honte. La bouche de la vérité est muette , l'œil clairvoyant est fermé , et le bras qui pouvait nous défendre , enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR.

La grêle tombe avec force , mon père ; rentrons dans la cabane ; nous ne pouvons rester ici.

LE PÊCHEUR.

Vents , déchaînez votre rage ; foudres , lancez vos feux ; nuages , que vos flancs s'entr'ouvrent , et , du haut des cieux , répandez vos torrens sur la terre ; inondez ces vallées ; périsse dans leurs germes les générations futures ; que les élémens en fureur envahissent de nouveau ces contrées ; que les féroces habitans des forêts , que l'ours et les loups règnent de nouveau dans ces lieux devenus déserts ! Qui , sans liberté , voudrait vivre au sein de ces tristes vallées ?

LE FILS DU PÊCHEUR.

Entendez comme l'abîme mugit ; avec quel fracas les tourbillons s'agitent. Jamais un bruit pareil n'avait retenti sur ces rivages.

LE PÊCHEUR.

Abatte une pomme sur la tête de son enfant ! jamais ordre pareil ne fut donné à un père. Et la nature indignée n'appesantirait pas son bras vengeur ! Oh ! je ne m'étonnerais pas si ces rochers s'engloutissaient au fond de l'abîme , si

ces pics énormes, ces tours de glaces, qui s'élèvent depuis le jour de la création, se fondaient tout à coup et se précipitaient en torrens impétueux ; si ces montagnes s'entr'ouvraient, si les antiques cavernes s'abîmaient, et si un second déluge inondait les habitations des hommes.

LE FILS DU PÊCHEUR.

Entendez-vous le son des cloches sur la montagne ? On aura aperçu une barque en détresse, et la cloche avertit tout le monde de prier. (*Il monte sur la hauteur.*)

LE PÊCHEUR.

Malheur à la barque qui navigue en ce moment ; et qui est en proie à la fureur des flots ! Le pilote et le gouvernail sont également inutiles, la tempête l'emporte ; les vagues et les autans se jouent des impuissans efforts de l'homme. La rive n'offre en aucun endroit un abri favorable ; de tous côtés s'élèvent des rochers escarpés qui repoussent le malheureux nautonnier ; ils ne lui présentent que leurs flancs nus et inaccessibles.

LE FILS DU PÊCHEUR, montrant la gauche du théâtre.

Mon père, c'est une barque qui vient de Fluclen.

LE PÊCHEUR.

Que le ciel sauve ces infortunés ! Lorsque la tempête s'engouffre dans ce détroit, elle s'y

débat comme la bête féroce qui s'élançe contre les barreaux de sa cage de fer , et qui en cherche vainement la porte en poussant d'affreux mugissemens. De même enfermés dans cette enceinte de rochers qui s'élèvent jusqu'aux cieux , les flots ne trouvent aucune issue. (*Il monte aussi sur la hauteur.* )

## LE FILS DU PÊCHEUR.

Mon père , c'est la barque du gouverneur d'Ury ; je la reconnais à son pavillon écarlate et au drapeau qui flotte dans les airs.

## LE PÊCHEUR.

Juste Dieu !... Oui , c'est lui-même , c'est le gouverneur ; il est jeté sur ces flots en furie , et il porte son crime avec lui... Le bras de la vengeance céleste l'a bientôt atteint. Maintenant il reconnaît un maître plus puissant que lui. Les vagues n'obéissent point à sa voix , ces rochers n'humilient point leur tête devant le chapeau qui le couvre. Enfant , ne prie pas , n'essaie point d'arrêter le bras du Juge suprême.

## LE FILS DU PÊCHEUR.

Ce n'est point pour le gouverneur que je prie , c'est pour Tell qui se trouve avec lui dans la barque.

## LE PÊCHEUR.

O fureur aveugle des élémens ! faut-il que , pour atteindre un coupable , tu fasses périr tous ceux qui sont avec lui sur la barque.

## LE FILS DU PÊCHEUR.

Voyez ! voyez ! ils ont déjà passé le rocher de Buggisgrat , mais la tempête , qui avec force s'élançe du Teufel-Munster , les rejette contre le grand rocher d'Axenberg. Ils disparaissent à ma vue.

## LE PÊCHEUR.

C'est là que se trouve le Hakmesser où plus d'une barque a déjà fait naufrage. S'ils ne s'en écartent pas avec prudence , ils iront se briser contre la roche qui s'élève à pic au-dessus du lac. Ils ont sur leur barque un habile pilote ; et si quelqu'un peut les sauver , assurément c'est Tell ; mais ses mains et ses bras sont maintenant chargés de chaînes.

*( Tell , son arbalète à la main , entre d'un pas précipité et regarde autour de lui d'un air étonné : tout démontre en lui l'agitation la plus grande. Arrivé au milieu de la scène , il se prosterne , les mains posées sur la terre , puis il les lève vers les cieux. )*

## LE FILS DU PÊCHEUR , l'aperçoit.

Regardez , mon père , quel est cet homme qui se met là-bas à genoux ?

## LE PÊCHEUR.

De ses mains il embrasse la terre , et semble être tout-à-fait hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR, *qui revient sur la scène.*

Ah ! que vois-je ? Mon père, mon père... ,  
venez ! venez !

LE PÊCHEUR *s'approche.*

Qui est-ce ? Grand Dieu ! Quoi ! Tell ! Comment êtes-vous parvenu jusq'ici ? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR.

N'étiez-vous pas prisonnier et enchaîné sur cette barque?...

LE PÊCHEUR.

Né vous conduisait-on pas à Kussnacht?...

TELL *se relève.*

Je suis délivré.

LE PÊCHEUR et SON FILS.

Délivré, ô prodige de la puissance de Dieu!...

LE FILS DU PÊCHEUR.

D'où venez-vous?

TELL.

De cette barque.

LE PÊCHEUR.

Quoi !

LE FILS DU PÊCHEUR, *en même temps.*

Et qu'est devenu le gouverneur?

TELL.

Le jonc des flots.

LE PÊCHEUR.

Est-il possible ? Mais vous, comment êtes-vous ici ? comment avez-vous échappé à vos chaînes et à la tempête ?

TELL.

Par la faveur divine. Écoutez.

LE PÊCHEUR et SON FILS.

Parlez, parlez.

TELL.

Savez-vous ce qui s'est passé à Altorf ?

LE PÊCHEUR.

Je sais tout ; parlez.

TELL.

Vous savez que le gouverneur m'a fait saisir, et charger de chaînes, et qu'il prétendait me conduire à son château de Kussnacht.

LE PÊCHEUR.

Et qu'il s'est embarqué avec vous à Fluelen ; nous savons tout : dites, comment vous êtes-vous échappé ?

TELL.

J'étais au fond de la barque, enchaîné, sans armes, sans aucun espoir. Je ne croyais plus revoir les rayons bienfaisants du soleil, ni les traits chéris de mon épouse et de mes enfans ; désespéré, je laissais errer mes regards sur la surface des eaux.

LE PÉCHEUR.

Malheureux !

TELL.

Nous naviguions tranquillement, le gouverneur, Rodolphe de Harras, les hommes d'armes et moi. Mon arbalète et mon carquois étaient à l'extrémité de la barque, près du gouvernail. Parvenu, non loin d'ici, au petit rocher d'Axenberg, nous avons été, par la permission de Dieu, assaillis d'une horrible tempête qui s'est échappée tout à coup des gorges du Saint-Gothard. Les rameurs perdent courage et tous se voient déjà la proie des flots. Un des gardes s'adresse alors au gouverneur et lui dit ces paroles que j'écoutais : « Vous voyez, monseigneur, quelle est votre détresse et la nôtre. Nous sommes tous comme suspendus au-dessus des gouffres de la mort. Les rameurs épouvantés et malhabiles ne savent plus diriger la barque ; mais voici Tell, célèbre par son courage et son habileté à manier la rame ; que ne l'employons-nous dans ce péril ? » Le gouverneur se tourne vers moi : « Tell, me dit-il, si tu te crois capable de nous arracher à cette tempête, je te délivrerai de tes liens. » J'ai répondu : Oui, monseigneur, avec l'aide de Dieu, j'espère vous arracher à ce danger. Aussitôt on me délivre de mes chaînes, et placé au gouvernail, je conduis la barque d'un bras

ferme. Cependant mes regards inquiets se portent tantôt sur l'endroit où étaient mes armes , et tantôt sur le rivage ; je cherchais un lieu favorable où je pusse m'élancer. J'aperçois un rocher qui présente une surface aplatie et s'avance dans le lac....

LE PÊCHEUR.

Je le connais , au pied du grand Axenberg : mais je le croyais trop escarpé pour qu'il fût possible d'y atteindre en s'élançant d'une barque.

TELL.

J'exhorte les rameurs à manœuvrer avec célérité jusqu'à ce rocher. « Après cela , leur ai-je dit , le plus difficile est achevé ; » et , quand par nos efforts nous y avons touché , j'implore la faveur divine , et , serrant de toutes mes forces la poupe de la barque contre le rocher , je saisis mon arbalète ; je m'élance avec effort sur la cime aplatie , et je repousse d'un pied vigoureux la barque loin de la rive sur les abîmes du lac , où , si telle est la volonté de Dieu , elle se sera engloutie. C'est ainsi que je suis échappé à la violence de la tempête et à la tyrannie du plus impitoyable des hommes....

LE PÊCHEUR.

Tell , Tell , le Seigneur a fait , pour vous sauver , le plus étonnant miracle ; à peine puis-je en croire mes sens. Mais , dites-moi , où

pensez-vous porter vos pas ? car il n'est plus de sûreté pour vous, si Gessler échappe à la tempête.

TELL.

Je lui ai entendu dire, pendant que j'étais encore enchaîné dans la barque, qu'il voulait aborder à Brunnen, et de là me conduire à son château en passant par Schwitz.

LE PÊCHEUR.

Voulait-il s'y rendre par terre ?

TELL.

Oui, c'était son dessein.

LE PÊCHEUR.

Cachez-vous donc sans retard, car Dieu ne vous arracherait pas une seconde fois de ses mains.

TELL.

Indiquez-moi le chemin le plus court pour me rendre à Arth et à Kussnacht.

LE PÊCHEUR.

La grande route passe par Steinen, mais mon fils peut vous conduire par un chemin plus court et moins fréquenté qui passe au-dessus de Lowerz.

TELL lui prend la main.

Dieu vous récompense du service que vous me rendez ! Adieu. (*Il s'en va, puis revient.*) N'êtes-vous pas un de ceux qui ont prêté ser-

ment au Rutli? il me semble vous avoir entendu nommer.

LE PÉCHEUR.

Oui , j'y étais , et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL.

Eh bien , obligez-moi donc d'aller en hâte à Burglen ; ma femme est inquiète sur mon sort ; annoncez-lui que je suis libre et en sûreté.

LE PÉCHEUR.

Mais où lui dirai-je que vous avez cherché un asile ?

TELL.

Vous trouverez auprès d'elle son père et d'autres citoyens qui ont aussi prêté le serment au Rutli. Qu'ils soient pleins de courage ; Tell est libre et maître de son bras ; bientôt ils apprendront quelque chose de moi.

LE PÉCHEUR.

Que méditez-vous donc ? dites-le moi avec confiance.

TELL.

Quand je l'aurai accompli , le bruit en viendra jusqu'à vous. (*Il s'en va.*)

LE PÉCHEUR.

Va , Jenny , montre-lui le chemin. Dieu soit avec lui et donne une heureuse issue à tout ce qu'il entreprendra !

## SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen,

Le BARON est placé dans un fauteuil, sur le point d'expirer. WALTHER FURST, STAUFFACHER, MELCHTAL et BAUMGARTEN autour de lui. WALTHER TELL à genoux devant le mourant.

WALTHER FURST,

C'EN est fait de lui, il n'est plus.

STAUFFACHER.

Sa figure n'est point celle d'un mort. Voyez : cette plume légère qui repose sur ses lèvres s'agite encore. Son sommeil est tranquille, et un doux sourire semble animer ses traits.

(*Baumgarten va vers la porte et parle à quelqu'un.*)

WALTHER FURST à *Baumgarten*,

Qui est là ?

BAUMGARTEN *revient*.

C'est votre fille ; elle veut vous parler, et voir son fils. (*Walther Tell se relève.*)

WALTHER FURST.

Puis-je la consoler ? Hélas ! j'ai besoin moi-même de consolation. Toutes les douleurs s'accumulent sur ma tête.

HEDWIGE , *s'avançant.*

Où est mon enfant? Ne me retenez pas; il faut que je voie mon enfant.

STAUFFACHER.

Contenez-vous; pensez que vous êtes dans la maison de la mort.

HEDWIGE *se précipite vers son fils.*

Mon Walther , tu vis pour ta mère...!

WALTHER TELL *se jette dans les bras de sa mère.*

Ma pauvre mère!

HEDWIGE.

Est-il bien vrai...? Oui, tu es sain et sauf. (*Elle l'examine avec une tendre sollicitude.*) Est-il possible? a-t-il pu te prendre pour but de ses flèches? Comment l'a-t-il pu faire? Ah! il n'a pas un cœur; il a pu lancer une flèche contre son propre enfant!

WALTHER FURST.

Il l'a fait dans l'angoisse du désespoir, l'âme déchirée par la douleur; il l'a fait, entraîné par une force inévitable; il y allait de la vie.

HEDWIGE.

Ah! s'il avait eu le cœur d'un père, il serait mort mille fois avant de s'y résoudre.

STAUFFACHER.

Vous devriez plutôt adorer la sagesse des décrets de Dieu, qui s'est si bien manifestée.

HEDWIGE.

Puis-je ne pas penser à ce qui pouvait arriver ? Grand Dieu ! quand ma vie atteindrait la durée d'un siècle, je verrais sans cesse mon enfant là, chargé d'indignes liens, son père dirigeant contre lui ses traits ; je vois sans cesse la flèche meurtrière qui me perce le cœur.

MELCHTAL.

Si vous saviez ce qu'il a eu à supporter de la part du gouverneur.

HEDWIGE.

Voilà bien le cœur farouche des hommes ! Aussitôt que leur orgueil est offensé, ils ne pensent plus à rien, et ils se jouent, dans leur aveugle fureur, de la tête de leur enfant et du cœur d'une mère.

BAUMGARTEN.

Quoi ! votre époux n'a-t-il pas un sort assez horrible ? Devez-vous l'accabler de paroles aussi dures ? Ne prenez-vous aucune part à ses malheurs ?

HEDWIGE. *Elle se retourne vers lui et le regarde avec étonnement et fierté.*

Et vous, n'avez-vous donc que des larmes quand vos amis sont dans le malheur ? Qu'attendiez-vous lorsqu'on mettait dans les fers le plus vertueux d'entre vous ? Comment l'avez-vous secouru ? Spectateur tranquille, vous avez laissé

s'accomplir cet horrible forfait, et vous avez souffert patiemment que l'on vous enlevât votre ami ! Est-ce ainsi que Tell s'est conduit à votre égard ? S'est-il contenté d'une vaine compassion lorsque, poursuivi par les cavaliers du gouverneur, vous aviez devant vous le lac en furie ? A-t-il versé sur vous d'inutiles larmes, quand il s'élança dans la nacelle, oubliant, pour vous sauver, sa femme et ses enfans ?

WALTHER FURST.

Que pouvions-nous, hélas ! pour le sauver ? nous étions sans armes et en petit nombre.

HEDWIGE *se jette dans ses bras.*

O mon père ! et vous aussi, vous l'avez perdu ! Il est perdu pour son pays, pour nous tous ; il nous manque à tous. Hélas ! tous, nous ressentons sa perte. Dieu sauve son âme du désespoir ! La voix consolatrice de l'amitié ne pénétrera pas dans sa prison solitaire. S'il devenait malade... ! Hélas ! sa santé succombera dans cet humide et ténébreux cachot. La rose des Alpes pâlit et meurt dans le vallon marécageux. De même, lui ne peut vivre qu'à la lumière du soleil et au souffle bienfaisant de l'air : lui, captif ! lui qui n'existe que par la liberté, il s'éteindra dans les tristes exhalaisons d'un solitaire.

STAUFFACHER.

Tranquillisez-vous. Nous allons tout entreprendre pour briser ses fers.

HEDWIGE.

Que pouvez-vous sans lui ? Tant que Tell était libre, l'espoir nous restait encore ; l'innocent avait encore un ami ; l'opprimé, un libérateur. Tell vous eût tous délivrés ; mais vous, tous ensemble, vous ne parviendrez point à rompre ses fers.

BAUMGARTEN.

Il se réveille ; silence ! silence !

ATTINGHAUSEN, *se relevant.*

Où est-il ?

STAUFFACHER.

Qui ?

ATTINGHAUSEN.

Il me laisse, il m'abandonne dans ce dernier moment.

STAUFFACHER.

Il parle de son neveu. Quelqu'un est-il allé le chercher ?

WALTHER FURST.

Oui, on y est allé. Consolez-vous, il a retrouvé son cœur, il est revenu à nous.

ATTINGHAUSEN.

Aurait-il parlé pour sa patrie ?

STAUFFACHER.

Oui, et avec une hardiesse héroïque.

ATTINGHAUSEN.

Pourquoi donc ne vient-il pas recevoir ma

bénédiction dernière? Je le sens, ma fin s'approche avec rapidité.

STAUFFACHER.

Non, mon noble seigneur : le sommeil vous a ranimé; vos regards brillent d'un nouvel éclat.

ATTINGHAUSEN.

Vivre, c'est souffrir; bientôt l'un et l'autre ne seront plus pour moi; mes douleurs sont finies comme mes espérances. (*Il remarque l'enfant.*) Quel est cet enfant?

WALTHER FURST.

Bénissez-le, seigneur, c'est mon petit-fils; il n'a plus de père.

(*Hedwige s'agenouille avec l'enfant devant le baron.*)

ATTINGHAUSEN.

Et moi aussi, je vous laisserai tous, tous orphelins! Malheureux que je suis! mes derniers regards auront vu la ruine de ma patrie. Pourquoi ai-je atteint le plus haut période de la vie, puisqu'avec moi devaient expirer toutes mes espérances!

STAUFFACHER, à *Walther Furst.*

Faut-il qu'il se sépare de nous, accablé sous une telle douleur? Ne consolerons-nous pas ses derniers instans par quelque rayon d'espérance? Noble seigneur, relevez vos esprits abattus.

Nous ne sommes pas entièrement abandonnés ,  
nous ne sommes pas sans espoir de salut.

ATTINGHAUSEN.

Qui vous sauvera donc ?

WALTHER FURST.

Nous-mêmes. Écoutez ! Les trois cantons se sont donné parole de chasser les tyrans ; l'alliance est conclue ; un serment sacré nous unit. Avant que l'année ait recommencé son cours , nous aurons accompli cette grande entreprise , et c'est sur la terre de la liberté que reposeront vos cendres.

ATTINGHAUSEN.

Ah ! parlez ; l'alliance est-elle conclue ?

MELCHTAL.

Au même jour les trois cantons se lèveront ; tout est prêt ; et jusqu'à cette heure le secret n'a pas transpiré , quoique plusieurs centaines de citoyens le partagent. Les tyrans marchent sur un abîme entr'ouvert ; les jours de leur domination sont comptés , et bientôt leur trace ne se retrouvera plus.

ATTINGHAUSEN.

Mais les châteaux forts qui dominent le pays ?

MELCHTAL.

Ils tomberont tous au même jour.

ATTINGHAUSEN.

Et les nobles participent-ils à cette alliance ?

STAUFFACHER.

Nous comptons sur leurs bras au moment du danger ; mais les habitans des campagnes, seuls jusqu'à présent, ont prêté le serment.

ATTINGHAUSEN. *Il se lève lentement et laisse voir un grand étonnement.*

Quoi ! les paysans ont eu la généreuse audace de former, seuls et sans les nobles, de si vastes desseins ; ils ont à ce point compté sur leurs forces ! Ah ! maintenant notre secours n'est plus nécessaire ; je puis descendre sans regret dans la tombe ; notre temps est fini. Une puissance nouvelle saura revendiquer les droits et les titres de l'espèce humaine. (*Il pose sa main sur la tête de l'enfant qui est à genoux devant lui.*) Du jour où la main de la tyrannie a posé une pomme sur la tête de cet enfant, a commencé une liberté nouvelle et plus durable ; l'ancien ordre est détruit, les temps sont changés, et du milieu des ruines fleurit une nouvelle vie.

STAUFFACHER, à *Walther Furst.*

Voyez de quel éclat brillent ses regards. Ce n'est pas la nature à son dernier moment, c'est le rayon éclatant d'une nouvelle existence.

ATTINGHAUSEN.

La noblesse descend de ses antiques châteaux et vient prêter dans les villes le serment civique. Déjà l'Uechtland, déjà la Thurgovie ont préludé à ce mouvement ; la noble ville de Berne

élève sa tête souveraine ; Fribourg devient le boulevard de la liberté ; l'industrielle Zurich a saisi l'étendard de la rébellion ; ses artisans armés forment une troupe belliqueuse , et la puissance des rois se brise devant ses remparts éternels... (*Il prononce ce qui suit d'un ton prophétique , et ses paroles semblent inspirées.*) Je vois les princes et les seigneurs , couverts de brillantes cuirasses, accourir pour subjuguier un peuple paisible de bergers ; une guerre d'extermination est déclarée ; les défilés s'immortalisent par de sanglans combats ; l'habitant des campagnes se précipite , le sein découvert et victime volontaire, au milieu d'une forêt de lances ; il les saisit et les brise ; la fleur de la noblesse tombe , et la liberté triomphante élève ses étendards. (*Il saisit les mains de Walther Furst et de Stauffacher.*) Soyez fermement unis, fermement et à jamais ; qu'aucun pays ne soit étranger au pays où régnera la liberté. Du haut de vos montagnes, veillez à ce que chaque membre de la fédération soit toujours secouru par tous les membres de la fédération. Soyez unis, toujours unis...

*(Il retombe dans son fauteuil et expire. Ses mains inanimées tiennent encore les mains de Furst et de Stauffacher. Ceux-ci le regardent quelque temps en silence, puis ils s'éloignent en proie à leur douleur. Pendant ce temps les serviteurs du baron sont*

*entrés et s'approchent tous, donnant des marques de douleur, les uns avec vivacité, les autres avec calme. Quelques-uns se mettent à genoux devant lui et arrosent ses mains de leurs larmes. Pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.)*

RUDENZ, *entre précipitamment.*

Respire-t-il encore? dites, peut-il encore m'entendre?

WALTHER FURST. *Il lui montre le mort en détournant le visage.*

Vous êtes maintenant notre seigneur suzerain, notre protecteur légitime; ce château a changé de maître.

RUDENZ. *Il aperçoit le corps inanimé d'Attinghausen, et paraît saisi d'une violente douleur.*

Grand Dieu! mon repentir arrive-t-il trop tard? Oh! que n'a-t-il pu vivre quelques instans de plus pour connaître les nouveaux sentimens de mon cœur! Hélas! j'ai méprisé sa voix quand il jouissait de la lumière du jour; maintenant il est parti, il est loin pour jamais; il me laisse accablé sous le poids d'une faute non expiée. Ah! dites-moi, a-t-il emporté sa colère contre moi?

STAUFFACHER.

Il a entendu à son dernier moment ce que

vous avez fait pour la patrie, et a béni le courage avec lequel vous avez parlé.

RUDENZ, *mettant un genou en terre.*

Oui, restes sacrés du plus chéri des hommes, cadavre froid et sans vie, je prête sur ta main que la mort a glacée, un serment solennel. J'ai rompu pour jamais tous les liens qui m'attachaient à l'étranger, je suis revenu à ma patrie, je suis et je veux être du plus profond de mon cœur un citoyen suisse. (*Il se lève.*) Pleurez sur votre ami, pleurez tous sur votre père; mais ne perdez pas courage. J'hérite de ses biens, mais aussi de son cœur et de son âme. Ma jeunesse, pleine de force, vous paiera ce que sa respectable vicillesse vous devait encore. Mon père vénérable, donnez-moi votre main, et vous aussi la vôtre, Stauffacher et Melchtal. Ah! n'hésitez point, ne détournez pas la tête, recevez mes vœux et mes sermens.

WALTHER FURST.

Donnez-lui la main, son repentir lui mérite notre confiance.

MELCHTAL.

Vous avez montré du dédain pour l'habitant des campagnes. Que devons-nous attendre de vous?

RUDENZ.

Ne vous rappelez plus les erreurs de ma jeunesse.

WALTHER FURST.

Soyez unis : telles ont été les dernières paroles de notre père ; vous ne les avez point oubliées.

MELCHTAL.

Voici ma main, noble seigneur. La parole d'un paysan est aussi une parole sacrée. Eh ! que seraient sans nous tous les chevaliers ? Notre condition est plus ancienne que la vôtre.

RUDENZ.

Je l'honore , et mon épée la protégera.

MELCHTAL.

Le bras, seigneur baron ; qui soumet la terre rebelle et fertilise son sein , sait aussi protéger la vie de l'homme.

RUDENZ.

Hé bien , vous défendrez ma vie , je défendrai la vôtre , et ainsi , par notre union , nous aurons tous plus de force. Mais les discours sont superflus , tandis que notre patrie est encore la proie des tyrans étrangers. Quand ils auront disparu de cette terre sacrée , alors nous pourrons discourir paisiblement sur nos droits. (*Après un moment de silence.*) Vous vous taisez ; n'avez-vous rien à me dire ?... Eh quoi ! ne suis-je pas encore digne de votre confiance ? Il faut donc que je pénètre malgré vous dans le secret de votre alliance. Avez-vous délibéré ? Vous avez

prêté serment au Rutli, je le sais; oui, je sais tout ce qu'on y a décidé; et, quoique ce ne soit pas de vous que l'aie appris, j'ai gardé un religieux silence. Je n'ai jamais été l'ennemi de ma patrie, croyez-moi, et je n'eusse jamais combattu contre vous. Mais pourquoi différer? Le temps presse, il faut porter de suite un grand coup. Déjà Tell a été victime de vos délais.

STAUFFACHER.

Nous avons juré d'attendre jusqu'aux fêtes de Noël.

RUDENZ.

Je n'étais point avec vous, je n'ai prêté aucun serment; si vous tardez, je vais agir.

MELCHTAL.

Quoi? vous voudriez...

RUDENZ.

Je me regarde maintenant comme le protecteur de ces contrées; mon premier devoir est de vous délivrer.

WALTHER FURST.

Rendre à la terre ces restes chéris, voilà votre premier, votre plus saint devoir.

RUDENZ.

Quand nous aurons affranchi la patrie, nous poserons alors sur le cercueil de notre père la couronne de la victoire et de la liberté. O mes amis! ce n'est pas seulement votre cause qui

m'arme contre les tyrans, j'ai aussi ma mieune à venger. Écoutez, apprenez mes malheurs. Ma bienaimée Berthe, par le plus audacieux des forfaits, a été enlevée secrètement du milieu de nous.

STAUFFACHER.

Quoi ! le tyran se serait permis un pareil attentat envers cette noble héritière ?

RUDENZ.

Mes amis, je vous ai promis mon secours, et il faut auparavant que j'implore le vôtre. Ma bienaimée m'a été ravie ; qui sait où l'ont cachée ces misérables ; à quelle violence ils oseront se porter pour contraindre son cœur à un hymen abhorré ? Ne m'abandonnez pas ; secouez-moi pour la délivrer. Elle vous aime, elle a mérité par son amour que la patrie arme ses fils pour la sauver.

WALTHER FURST.

Quels desseins avez-vous formés ?

RUDENZ.

Hélas ! le sais-je moi-même ? Dans cette nuit profonde qui me dérobe son sort, dans ces doutes, ces angoisses qui me déchirent, je ne vois rien, je n'ai aucune idée fixe ; mon âme ne se rattache qu'à un seul objet, c'est que nous ne pourrions la retrouver que sous les ruines de la tyrannie renversée. Que les forteresses tombent

sous nos coups , pour pénétrer dans le cachot où elle languit peut-être.

MELCHTAL.

Venez , conduisez-nous. Nous voulons suivre vos pas. Pourquoi renvoyer à demain ce qu'aujourd'hui nous pouvons tenter ? Tell était libre encore quand nous avons prêté serment au Rutli ; l'action horrible dont nous avons été témoins n'était point accomplie. D'autres temps , d'autres devoirs , et ce serait une lâcheté que d'hésiter encore.

RUDENZ à *Stauffacher* et à *Walther Furst*.

Cependant couvrez-vous de vos armes , et soyez prêts à agir. Attendez que les signaux de feu s'élèvent sur la montagne ; la nouvelle de notre victoire volera ainsi jusqu'à vous plus prompte que la barque légère , et aussitôt que vous découvrirez les flammes , signes de notre délivrance , précipitez-vous sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre ; détruisez , renversez l'édifice de la tyrannie.

( *Ils sortent.* )

## SCÈNE III.

Un chemin creux et étroit près de Kussnacht.

On y descend à travers les rochers ; sur le devant on en distingue un qui forme un avancement que semblent cacher des broussailles.

*TELL paraît armé de son arbalète.*

Il faut qu'il passe par ce chemin creux ; aucune autre route ne conduit à Kussnacht. Ici j'accomplirai mon dessein ; l'occasion est favorable. Ce buisson me cache à ses regards , et ma flèche peut l'atteindre ; le sentier est étroit ; il ne sera point environné de sa suite. Règle tes comptes avec le ciel , gouverneur ; ton heure a sonné , tu vas disparaître.

Je vivais tranquille et innocent. Cette arme n'était dirigée que contre les hordes des forêts , et l'idée d'un meurtre n'avait jamais souillé ma pensée. Tu as anéanti cette paix fortunée , tu as changé en un poison affreux ce doux sentiment de la vertu qui remplissait mon cœur. Tu m'as accoutumé à des actions dont frémit la nature. Celui qui a pu diriger une flèche contre la tête de son enfant , peut bien viser au cœur de son ennemi.

Gouverneur , les jeunes et faibles enfans , les tendres épouses , il faut que je les sauve de ta

fauteur. Lorsque d'une main tremblante j'ai tendu la corde de mon arbalète, lorsque tu m'as contraint, par un amusement digne de l'enfer, à tirer ma flèche sur la tête de mon enfant, lorsque tu m'as vu sans défense, désespéré et suppliant à tes pieds ; alors, dans le fond de mon âme, j'ai fait vœu, avec un serment terrible et que Dieu seul a entendu, que le premier but de ma première flèche serait ton cœur. Ce vœu, fait dans l'angoisse la plus horrible, est une dette sacrée, je veux l'acquitter.

Tu es mon seigneur, le représentant de mon empereur, mais l'empereur n'eût jamais osé entreprendre ce que tu n'as pas craint d'accomplir. Il t'avait envoyé dans ces vallées pour rendre la justice, une justice sévère, peut-être ; car il est irrité ; mais non pas pour commettre, avec impunité et une joie barbare, les plus horribles forfaits : car il est un Dieu qui punit et qui venge.

Et toi, flèche terrible, toi qui m'as causé de si amères douleurs, toi, mon plus précieux trésor, je veux te diriger vers un but que n'a pu atteindre la prière du malheureux, mais qui ne te résistera point. Et toi, arc fidèle, qui si souvent m'a bien servi dans de paisibles jeux, seconde-moi dans cette circonstance terrible et solennelle ; encore cette fois seulement, que ta corde lance comme à l'ordinaire une flèche rapide. Hélas ! si cette flèche s'échappait inutilement de mes mains, je n'en ai pas une seconde à lancer.

(*Des voyageurs passent sur la scène.*) Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre, que prépara une main charitable pour le repos du voyageur; car personne n'habite en ces lieux. — Chacun, dans cette route écartée, passe rapidement auprès de celui qu'il y rencontre, étranger à son sort et à sa douleur. — Ici passe le marchand que la soif du gain agite, le pèlerin légèrement chargé, le moine pieux, le brigand aux sombres pensées, le ménétrier plein d'allégresse, le colporteur dont le cheval paisible transporte avec effort de pesans fardeaux, et qui arrive des lointaines contrées; car chacune de ces routes conduit jusqu'aux extrémités du monde. Tous poursuivent leur chemin, la tête remplie de leurs affaires...; et mon affaire, à moi, c'est le meurtre! (*Il s'assied.*)

Autrefois, mes enfans, mes chers enfans, quand votre père revenait de quelque course, c'était pour vous un heureux moment; il ne rentrait jamais sans avoir quelque présent à vous faire; un jour, c'était une belle fleur des Alpes; un autre, un oiseau à l'éclatant plumage; quelquefois, un coquillage précieux comme le voyageur en rencontre sur nos montagnes. Maintenant, c'est une autre proie qu'il poursuit; il est assis dans un chemin écarté, roulant dans son âme des projets de mort; c'est à la vie de son ennemi qu'il aspire. — Et cependant, mes chers enfans, c'est encore vous seuls

qu'il a dans sa pensée ; s'il tend son arc vengeur, c'est pour protéger votre timide innocence contre la rage des tyrans. (*Il se lève.*)

J'attends ici une noble proie. Le chasseur ne craint point d'errer pendant des jours entiers, malgré les glaces de l'hiver, de s'élançer d'un roc à un autre, d'escalader des murs de glace contre lesquels il s'attache en les baignant de son sang, et tout cela pour atteindre un misérable chamois. Il s'agit ici d'un prix plus précieux, il s'agit du cœur de mon mortel ennemi, de celui qui a juré ma perte. (*L'on entend dans le lointain une musique gaie qui s'approche peu à peu.*) — J'ai employé toute ma vie à manier l'arc, je me suis exercé à tirer des flèches, j'ai remporté plus d'un prix en atteignant le but dans les jeux de nos campagnes. Aujourd'hui je veux faire mon coup de maître, le plus beau qui puisse être tenté dans l'enceinte des montagnes.

*(Une noce paraît sur la hauteur et descend le long du chemin creux ; Tell la regarde passer, appuyé sur son arbalète ; Stussi, garde-forêt, s'approche de lui.)*

STUSSI.

C'est la noce du fermier du couvent de Morlischachen : c'est un homme riche et qui a plus de dix troupeaux sur la montagne. Il épouse une fille d'Imisée, et il y aura cette nuit grande

fête à Kussnacht. Venez-y ; tous les braves gens y sont invités.

TELL.

L'homme qui a le cœur triste ne doit pas être convié à une noce.

STUSSI.

Quelque chagrin vous tourmente-t-il, chassez-le promptement de votre cœur ; profitez de ce qui se présente, les temps sont maintenant si durs. Il faut saisir le plaisir aussitôt qu'il arrive. Ici l'on court à une noce ailleurs, peut-être à un convoi funèbre.

TELL.

Et souvent du plaisir à la tombe il n'y a qu'un pas.

STUSSI.

Ainsi va le monde. Les malheurs ne manquent nulle part ; une partie du mont Ruiff s'est éboulée et a englouti la terre de Glaris.

TELL.

Eh quoi ! les montagnes elles-mêmes ? Il n'y a donc rien de solide sur la terre.

STUSSI.

De tous côtés l'on raconte des prodiges. Je viens de parler à un voyageur qui arrivait de Badc. Il m'a dit qu'un chevalier s'est mis en route pour se rendre auprès de l'empereur ; tout à coup il a été assailli par un essaim d'a-

beilles, qui se sont attachées à son cheval, et l'ont tellement tourmenté que l'animal est tombé mort; son maître a été obligé de rejoindre à pied l'empereur.

TELL.

Le plus faible a donc aussi un aiguillon.  
(*Hermengarde entre avec plusieurs enfans et se place à l'entrée du chemin creux.*)

STUSSI.

On pense que cela présage quelque grand malheur, quelque action terrible et contre nature.

TELL.

Chaque jour voit naître des choses contre l'ordre de la nature, et il n'est pas besoin de prodiges pour les annoncer.

STUSSI.

Heureux celui qui cultive ses champs en paix, et coule doucement ses jours au milieu de sa famille!

TELL.

Le plus vertueux même ne peut pas toujours garder cette précieuse paix; un méchant voisin vient souvent la troubler. (*Tell dirige ses regards, à plusieurs reprises et avec inquiétude, vers le haut du chemin.*)

STUSSI.

Adieu. — Attendez-vous ici quelqu'un?

TELL.

Oui.

STUSSI.

Je vous souhaite un heureux retour auprès des vôtres. Êtes-vous d'Ury? Notre gracieux seigneur le gouverneur en revient aujourd'hui même.

UN VOYAGEUR, *qui s'est avancé sur la scène.*

N'espérez plus voir le gouverneur aujourd'hui. Les grandes pluies ont fait déborder les rivières, et les torrens ont emporté tous les ponts.

(*Tell se lève.*)

HERMENGARDE *s'avance.*

Quoi! le gouverneur ne viendra pas?

STUSSI.

Avez-vous quelque chose à lui dire?

HERMENGARDE.

Hélas! oui.

STUSSI.

Pourquoi vous placer ainsi sur sa route et dans ce chemin creux?

HERMENGARDE.

Ici, du moins, il ne pourra m'éviter; il faudra bien qu'il m'entende.

FRIESSHARDT *descend avec vitesse le chemin creux, et crie en arrivant sur la scène.*

Que l'on se retire du chemin. Monseigneur arrive après moi!

(*Tell s'éloigne.*)

HERMENGARDE, *vivement.*

Le gouverneur arrive! (*Elle se place avec*

*ses enfans sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe de Harras paraissent à cheval , au haut du chemin. )*

STUSSI à Friesshart.

Comment avez-vous pu traverser les torrens , puisqu'ils ont emporté tous les ponts ?

FRIESSHARDT.

Nous avons lutté contre le lac en furie ; ainsi nous devons plus craindre les eaux des montagnes.

STUSSI.

Vous étiez sur le lac pendant cette horrible tempête ?

FRIESSHARDT.

Oui , nous y étions , et je m'en souviendrai toute ma vie.

STUSSI.

Un moment ; de grâce , racontez-moi comment...

FRIESSHARDT.

Laissez-moi , il faut que je poursuive ma route pour annoncer que le gouverneur arrive au château. ( Il sort. )

STUSSI.

Si cette barque eût contenu des gens de bien , les flots l'eussent engloutie cent fois ; mais il y a des hommes qui résistent au feu et à l'eau. *( Il regarde autour de lui. )* Qu'est devenu le chasseur avec qui je parlais ?.....

*( Gessler et Rodolphe de Harras , à cheval. )*

GESSLER.

Quoi que vous disiez, je suis le serviteur de l'empereur; je dois donc chercher à lui plaire. Il ne m'a point envoyé en ce pays pour flatter le peuple et pour le traiter avec douceur. Ce qu'il attend, c'est l'obéissance; il s'agit de savoir qui du paysan ou de l'empereur sera ici le maître.

HERMENGARDE.

Voici le moment favorable, je vais me présenter à lui. (*Elle s'approche timidement.*)

GESSLER.

Ce n'est pas pour me rire de ce peuple que j'ai fait placer ce chapeau dans Altorf; ce n'est pas pour éprouver les cœurs des habitans, dès long-temps je les connais. Je l'ai fait placer pour leur apprendre à baisser devant moi leur tête qu'ils lèvent avec tant de fierté. J'ai voulu, en élevant ce chapeau sur une route qu'ils sont obligés de prendre chaque jour, frapper incessamment leurs yeux, et leur rappeler ainsi le maître qu'ils oublient si facilement.

RODOLPHE.

Ce peuple a cependant certains privilèges.

GESSLER.

Ce n'est pas le moment de les examiner. De grandes choses se préparent, et c'est au succès qu'il faut tendre. La maison impériale veut s'agrandir; ce que le père a glorieusement com-

mencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est comme une pierre au milieu de notre chemin, et à quelque prix que ce soit, il faudra bien qu'il se soumette.

(*Us veulent continuer leur route, Hermengarde se jette à genoux devant le gouverneur.*)

HERMENGARDE.

Grâce ! monseigneur, grâce ! grâce !

GESSLER.

Pourquoi m'arrêtez-vous ainsi sur la grande route ? retirez-vous !

HERMENGARDE.

Mon mari est en prison, ces pauvres orphelins demandent du pain à grands cris. — Monseigneur, ayez pitié de notre profonde misère.

RODOLPHE.

Qui êtes-vous ? qui est votre mari ?

HERMENGARDE.

Un pauvre homme, mon bon seigneur, qui, profitant de ce qui n'appartient à personne, s'en allait sur le mont Riggi, faucher l'herbe qui croît au-dessus des précipices, entre des roches escarpées où le bétail n'oserait se hasarder.

RODOLPHE à Gessler.

Mon Dieu, quelle misérable vie ! De grâce ;

relâchez ce pauvre homme ; quelque faute qu'il puisse avoir commise, l'état horrible qu'il fait vivre est un assez grand châtimeut. (*Hermengarde.*) On vous fera justice, présentez votre requête au château, ce n'est pas ici la place.

HERMENGARDE.

Non, non, je ne m'éloignerai pas que le gouverneur ne m'ait rendu mon mari. Voilà déjà six mois qu'il est en prison et qu'il attend inutilement la sentence du juge.

GESSLER.

Femme, prétendez-vous me forcer à rester ici ? éloignez-vous.

HERMENGARDE.

Gouverneur, rendez-moi justice. Vous êtes le juge de ce pays, vous êtes le représentant de l'empereur et de Dieu même ; faites votre devoir. Comme vous espérez justice dans le ciel, rendez-nous justice sur la terre.

GESSLER.

Loin d'ici ; qu'on chasse de mes yeux cette race insolente.

HERMENGARDE, *saisit la bride du cheval.*

Non, non, je n'ai plus rien à perdre. — Tu ne quitteras pas cette place avant de m'avoir rendu justice. En vain tu frontes tes sourcils, en vain tes yeux s'arment de colère ; cela ne

m'éffraie plus. Notre détresse est complète, nous ne nous inquiétons pas de ta fureur.

GESSLER.

Femme, éloigne-toi, ou mon cheval t'écrase sous ses pieds.

HERMENGARDE.

Hé bien, fais-le passer sur mon corps. (*Elle jette ses enfans par terre et se prosterne avec eux sur le chemin.*) Me voici étendue avec mes enfans. Que les fers de tes chevaux écrasent ces pauvres orphelins; ce ne sera pas ton plus grand crime...

RODOLPHE.

Femme! avez-vous perdu la raison?...

HERMENGARDE, *continuant avec plus de véhémence.*

Il y a déjà long-temps que tu foules aux pieds le pays que t'a confié ton prince. Ah! je ne suis qu'une femme; si j'étais un homme, je saurais faire autre chose, que m'être rouler ainsi dans la poussière.

(*On entend sur la hauteur la musique de la noce, mais dans le lointain.*)

GESSLER.

Où sont mes gens? Qu'on l'éloigne, ou sinon je ne me contenterai plus et je commettrai une action... que je ne veux pas commettre.

RODOLPHE.

Vos gens, seigneur, ne peuvent arriver jusqu'ici. Une noce leur ferme le passage.

GESSLER.

Oui, je suis encore un maître trop doux pour ce peuple. Il parle librement encore, il n'est point dompté, comme il devrait l'être. Mais, je le jure, cela va changer, je veux briser ce caractère altier, je veux publier dans ces contrées un nouvel édit. Je veux... (*Une flèche l'atteint, il porte la main sur son cœur, et, près de tomber, s'écrie d'une voix faible.*) Dieu! Dieu!... miséricorde!

RODOLPHE.

Monseigneur...! Grand Dieu...! qu'est-ce que cela? d'où le trait est-il parti?

HERMENGARDE, *se relevant précipitamment.*

Au meurtre...! au meurtre...! il chancelle..., il tombe..., le trait l'a percé.

RODOLPHE *saute de cheval.*

Quel effroyable accident...! Dieu! Seigneur chevalier, implorez la clémence divine. — Vous êtes un homme mort.

GESSLER.

C'est la flèche de Tell. (*Il tombe de son cheval dans les bras de Rodolphe qui le dépose sur un banc de pierre.*)



TELL *paraît sur le haut des rochers.*

Tu as connu la main qui t'a frappé ; n'en accuse point un autre que moi. Nos cabanes sont délivrées , l'innocence est en sûreté , et cette terre n'a plus à craindre tes tyranniques fureurs. (*Il disparaît ; le peuple accourt précipitamment.*)

STUSSI.

Que se passe-t-il ici ? qu'est-il arrivé ?

HERMENGARDE.

Le gouverneur expire , percé d'une flèche.

LE PEUPLE, *en se précipitant.*

Qui donc a été frappé ?

(*Tandis que les premières personnes de la noce arrivent sur le devant de la scène, les autres sont encore sur la hauteur, et la musique continue.*)

RODOLPHE DE HARRAS.

Sa vie s'écoule avec son sang. — Allez , appelez du secours ; poursuivez l'assassin. Malheureux ! c'est donc ainsi que tu devais finir ; oh ! pourquoi n'as-tu pas écouté mes conseils !

STUSSI.

Il est vrai ; le voilà pâle et sans vie,

PLUSIEURS VOIX.

Qui a lancé la flèche ?

RODOLPHE DE HARRAS.

Ce peuple est-il en délire de faire entendre

ces joyeux accords au milieu des horreurs d'un meurtre ! Faites-les taire. (*La musique cesse, et la foule du peuple s'accroît.*) Seigneur gouverneur, parlez, si vous le pouvez encore ; n'avez-vous rien à me confier ?... (*Gessler fait un signe avec la main, mais après l'avoir levé vivement, il la laisse retomber.*) Où dois-je aller ? faut-il vous faire porter à Kussnacht ? je ne vous comprends pas. Ah ! recueillez-vous, laissez tout ce qui tient à la terre, pensez seulement à vous réconcilier avec le Ciel.

(*Toute la noce environne le mourant avec une muette horreur, et sans émotion.*)

STUSSI.

Regardez comme il pâlit. La mort prend le dessus. La voilà maintenant qui atteint son cœur ; ses yeux sont éteints.

HERMENGARDE élève un de ses enfans dans ses bras.

Mon enfant, vois comment un monstre expire.

RODOLPHE DE HARRAS.

Femme insensée, n'avez-vous donc point de sentiment, de forcer votre enfant à repaître ses regards de ce spectacle épouvantable ? Allons, prêtez-moi secours ! personne ne m'aidera-t-il à retirer de son sein cette flèche meurtrière... ?

LES FEMMES reculent.

Nous, toucher celui qu'a frappé la main de Dieu !

RODOLPHE DE HARRAS.

Puisse-t-il vous refuser le bonheur éternel !  
( *Il tire son épée.* )

*STUSSI le saisit par le bras.*

Prenez garde , seigneur , votre règne est fini ;  
le tyran est abattu ; nous ne souffrirons plus  
de violence ; nous sommes libres.

TOUS , *avec tumulte.*

La patrie est libre !

RODOLPHE DE HARRAS.

En sommes-nous là ? la crainte et l'obéissance  
ont-elles disparu si promptement des cœurs ?  
( *Aux hommes d'armes qui arrivent en hâte.* )  
Vous voyez le meurtre horrible qui vient de se  
commettre. Tout secours est superflu ; poursui-  
vre l'assassin serait inutile. D'autres soins nous  
appellent. Marchons à Kussnacht ; conservons  
à l'empereur cette importante forteresse. Main-  
tenant, tout ordre est détruit, les liens du de-  
voir sont rompus, et l'on ne peut plus se fier  
à la fidélité d'aucun homme. ( *Au moment où  
il va partir avec les hommes d'armes, six reli-  
gieux paraissent.* )

HERMENGARDE.

Place ! place ! voici les pères de la miséri-  
corde.

STUSSI.

La victime est abattue ; les oiseaux de proie accourent.

LES RELIGIEUX forment un demi-cercle autour du mort et chantent d'une voix sourde.

« La mort aussi prompt~~e~~ que l'éclair se précipite sur l'homme ; elle ne lui accorde aucun délai ; elle le renverse au milieu de sa carrière, elle l'enlève dans la force de ses jours. Qu'il soit, ou non, prêt à partir, elle le saisit, elle l'entraîne, il faut inévitablement qu'il paraisse devant le tribunal de son Dieu. »

( Pendant que l'on répète les dernières paroles , la toile tombe. )

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Place publique d'Altorf. — Dans le fond, vers la droite, on voit le château fort d'Ury, avec les échafaudages encore dressés comme à la troisième scène du premier acte. A gauche, on découvre plusieurs montagnes, sur lesquelles de grands feux sont allumés. Le jour commence à poindre; le tocsin retentit dans l'éloignement et de différens côtés.

**RUODI, KUONI, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES**; plusieurs autres citoyens; des femmes et des enfans.

RUODI.

**V**oyez-vous ces signaux de feu sur la montagne?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Entendez-vous le tocsin qui retentit du côté d'Unterwald?

RUODI.

Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Les forteresses sont prises.

RUODI.

Et nous, citoyens d'Ury, nous souffrons encore que, sur notre territoire, s'élève le château des tyrans? Serions-nous les derniers à nous déclarer libres...?

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Ce joug sous lequel on voulait nous soumettre subsisterait encore? allons, renversons-le.

TOUS.

Oui, renversons, renversons ce château.

RUODI.

Où est la trompe d'Ury?

LA TROMPE D'URY.

Me voici; que dois-je faire?

RUODI.

Montez au clocher et sonnez de votre trompe; que le bruit en retentisse au loin dans nos Alpes, et que, réveillant chaque écho dans les derniers rochers, il rassemble en un instant tous les habitans des montagnes.

(*La trompe sort, Walther Furst arrive.*)

WALTHER FURST.

Arrêtez! amis, arrêtez! Nous ne savons point

encore ce qui se passe à Schwitz et à Unterwald.  
Attendons leurs envoyés.

RUODI.

Et pourquoi attendre ? le tyran est mort , le  
jour de la liberté se lève.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

N'en disent-ils pas assez , ces signaux de feu  
qui brillent de tous côtés sur nos montagnes ?

RUODI.

Venez ! venez tous ! hommes et femmes , met-  
tons la main à l'œuvre. Brisons ces échafaudages ;  
abattons ces voûtes ; renversons ces murailles ;  
qu'il ne reste plus pierre sur pierre.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Venez , compagnons , ce que nous avons bâti ,  
nous saurons bien le détruire.

TOUS.

Allons , à l'ouvrage. (*Ils se précipitent tous  
vers le château.*)

WALTHER FURST.

Mes efforts sont inutiles , je ne puis les rete-  
nir.

(*Melchtal et Baumgarten en arrivant.*)

MELCHTAL.

Eh quoi ! ce château subsiste encore , tandis  
que Sarnen est en cendres et que Rossberg est  
renversé de fond en comble !

WALTHER FURST.

Est-ce vous, Melchtal ? nous apportez-vous la liberté ? Parlez, cette terre a-t-elle enfin englouti ses oppresseurs... ?

MELCHTAL *l'embrasse.*

La patrie est délivrée. Réjouissez-vous, mon respectable ami. A l'instant où je vous parle, la Suisse ne renferme plus un seul de ses tyrans.

WALTHER FURST.

Oh ! dites-moi, comment vous êtes-vous rendus maître de ces châteaux ?

MELCHTAL.

C'est Rudenz qui, guidé par son courage et par une noble témérité, s'est emparé de Sarnen ; Rossberg, la nuit précédente, était tombé sous mes coups... Mais apprenez ce qui est arrivé. A peine avons-nous chassé du château ses odieux maîtres, et avons nous allumé, avec des cris de joie, un vaste incendie dont les flammes s'élevaient vers les cieux, que Diethelm, le page de Gessler, s'élançe et crie que l'héritière de Brunneck va expirer au milieu des flammes.

WALTHER FURST.

Juste ciel !

( *On entend les échafauds qui s'écroulent.* )

MELCHTAL.

C'était dans ce lieu même qu'elle était secrètement renfermée par l'ordre du gouverneur.

Rudenz , désespéré , s'élance ; car déjà nous entendions les poutres qui tombaient avec un horrible fracas , et des cris lamentables qui sortaient du sein des flammes ; c'étaient ceux de cette infortunée...

WALTHER FURST.

A-t-elle été sauvée ?

MELCHTAL.

C'est ici qu'étaient nécessaires la promptitude et l'intrépidité. Si Rudenz n'eût été que notre seigneur suzerain , nous eussions ménagé notre vie ; mais il était notre confédéré , et Berthe a toujours respecté le peuple. Pleins de confiance en Dieu , nous nous sommes , au risque de la vie , précipités dans cet affreux incendie.

WALTHER FURST.

A-t-elle été sauvée ?

MELCHTAL.

Oui , elle l'a été. Rudenz et moi l'avons emportée à travers les flammes , tandis que derrière nous les poutres tombaient embrasées. A peine se voit-elle arrachée à la mort , qu'elle lève les yeux vers le ciel ; le baron se précipite sur mon cœur , et nous formons en silence dans les bras l'un de l'autre une union sacrée qui sera à l'épreuve des coups du sort , comme elle a été à l'épreuve de l'ardeur des flammes.

WALTHER FURST.

Et Landenberg , où est-il ?

MELCHTAL.

Dans les montagnes de Brunig. S'il jouit encore de la lumière du jour, lui qui l'a enlevée à mon père, ce n'est pas moi qu'il faut en accuser, Je l'ai poursuivi, je l'ai atteint dans sa fuite et je l'ai traîné, pâle et tremblant, aux pieds de mon père. Le glaive était déjà levé sur sa tête ; mais ses lâches supplications ont ému la pitié du pauvre vieillard aveugle, et il en a obtenu le don de la vie. Il a juré à ces vallées une éternelle paix., il a juré de n'y plus reparaitre, il tiendra ses sermens, car il a senti la force de notre bras.

WALTHER FURST.

Félicitez-vous de ce que le sang n'a point souillé votre victoire.

LES ENFANS traversent la scène en traînant les débris des échafauds.

Liberté ! liberté !

( La trompe d'Ury retentit avec force. )

WALTHER FURST.

Voyez quelle fête ! nos enfans s'entreten-  
dront encore de ce beau jour lorsqu'ils seront  
parvenus à la dernière vieillesse.

( De jeunes filles portent le chapeau sur  
une perche ; le théâtre se remplit d'une  
foule de peuple. )

RUODI.

Voici le chapeau sous lequel nous devons baisser la tête.

BAUMGARTEN.

Hé bien, qu'en faut-il faire? décidez-en.

WALTHER FURST.

Grand Dieu! c'est sous ce chapeau qu'était placé mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX.

Détruisons ce signe du pouvoir des tyrans; il faut le jeter dans les flammes!

WALTHER FURST.

Non; conservons-le! s'il a servi jusqu'à cette heure d'instrument à la tyrannie, qu'il devienne dès cet instant le symbole éternel de notre liberté!

*(Les habitans, hommes, femmes et enfans, se placent d'une manière pittoresque sur les débris des échafauds, et, ainsi groupés, ils forment un demi-cercle.)*

MELCHTAL.

Ainsi donc, confédérés, nous siégeons maintenant, pleins d'allégresse, sur les ruines de la tyrannie; confédérés, ce que nous avons juré au Rutli, nous l'avons accompli avec gloire!

WALTHER FURST.

L'œuvre est commencée, mais elle n'est point accomplie; c'est maintenant surtout que le cou-

rage et l'union sont nécessaires ; car , soyez-en certains , l'empereur voudra venger la mort d'un de ses gouverneurs , et ramener par la force ceux que nous avons bannis.

MELCHTAL.

Eh bien ! qu'il s'avance avec ses cohortes ! Puisque nous avons su chasser l'ennemi de la terre de la liberté , nous saurons bien lui en défendre l'entrée.

HUODI.

Ce n'est que par des défilés étroits qu'il peut pénétrer dans nos vallées ; nos corps lui en fermeront le passage.

BAUMGARTEN.

Un lien éternel nous unit , que peuvent contre nous ses armées ?

( *Le curé et Stauffacher arrivent.* )

LE CURÉ, *en entrant.*

Quels terribles jugemens de Dieu !

DES CITOYENS.

Qu'y a-t-il ?

LE CURÉ.

Dans quels temps vivons-nous !

WALTHER FURST.

Dites , qu'est-il arrivé ? Ah ! c'est vous , seigneur Werner ! quelle nouvelle apportez-vous donc ?

DES CITOYENS.

De quoi s'agit-il ?

LE CURÉ.

Écoutez, et soyez remplis d'étonnement !

STAUFFACHER.

Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

LE CURÉ.

L'empereur est assassiné.

WARTNER FURST.

Juste ciel !

*( Les habitans se lèvent tumultueusement  
et environnent Stauffacher. )*

tous.

Assassiné ! quoi ! l'empereur... ? Écoutons,  
l'empereur assassiné... !

MELCHTAL.

Impossible ! qui vous a fait un pareil rapport ?

STAUFFACHER.

Rien n'est plus certain. L'empereur Albert est  
tombé, près de Brück, sous les coups des assas-  
sins. Un homme digne de foi, Jean Müller,  
apporte de Schaffouse cette nouvelle.

WALTER FURST.

Quel est l'auteur de cette action monstrueuse ?

STAUFFACHER.

Elle devient plus monstrueuse encore par le  
nom de celui qui l'a commise. C'est son neveu,  
le fils de son frère, c'est Jean, duc de Souabe,  
qui est l'auteur de ce meurtre.

MELCHTAL.

Et quel motif a pu le porter à ce parricide ?

STAUFFACHER.

L'empereur retenait l'héritage paternel de ce jeune homme, qui le réclamait avec instance ; il voulait même, à ce que l'on assure, l'en priver pour toujours, et l'en dédommager en le forçant à plaquer sur son front la mitre épiscopale. Quoi qu'il en soit, le jeune prince a prêté l'oreille aux suggestions perfides de quelques-uns de ses compagnons d'armes ; et, d'accord avec les seigneurs d'Eschenbach, de Tégerfeld, de Wart et de Palm, il a résolu, puisque l'on ne faisait pas droit à ses demandes, de se venger de ses propres mains.

WALTHER FURST.

Et comment s'est accompli cet affreux projet ?

STAUFFACHER.

L'empereur descendait de Stein à Badé pour se rendre à Rheinfeld, où sa cour l'attendait ; il était accompagné des princes Jean et Léopold, et d'une nombreuse suite de seigneurs. Lorsqu'il fut parvenu sur les bords de la Reuss, à l'endroit où l'on a coutume de la traverser en bateau, les meurtriers se hâtèrent d'entrer dans le bac, afin de séparer l'empereur du reste de sa suite. Arrivé sur l'autre bord, au moment où l'empereur traversait un champ nouvellement labouré, près des ruines d'une antique cité con-

struite par les païens, et en face du château d'Habsbourg, d'où la grandeur de sa race a pris son premier essor, tout à coup le duc Jean se retourne et lui plonge un poignard dans le sein; Rodolphe de Palm le perce de sa lance, et Eschenbach lui fend la tête. L'empereur tombe baigné dans son sang, égorgé par les siens, et sur son propre héritage. Ses serviteurs fidèles voient de l'autre bord cet attentat; mais, séparés par la rivière, ils ne peuvent que faire entendre les cris d'une impuissante douleur. Une pauvre femme se trouvait seule sur la route : l'empereur a expiré dans ses bras.

## MELCHTAL.

Ainsi, ce prince qui voulait tout engloûtir, est descendu dans la tombe avant le temps.

## STAUFFACHER.

Une lugubre terreur règne dans toutes les contrées environnantes; tous les passages des montagnes sont gardés : chaque Etat veille sur ses frontières; l'antique Zurich elle-même a fermé ses portes pour la première fois depuis trente ans, tant on redoute les meurtriers, et plus encore ceux qui poursuivent le crime, car la reine de Hongrie, la terrible Agnès s'avance; elle a répudié la douceur de son sexe, et apporte la vengeance et la proscription. Elle veut que le sang royal de son père retombe sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, sur

leurs enfans , sur les enfans de leurs enfans , et même sur les pierres de leurs châteaux. Elle a juré qu'elle précipiterait des générations entières dans la tombe de son père, et qu'elle se baignerait dans le sang comme dans la rosée du printemps.

MELCHTAL.

Sait-on de quel côté les assassins ont dirigé leurs pas ?

STAUFFACHER.

Ils se sont dispersés aussitôt après le meurtre, et ; fuyant par des routes différentes, ils se sont séparés pour ne plus se revoir. Le duc Jean, dit-on, erre dans nos montagnes.

WALTHER FURST.

Ainsi ils ne recueillent aucun fruit de leur crime. La vengeance n'en porta jamais. Elle se repait d'elle-même avec effroi ; le meurtre est sa seule joie ; voir du sang, voilà le seul désir qu'elle puisse satisfaire.

STAUFFACHER.

Non ; ce meurtre ne sera point utile à ses auteurs ; mais nous, d'une main pure, nous recueillerons les fruits heureux de cet affreux attentat. Nous sommes maintenant délivrés d'une grande terreur ; l'ennemi le plus formidable de notre liberté est tombé, et le sceptre, à ce qu'on assure, va passer, de la maison de Habsbourg, dans une nouvelle famille : l'empire veut maintenir sa liberté d'élection.

WALTHER FURST *et plusieurs autres.*

Avez-vous appris quelque chose à cet égard ?

STAUFFACHER.

Déjà plusieurs voix s'élèvent pour nommer le comte de Luxembourg.

WALTHER FURST.

Nous avons agi prudemment de rester fidèles à l'empire ; maintenant nous avons tout à espérer de sa justice.

STAUFFACHER.

Il faut au nouveau prince des amis courageux , et il nous protégera contre l'Autriche et ses vengeances.

(*Les citoyens s'embrassent les uns les autres.*)

(*Le sacristain entre avec un envoyé de l'empire.*)

LE SACRISTAIN.

Voici les augustes chefs de notre pays.

LE CURÉ ET PLUSIEURS AUTRES.

Qu'y a-t-il ?

LE SACRISTAIN.

C'est un envoyé de l'empire qui apporte un message.

Tous à *Walther Furst.*

Ouvrez-le et lisez.

WALTHER FURST *lit.*

« La reine Élisabeth aux braves citoyens

» d'Ury, de Schwitz et d'Unterwald ; salut et  
» prospérité ! »

PLUSIEURS VOIX.

Que nous veut cette reine ? elle n'est plus  
notre souveraine.

WALTHER FÜRST *lit.*

« Au milieu de la violente douleur, où la  
» jette son veuvage, et la mort de son seigneur  
» et de son époux, la reine s'est souvenue de  
» l'amour et de l'antique fidélité des Suisses.... »

MELCHTAL.

Elle ne s'en est pas souvenue aux jours de  
son bonheur.

LE CURÉ.

Silence ! écoutez.

WALTHER FÜRST *lit.*

« Elle pense que ce peuple fidèle sera rempli  
» d'une juste horreur pour les auteurs exécrables  
» du plus affreux attentat. En conséquence elle  
» espère que les trois cantons ne donneront  
» point asile aux meurtriers, et qu'au contraire  
» ils s'efforceront de les saisir et de les livrer à  
» sa vengeance, en mémoire de l'amour et de  
» la faveur que la maison de Habsbourg a tou-  
» jours prodigués à la Suisse. »

(*Marques de mécontentement parmi les ci-  
toyens.*)

PLUSIEURS VOIX.

L'amour et la faveur !

STAUFFACHER.

Nous avons reçu des faveurs de Rodolphe de Habsbourg, il est vrai; mais en quoi son fils a-t-il bien mérité de nous? A-t-il confirmé notre lettre de franchise, comme l'avaient fait ses prédécesseurs? A-t-il fait rendre les jugemens d'après les lois de la justice? A-t-il protégé l'innocence opprimée? A-t-il seulement daigné prêter l'oreille à nos députés, quand nous lui en avons envoyé dans notre profonde misère? Non; il n'a rien fait pour nous, et si, d'une main courageuse, nous ne nous étions rendu justice à nous-mêmes, notre malheur ne l'eût point attendri. De la reconnaissance pour lui...! Ah! ce n'est pas pour recueillir ce fruit qu'il a semé dans ces vallées. Placé sur un trône élevé, il pouvait être le père de ses peuples, mais il ne s'est occupé que de ses favoris et de leur avancement. Que ceux qu'il a comblés de biens pleurent sur la perte qu'ils ont faite.

WALTHER MURST.

Nous ne nous réjouissons point de sa mort, et nous ne nous souvenons point maintenant des maux dont il nous a accablés : ils sont passés. Mais venger le trépas d'un roi qui ne nous a jamais fait aucun bien, et persécuter ceux qui ne nous ont jamais fait aucun mal, ce n'est point là notre devoir; ce ne pourrait être que le tribut volontaire de l'amour, et avec sa mort

ont fini tous nos devoirs. Nous ne lui devons rien de plus.

MELCHTAL.

Que la reine pleure dans son palais ; que l'éclat de sa douleur accuse le ciel ; ici vous voyez un peuple qui, délivré de ses fers, élève aussi vers le ciel des cris de reconnaissance. Il doit semer l'amour et les bienfaits, celui qui veut recueillir des larmes.

(*L'envoyé s'en va.*)

STAUFFACHER, au peuple.

Où est Tell ? Faut-il donc que le fondateur de notre liberté nous manque seul dans ce beau jour ? Les plus grandes choses, c'est lui qui les a faites ; les plus grands malheurs, c'est lui qui les a soufferts. Venez, venez ; allons à sa demeure et saluons notre libérateur à tous.

(*Ils partent tous.*)

## SCÈNE II.

Une chambre de la maison de Tell. Le feu brûle dans le foyer. La porte, entr'ouverte, laisse voir la campagne.

HEDWIGE, WALTHER et GUILLAUME.

HEDWIGE.

AUJOURD'HUI votre père arrive ; mes enfans, mes chers enfans, il vit, il est libre : nous sommes

tous libres, et c'est votre père qui a sauvé la patrie.

WALTHER.

Et moi aussi, ma mère, j'ai figuré dans tout ceci; l'on doit aussi parler de moi. Le trait lancé par mon père a effleuré ma tête, et je n'ai point tremblé.

HEDWIGE *l'embrasse.*

Oui, tu m'as été rendu; deux fois j'ai dû adresser au ciel des actions de grâce de t'avoir donné la vie; deux fois il a payé par ton existence les douleurs maternelles; tout est fini: tu m'es rendu. Je vous presse tous les deux sur mon sein, tous les deux; et c'est aujourd'hui que revient votre père.

*(Un moine se présente à la porte de la maison.)*

GUILLAUME.

Regarde, ma mère, regarde. Voilà un bon religieux; sans doute il demande quelque aumône.

HEDWIGE.

Fais-le entrer, mon enfant; nous lui donnerons quelque secours; il trouvera l'amitié parmi nous.

*(Elle va dans l'intérieur de la maison, et revient bientôt avec une écuelle.)*

GUILLAUME, *au moine.*

Venez, venez, brave homme, ma mère va bientôt apporter de quoi vous ranimer.

WALTHER.

Venez, reposez - vous, et ne sortez d'ici qu'après avoir repris vos forces.

LE MOINE *regarde autour de lui d'un air farouche et avec des traits altérés.*

Où suis-je ici ? dites, quels sont ces lieux ?

WALTHER.

Vous êtes donc égaré, puisque vous ne savez où vous êtes ? Vous êtes à Burglen, dans le pays d'Ury : c'est ici que l'on passe pour se rendre dans le Schachen.

LE MOINE, à *Hedwige*, qui revient.

Êtes-vous seule ? Votre époux est-il ici ?

HEDWIGE.

Je l'attends à l'heure même. Mais qu'avez-vous ? vous portez le malheur dans vos yeux. Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez.

(*Elle lui tend l'écuelle.*)

LE MOINE.

Quelque altéré que je sois, je ne prendrai rien que vous ne m'ayez promis auparavant...

HEDWIGE.

Ne me touchez pas ; ne m'approchez pas ; restez éloigné de moi, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE.

Par ces foyers hospitaliers , par la tête chérie  
de vos enfans que je serre dans mes bras...

( *Il veut saisir un des enfans.* )

HEDWIGE.

Homme inconnu , quelles sont vos pensées ?  
éloignez-vous de mes enfans. Vous n'êtes pas  
un moine ; non , non , vous ne l'êtes pas ; la paix  
devrait se trouver sous l'habit qui vous couvre ;  
mais elle ne se peint point dans vos traits.

LE MOINE.

Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIGE.

La voix de l'infortune arrive toujours à mon  
cœur , mais votre regard ne m'émeut pas.

WALTHER , *s'élançant hors de la maison.*

Ma mère , voici mon père !

( *Il sort.* )

HEDWIGE.

O mon Dieu !

( *Elle veut suivre Walther ; mais les forces  
lui manquent , et elle s'arrête.* )

GUILLAUME , *courant.*

Mon père !

WALTHER , *en dehors.*

Vous nous êtes rendu !

GUILLAUME , *en dehors.*

O mon père , mon bien aimé père !

TELL, *en dehors.*

Oui, mes enfans, me voici. — Où est votre mère?

(*Ils entrent.*)

WALTHER.

Elle est là : agitée par la joie et par la crainte, et tremblante, elle ne saurait faire un pas de plus.

TELL.

O Hedwige, Hedwige! mère de mes enfans! Dieu a été avec nous. Aucun tyran ne nous séparera plus.

HEDWIGE, *le pressant dans ses bras.*

O Tell! Tell! quelles angoisses j'ai souffertes pour toi!

(*Le moine devient attentif.*)

TELL.

Oublie tout, et ne vivons plus que pour le bonheur; me voici de retour ici dans ma chaumière, et je me retrouve au milieu de tout ce que je chéris.

GUILLAUME.

Qu'avez-vous fait de votre arbalète, mon père? je ne la vois pas.

TELL.

Tu ne la reverras plus, mon fils. Je l'ai suspendue dans un lieu consacré : elle ne servira plus à l'avenir à poursuivre les hôtes de nos forêts.

HEDWIGE.

O Tell! Tell!

*(Elle recule et laisse aller ses mains.)*

TELL.

D'où te vient cet effroi, chère Hedwige?

HEDWIGE.

Eh quoi! je te retrouve près de moi...? Cette main, puis-je encore la presser...? cette main... Grand Dieu!

*TELL, avec énergie et courage.*

Cette main nous a délivrés : elle a sauvé la patrie, et je l'élève libre vers le ciel. *(Le moine fait un mouvement brusque ; Tell l'examine.)* Quel est ce religieux?

HEDWIGE.

Ah! je l'avais oublié, parle-lui; sa présence me fait frissonner.

*LE MOINE s'approche.*

Êtes-vous Tell qui a fait tomber Gessler sous ses coups?

TELL.

C'est moi-même, je ne le cache à personne.

LE MOINE.

Vous êtes Tell! Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit dans votre demeure.

*TELL, l'examinant avec attention.*

Vous n'êtes pas un religieux. Qui êtes-vous?

LE MOINE.

Vous avez frappé le gouverneur, le tyran de votre patrie, et moi aussi j'ai frappé un ennemi qui me refusait les droits que m'avaient légués mes aïeux. Il était votre ennemi comme le mien ; j'en ai délivré la terre.

TELL, *reculant d'horreur.*

Vous êtes... Malédiction... ! Enfans, enfans, retirez-vous. Retirez-vous, chère Hedwige... Malheureux ! vous seriez....

HEDWIGE.

Qui est-il ?

TELL.

Ne le demande pas. Éloignez-vous ; éloignez-vous ; tes enfans ne doivent pas l'entendre. Sortez de la maison ; éloignez-vous. Tu ne saurais te trouver sous le même toit que cet homme.

HEDWIGE.

Juste ciel ! quel nouveau malheur ! Qu'y a-t-il... ? Venez.

*(Elle sort avec les enfans.)*

TELL, *au moine.*

Vous êtes le duc d'Autriche. Oui, c'est vous-même ; c'est vous qui avez frappé l'empereur, votre oncle et votre maître.

JEAN-LE-PARRICIDE.

Il retenait injustement l'héritage de mes pères.

TELL.

Vous avez assassiné votre oncle , votre empereur ! Et la terre ne vous a point englouti ! et le soleil ne vous a pas refusé sa lumière !

JEAN-LE-PARRICIDE.

Tell, de grâce , écoutez-moi avant de...

TELL.

Dégouttant du sang de ton père et de ton empereur , comment oses-tu pénétrer dans cet innocent asile ? Comment oses-tu envisager un honnête homme et réclamer les droits de l'hospitalité ?

JEAN-LE-PARRICIDE.

J'espérais trouver dans votre cœur quelque compassion pour mon infortune ; et vous aussi , vous avez tiré vengeance de l'ennemi qui vous opprimait.

TELL.

Malheureux ! oses-tu bien confondre le crime sanglant de l'ambition avec la légitime défense d'un père ? Avais-tu donc à sauver la tête d'un enfant chéri , la sainteté des foyers domestiques à défendre ? As-tu cherché à arracher les tiens au malheur qui s'appesantissait sur eux ? J'élève vers le ciel mes mains innocentes et je te maudis , toi et ton attentat. J'ai vengé les saintes lois de la nature , mais toi , tu les as violées. Il n'y a rien de commun entre nous. Tu as

assassiné ceux que tu devais respecter , et moi ,  
j'ai défendu ce que j'avais de plus cher.

JEAN-LE-PARRICIDE.

Vous me repoussez et je suis sans consolation ,  
en proie au désespoir !

TELL.

Mon cœur se glace alors que je te parle. Loin  
de moi ! poursuis ta route effroyable , ne souille  
pas plus long-temps la chaumière où demeure  
l'innocence.

JEAN-LE-PARRICIDE *se retourne pour sortir.*

Non , je ne puis , je ne veux trainer plus  
long-temps une telle existence.

TELL.

Et cependant mon cœur est ému de pitié.  
Grand Dieu ! si jeune , d'une race si noble , le  
petit-fils de Rodolphe , de mon seigneur et mon  
empereur , fugitif et poursuivi comme assassin ,  
est là réduit au désespoir , et sur le seuil de ma  
cabane , implorant ma pitié !

( *Il se cache le visage.* )

JEAN-LE-PARRICIDE.

Oh ! si vous avez des larmes pour l'infortune ,  
que ma destinée vous touche , elle est horrible...  
Je suis un prince... , je l'étais... , je pouvais être  
heureux si j'eusse dompté mes impatients désirs ;  
mais l'envie rongait mon cœur. Je voyais la  
jeunesse de mon cousin Léopold couronnée de

gloire, je voyais de nombreux états reconnaître ses lois, et moi, d'un âge égal au sien, j'étais contraint à vivre sous une honteuse tutelle.

TELL.

Malheureux ! ton oncle t'avait deviné lorsqu'il refusait de te confier des terres et des hommes à gouverner ; ton affreux attentat justifie d'une manière terrible ses sages résolutions. Où sont les complices sanglans de ton meurtre ?

JEAN-LE-PARRICIDE.

J'ignore où les ont poussés les esprits vengeurs ; je ne les ai point revus depuis le moment fatal.

TELL.

Sais-tu que tu es mis au ban de l'empire, que tout ami doit fuir loin de toi, et que partout tu dois trouver des ennemis ?

JEAN-LE-PARRICIDE.

C'est pour cela que j'évite toutes les routes connues, et que je n'ose frapper à la porte d'aucune chaumière. Je dirige mes pas vers le désert, je promène mon effroi à travers les montagnes, et, frappé de terreur, je recule devant mon image, si quelque ruisseau me la présente. Oh ! si votre cœur est susceptible de compassion, si l'humanité vous touche. :

(*Il se jette à genoux devant lui.*)

TELL, se détournant.

Levez-vous ! levez-vous !

JEAN-LE-PARRICIDE.

Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable.

TELL.

Et comment puis-je vous secourir? Quelle assistance peut vous donner un humble villageois? Cependant, levez-vous; quelque horrible que soit votre attentat, vous êtes homme, vous êtes mon semblable. Personne ne doit s'éloigner de Tell sans avoir reçu consolation. Tout ce qu'est en mon pouvoir, je le ferai.

JEAN-LE-PARRICIDE *se lève précipitamment et saisit avec vivacité les mains de Tell.*

O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir...!

TELL.

Laissez ma main. Éloignez-vous de ces vallées; vous ne sauriez long-temps y rester caché, et, si vous étiez découvert, vous ne pourriez plus compter sur la protection de personne. Quel lieu choisirez-vous pour refuge? où croyez-vous pouvoir trouver le repos?

JEAN-LE-PARRICIDE.

Hélas! le sais-je?

TELL.

Écoutez ce que Dieu met dans mon cœur. Passez en Italie, rendez-vous à la cité de Saint-Pierre, et là, jetez-vous aux pieds du souverain pontife; confessez-lui votre crime, et rachetez ainsi votre âme.

JEAN-LE-PARRICIDE.

Ne me livrera-t-il pas au bras vengeur d'Élisabeth ?

TELL.

Quoi qu'il ordonne, regardez sa décision comme dictée par le ciel.

JEAN-LE-PARRICIDE.

Comment parvenir dans cette terre éloignée ? Les chemins me sont inconnus, et je ne pourrai point marcher aux côtés d'aucun voyageur.

TELL.

Je vais vous enseigner la route, écoutez bien : vous remonterez d'abord le cours de la Reuss qui, du haut de la montagne, précipite ses flots écumans...

JEAN-LE-PARRICIDE, *effrayé*.

La Reuss, oui, je la reconnais... c'est sur ses rives que j'ai frappé...

TELL.

Le chemin va le long des précipices ; des croix l'indiquent d'espace en espace ; elles ont été érigées à la mémoire des voyageurs ensevelis sous les avalanches.

JEAN-LE-PARRICIDE.

Je ne crains point les horreurs de la nature, si je puis apaiser les tourmens de mon cœur.

TELL.

Prosternez-vous devant chacune de ces croix, faites-y pénitence de votre crime, et versez-y les larmes ardentes du repentir. Vous parcourrez heureusement cette route effrayante, car les vents impétueux ne s'agitent pas sur les flancs glacés de la montagne. Vous arriverez ainsi jusqu'au pont; s'il ne s'abîme point sous vos pas criminels, si vous le traversez sans malheur, alors se présentera à vos regards une sombre voûte de rochers; la lumière n'y pénètre jamais: vous y entrerez, et elle vous conduira dans une tranquille et riante vallée. Traversez-la promptement, car, partout où le repos se trouve, vous ne devez point arrêter vos pas.

JEAN-LE-PARRICIDE.

O Rodolphe! Rodolphe! mon royal aïeul! est-ce ainsi que ton petit-fils devait érrer, jouet du sort, sur le sol de ton empire!

TELL.

En gravissant toujours les rochers, vous arriverez sur la cime du Saint-Gothard, où se trouvent des lacs éternels qu'alimentent les torrens des cieux. Là vous saluerez, pour la dernière fois, les contrées germaniques; et, suivant une autre rivière dans son cours, vous atteindrez la terre d'Italie, qui deviendra pour vous une autre terre promise... (*On entend le ranz-des*

*vaches et le son des cornets suisses.*) J'entends du bruit... partez !

HEDWIGE *entre précipitamment.*

Tell , où êtes-vous ? voici mon père ! Tous les confédérés font entendre des cris de joie et s'approchent de ces lieux.

JEAN-LE-PARRICIDE *se cache.*

Malheur à moi ! je ne puis rester dans les lieux où la joie réside.

TELL.

Chère Hedwige , ranime par quelques aliments les forces abattues de cet homme ; donne-lui des provisions en abondance , car sa route est longue et il ne trouvera nulle part le toit de l'hospitalité. Hâte-toi ; ils s'approchent.

HEDWIGE.

Quel est-il ?

TELL.

Ne le demande pas , et , lorsqu'il partira , détourne tes regards , afin de ne point voir la route qu'il prendra.

(*Le parricide s'avance précipitamment vers Tell ; celui-ci lui fait signe de la main et s'éloigne. Lorsqu'ils sont sortis par des côtés opposés , la scène change.*)

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

---

# TABLE

## DU SIXIÈME VOLUME.

---

<b>G</b> UILLAUME TELL.	<i>pag.</i> 5
L'Hommage des arts.	211
Le Misanthrope.	225
Sémélé.	271
Plan et fragmens des Chevaliers de Malte.	301
Préface.	303
Plan et fragmens de Warbeck.	329

FIN DE LA TABLE.